T. XXXIX. N° 14. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Oct. 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Mes Cahiers[1]

Les intimes de Maurice Barrès l'ont entendu plus d'une fois exprimer le désir que, s'il disparaissait avant d'avoir pu achever son œuvre, on publiât les Cahiers *où il notait, au jour le jour, les idées, les scènes qui retenaient son attention ou qui lui paraissaient capables d'enrichir sa vie spirituelle. C'est à ce vœu que répond l'édition intégrale des* Cahiers *qui va bientôt commencer de paraître. Nous sommes heureux d'en pouvoir publier quelques fragments inédits, pris çà et là dans les trois premiers cahiers.*

Juin 1896. — Il faut vivre avec les grands hommes et vivre par le cœur.

Ce qui me frappe (avec Thévenin) ; c'est la non-coordination des choses en France. C'est le signe de la paralysie générale chez les individus. Les paralytiques généraux sont bienveillants. La France l'est ; il y a douceur, sauf de vanité. La paralysie générale chez les classes dirigeantes.

*
* *

Ces journées du jeudi, du vendredi, du samedi 18, 19, 20 juin 1896 sont remplies pour moi de la mort de Morès.

(1) Copyright 1929 by Librairie Plon.

Mercredi, Mme de Morès déjeunait à la maison. En nous quittant vers deux heures, elle allait à Paris. C'est dans les rues qu'elle a dû apprendre.

...Le grand caractère dramatique, c'est cette matinée de lutte. Sans doute abrité derrière un chameau, car la lutte dura quatre heures. Optimiste et combattif, il n'est pas homme à avoir réservé sa dernière balle pour soi-même. De son dernier coup de fusil, il aura encore entendu leur faire payer sa mort.

Ce grand soleil d'Afrique, le soleil qui ment, les Touaregs qui mentent ; le pays du mirage.

Quelle belle mort, il a eue ! L'excitation de la lutte, le plaisir de se vendre cher. Il était la force, le courage, le drapeau, la parole de ses trois compagnons. Ils se pressaient sans doute contre lui. Par instant, des paroles rapides d'excitation, et puis la fusillade.

...Comprendre ce que représentaient d'angoisse les cinq jours passés à discuter avec les Touaregs, les Chambaas, et surtout quand il constata les chameaux mauvais et voulu revenir (détails du samedi 20 juin).

Mais pour mourir ainsi, ne pas avoir un Français avec soi !

Cette force magnifique !

Oui, mais dans une énergie, il y a l'intensité et la direction. Voilà les deux choses essentielles à considérer. Il n'avait pas trouvé de direction.

A la fin de ce siècle un tel homme n'a pas d'emploi.

A ce sujet Bourget me dit : « Dans un autre ordre, Barbey était bien fait comme Saint-Simon, mais vivant au milieu de Nicolardot, et il lui a manqué un Saint-Simon, un régent à décrire. »

*
* *

9 *décembre* 96. — Au retour de la fête en l'honneur de Sarah (théâtre), je me rappelle comme elle était belle dans cette langue de Racine. Et son grand cri :

Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

Son cri d'horreur alors de s'être fait entendre, sa bouche ouverte et plaquée toute ouverte sur le visage d'Œnone, c'était bien beau.

Elle a trop chargé la fin de la scène ; il le fallait, parce

que le texte (sublime de tendresse charmante et ardente) n'explique pas assez comment elle peut avoir dans ses mains l'épée d'Hippolyte. Mais enfin, elle a trop rugi avec une voix enrouée.

Pauvre dame ! disais-je et répétais-je. C'est mon impression dominante dans tout le reste. Pauvre dame ! quand tous les poètes sans cheveux, avec des habits mal coupés lui sont venus parler de jeunesse, toujours de jeunesse !

*
* *

Ce qui me différencie de tant d'autres, avec leur grand talent, leur habileté, c'est — puérilité, si l'on veut — le sentiment de la grandeur.

*
* *

22 *décembre* 1896. — Avec quel étonnement et quel plaisir mêlés, causant avec Laur (1) dans le salon d'attente de Ganderax (2), je lui fais accepter, je retrouve dans sa bouche mes pensées : « La vie politique est un jeu. »

Il me dit : « J'ai renoncé, pour élever ma famille, à la vie politique. Il y faut de l'argent. J'y reviendrai en 1901. »

Et nous développons ; Jaurès s'usera. Notre tour reviendra. Le plaisir de lire les journaux, de dire en arrivant à la Chambre : Quoi de nouveau ! du nouveau, du nouveau toujours. *C'est un plaisir d'enfant perpétué dans l'âge mûr.*

*
* *

30 *décembre* 1896. — Sur la campagne, en toutes saisons, pour moi s'élève le chant des morts. Un vent léger le porte et le disperse comme une senteur par où s'oriente mon génie... Le chant des morts que me communiquent la gorge des fauvettes, la multiplicité des brins d'herbe, la ramure des arbres, les teintes du ciel et le silence des espaces m'assigne pour compagnons tous les éléments mouvants dont est faite l'incessante décomposition.

*
* *

Janvier 1897. — Dans ces premiers jours de janvier, Fournier qui est venu me voir (à qui j'avais assez rudement

(1) Député boulangiste.
(2) Directeur de *la Revue de Paris*.

répondu parce qu'il faisait l'anti-Français, l'Allemand) me raconta qu'il a vécu à Buenos-Aires, au Paraguay, au Chili. Il me parle de certaines îles où des foyers préhistoriques sont encore à fleur de terre, non recouverts. Pas de passé historique, pas de poussière humaine. « La terre est crue dit-il, tout est cru ; l'eau, le lait, les œufs n'ont pas de saveur. » Cette idée me hante depuis ; n'aimons-nous donc à savourer que de la poussière de cadavres, de la décomposition? Moi amoureux de l'histoire, de la mort, je sens combien cela est vrai.

*
* *

Jeudi 7 janvier 1897. — Dîné avec Stanley, chez Daudet.

Sur la Chambre, je lui dis : il n'y a en réalité qu'une trentaine de députés.

— Mais c'est partout comme cela. Six pour cent. Dans un régiment, dans une administration, six pour cent. Au Congo, je voyais des jeunes gens aimables, gentils, mais ils ne savaient pas commander.

Pas un mot d'éloge pendant le travail ; après, oui. Est-ce que vous payez votre maison avant qu'elle soit bâtie? »

Je marque et j'apprécie son esprit réaliste. Pour nourrir une conversation qui n'est pas facile, je dis : « Les jeunes gens doivent vous entourer, vous visiter en Angleterre? — Pourquoi faire? »

Il ressemble étonnamment à Constans, sauf qu'il a le bas du visage plus ferme. Toute la figure très dure ; en outre il est petit.

*
* *

30 *janvier* 1897. — Aujourd'hui encore je pense à Pascal. Si nous pensons d'accord avec lui, c'est dans sa partie sceptique. (Bourget a bien analysé les diverses parties de son œuvre.) Il y aurait à démontrer comment son scepticisme est l'état même de notre science. Mais si nous l'aimons, c'est parce qu'il y a derrière chacune de ses visions de la vie, la figure de la Mort.

*
* *

4 *février* 1897. — Aujourd'hui, tremblant de fièvre, j'ouvre un livre, une histoire d'amour qui a un caractère de vérité et que je lis avec un certain intérêt, quand mes

yeux tombent sur ceci que cette amoureuse peu plaisante appelle son amant M'sieur Barrès, qu'elle le définit à lui-même par des phrases de *l'Homme libre*. C'est ma plus forte impression d'écrivain, de poète. Pendant une minute, m'étant soudain levé, j'ai été ému d'avoir été mêlé, sans le savoir, à des choses sincères, faites non pour me plaire, non pour paraître, mais bien parce que j'avais correspondu à leur façon de sentir. Si seul et frêle dans ma grande pièce, désespéré de mon travail insuffisant, j'ai vu là (pendant une minute) une suffisante utilité reconnue à mon œuvre.

*
* *

L'une de mes éternelles causeries avec Garabed (1). — Je ne veux plus que vous me promeniez dans ce bois triste comme un cimetière.

— Beau comme la mort.

— Tout ce que vous me dites me décompose.

— Il n'y a rien de beau sans la mort. Vous même la mêlez aux histoires qui, pour vous, prolongent l'horizon.

— Quelles histoires?

— Celui qui dit : le soleil lui aussi pâlit. Il y a là trois belles choses : un héros, le soleil et la mort.

Il y a en moi un Asiatique qui s'endort, s'enfonce dans la mélancolie, mais aussi un Hellène. Les Grecs utilisent la mort. Toute leur vie est une belle tragédie, dont la mort est un acte glorieux. Les théâtres sont pour eux petits et infiniment multipliés, c'est le *domos*, la cité. On y est facilement l'un des premiers. Quand on meurt, c'est un acte auquel tout le village s'associe. On promène le mort à visage découvert et l'on dit sur lui des éloges, des regrets. S'il est mort devant l'ennemi, quel bel enterrement! Ainsi le Grec s'habitue à envisager la mort comme la récompense honorable d'une vie utile à la cité.

Achetez donc une maison dans une allée de poivriers à Athènes. Pour moi mon rêve demeure une véranda, pleine d'œillets blancs, là-bas sur l'Indus, aux extrémités de l'empire d'Alexandre. Comme j'aime aussi ce lac d'un bleu intense dont parlait Ximénez, l'Espagnol né à Avila, et qu'il vit dans les montagnes pleines de neige et de myosotis d'où il embrassait toute la Perse.

(1) Un jeune Oriental, ami de Barrès.

— Mais que j'entende un cheval qui hennit et qui piaffe !
— Ah ! prends-moi en croupe...
La rue de la Paix avec ses pierreries me fait toujours songer à la vieille civilisation égyptienne.

Mes tristesses qui empoisonnèrent tant d'esprits m'empoisonnent elles-mêmes quand elles ont perdu leur lyrisme qui faisait l'illusion de la vie et que je les retrouve figées, toutes mortes, comme des notations de malade ou de fou dans mes sombres cahiers où jamais le soleil léger ne pénètre.

*
* *

Enfant élevé dans un hospice (1), parmi de jeunes femmes à opérer, j'ai aimé la douleur.

*
* *

Le 28 février 1897, je suis allé à Varennes visiter la chute de la monarchie. Puis le 1er mars, avec Galli, je suis allé chez M. Gazin, âgé de quatre-vingt-deux ans, à Moyenvie.

Le soir vers neuf heures, de Bar j'arrivai dans la nuit la plus profonde à Clermont-en-Argonne. Dans ce petit village de l'Argonne qu'aucun chemin de fer ne relie au monde, et muré plus étroitement que jamais par les pressentiments de la mort, j'ai peur de la vie, des catastrophes physiques, des horribles souffrances. N'ayant ni revolver, ni chloroforme, je me sens désarmé contre la méchanceté du destin.

Mais que dire des immenses impressions dramatiques dont me remplit Varennes, elles sont éparses dans mon cahier de voyage.

M. Gazin, quatre-vingt-deux ans, me raconte qu'en 1815 des bandes de loups suivaient les envahisseurs.

De l'ancien temps, il dit :

« Ce n'est point qu'ils fussent débauchés... Ils l'étaient moins peut-être qu'on ne l'est aujourd'hui, mais ils étaient fiers... Ils étaient trop fiers, ces messieurs.

« Mon père était percepteur ; il avait sa place à la table

(1) La mère de Barrès, malade peu après la naissance de son fils, dut séjourner pendant de longues années au couvent de la Toussaint, à Strasbourg.

du château à de certains jours avec le curé. En 1791, le comte était parti, ces dames le firent venir et lui dirent : « Il faut que nous partions ; pouvez-vous nous prêter trente mille francs? Nous vous donnerions en échange, notre bois (qu'on appelle encore le bois de l'Émigré).

« Mon père dit que c'était possible. Alors on le fit signer. Il signa. Et ces dames dirent : « Vous avez notre parole. » Mais il dit : « Je suis un homme. Vous voulez ma signature. Je veux la vôtre. — Eh ! monsieur Gazin, à nous, notre parole suffit. » Alors mon père partit. Le soir, elles coururent après lui. Et elles signèrent. Elles émigrèrent. Mais leur bois fut déclaré propriété de la nation comme bien d'émigré. Et mon père se garda bien de réclamer, parce qu'on lui aurait coupé le cou de ce qu'il avait prêté de l'argent à un ci-devant pour le faire évader.

« Seulement quand les dames de X... rentrèrent, elles dirent à mon père : « Vous ne perdrez pas trente mille francs pour nous. Choisissez ou l'argent ou le bois. »

« Ah ! oui, ils étaient fiers.

« J'allais au château. On mangeait du melon avec le beurre et puis encore au dessert du melon avec du sucre. Alors la dame en me passant la main dans les cheveux me dit : — Hein ! mon petit, chez toi, tu ne manges pas du melon avec du sucre ! — Alors j'ai dit : « Qu'est-ce qu'elle dit donc ! elle se fiche de moi. Je crois qu'elle m'a touché l'oreille. » Et il partit en courant et ne voulut jamais y retourner.

Il me raconta encore la prise de Nancy : « Je suis monté en voiture, j'ai suivi les Allemands : ils étaient cent vingt-cinq Allemands. Le chef m'a mis son revolver près de la tempe, mais je voyais bien dans ses yeux qu'il ne voulait pas me tuer. Je me suis arrêté, et puis j'ai encore voulu passer une fois. Alors ils ont crié « kapout ». Et j'ai vu que ce serait sérieux. Je suis resté à cinquante mètres. On est arrivé à la porte Saint-Georges. On a crié : à bas les Français, vive la Prusse ! » On m'a dit que c'était des manœuvres de Nancy. Le chef s'était avancé avec vingt-cinq hommes. Et puis encore avec quatre il était assis sur le pont, pendant qu'on allait chercher le maire. Et ses jambes frappaient le pont. Alors le maire est arrivé et il a fait trois grands saluts de tout le corps. Le chef dit : « Monsieur, si Nancy ne donne pas cent mille francs, la ville sera pillée. » Welche

dit : « Vous vous trompez ; nous ne sommes pas si riches. Tenez-nous quittes pour cinquante mille francs. — Soit ! » dit l'Allemand.

Et les quatre uhlans allèrent à la mairie préparer les billets.

A Épinal, quatre soldats encore arrivèrent à la mairie. Il y avait un immense rassemblement autour d'eux. Ils dirent qu'il fallait se préparer à loger tant de mille hommes. Alors la population courut chez les boulangers faire ses provisions. Elle mangea pendant huit jours du pain dur, parce que les Prussiens ne vinrent pas ; ces quatre-là venaient seulement pour se rendre compte si la ville était occupée par des Français. C'étaient des éclaireurs. Mais les Prussiens, dans ce moment-là, ne passèrent pas par Épinal.

*
* *

Nice, mars 1897. — Kanem (409, *la Religion de l'Asie)* s'écrie : accorde-moi mon désir de boire à la coupe du sacrifice.

L'Orient nous envahit. L'Asie ! son flot vint mourir dans l'*Iphigénie* de Racine. Sa grande vague moderne, c'est Tolstoï, c'est Dostoïevski. Pour l'Espagne, autre vague : *le Fatalisme.*

La dure Hellas, elle-même, nous a donné Platon.

Le mal d'Asie! J'en suis envahi.

Comme j'avais trente ans, un homme (1) est entré dans ma vie et il m'apportait l'Orient. Lui, il honorait la Grèce, et je disais : « Bonheur ! voilà encore qu'il va maudire ; et de l'objet que ses malédictions me découvrirent si beau, je nourrirai mon âme. »

Je n'avais jamais pu m'accommoder de la rude vie de mon pays, de mon siècle et je disais : « Il est maheureux qu'on m'ait donné une compréhension de la vertu qui n'est pas partagée par mes contemporains. » Or l'Asie, c'est le pays que j'aime... Mais tout ce sang versé, ces souffrances.

...Le jeune Renan si insultant, âpre et dur en Orient reconnaît le sein de sa nourrice.

(1) Garabed.

*
* *

Au 30 *mars*, 1er *avril*, *Hyères*. — Ce que me disait Mme de Pourtalès de Zorn de Bulach :

« Il est surtout attaché à la terre. »

Ce mot bref est plein de sens.

Et ce que me disait de Mme de Pourtalès, Bourget : « C'est une féodale. » Elle fait sa famille, augmente chacun des siens.

Cela, je l'ai si souvent vu chez les Berthelot, avec une adaptation complète aux formes modernes...

*
* *

Bourget disait : pour avoir une influence, il faut proposer aux hommes une règle de vie. Rien n'est plus contraire à l'état d'esprit d'un philosophe, à la haute culture qui est précisément de comprendre, de justifier, de revivre toutes les formes de vie.

Et pourtant lui dis-je, cette doctrine-là, c'est celle de Gœthe et Gœthe est de ceux qui ont eu le plus d'influence.

*
* *

15 *mai* 1897. — Je parle de la perfection de Ménard. Coppée me dit : « Croyez-vous que la perfection soit une garantie de durée? » Les œuvres qui durent sont-elles parfaites?

*
* *

A propos de Suret-Lefort (1). — Tous les hommes qui s'occupent de politique sont des impulsifs. Quelle était la passion de celui-ci?

Quand nous considérons sans les partager les passions d'ordre divers auxquelles les hommes sacrifient leur tranquillité, il nous apparaît que chacune d'elles se propose un néant, un vain jouet. Mais nul objet n'est plus vide que la politique pour qui n'est pas politicien. Cette querelle perpétuelle, cette dialectique sans définition de bonne foi, ces âpres efforts, que c'est sec disent les artistes, les amoureux, les voluptueux qui voient tant d'êtres énervés, secoués par une maladie de cœur, en souffrir et jusqu'au dernier

(1) Cf. *les Déracinés*.

souffle s'y entêter. C'est une passion, c'est tout dire et cela ne comporte pas d'explications. C'est leur vice.

*
* *

Barbey d'Aurevilly disait à Hérédia : « Connaissez-vous le *Réquisitionnaire* de Balzac, une nouvelle de quarante pages : toute mon œuvre sort de là... Connaissez-vous *la Femme abandonnée*, une nouvelle de quinze pages : tout Bourget sort de là. »

*
* *

Comme si mon prochain livre peu à peu se formait en moi, voici que ce titre *les Sources de la souffrance* me vient à l'esprit pour que j'y exprime comme un « génie du christianisme » : une civilisation, une doctrine de progrès, de justice, de bien-être matériel ne nous suffisent pas ; il y faut en outre la doctrine du sacrifice...

*
* *

Au cours de ce siècle, qui fut d'ailleurs si beau, on n'a pas vu une période d'une misère intellectuelle comparable à celle que, pour l'instant, nous vivons. J'ai vu Hugo, j'ai vu Taine, j'ai connu Renan, j'ai vécu quelques années dans la familiarité de Leconte de Lisle. Ces illustres figures gâtent les yeux qui les fixent et qui ne peuvent plus dans la suite trouver leur satisfaction. Nous sommes pauvres dans tous les genres littéraires, ou si vous préférez, moins riches, que ne furent nos pères, sauf peut-être dans le journalisme où nous avons un Rochefort et un Drumont.

« Nous admirons, voudrais-je leur dire, en Leconte de Lisle *l'aristocratie de son art.* Il n'est pas bon que l'art soit vulgaire, commode aux petites imaginations ; il fait des impulsifs, des nigauds qui perdent leur temps quand ils feraient mieux de s'occuper d'augmenter leur bien-être. Maintenir les grandes questions dans la littérature...

*
* *

Certains esprits dans leur première jeunesse ont perpétuellement sous les yeux une large dalle de cuivre que j'ai foulée dans la cathédrale de Tolède et qui porte cette seule inscription : *Hic jacet pulvis, cinis et nihil.* (Ci-gît poussière, cendre et rien). Elle fit battre mon cœur plus qu'aucune

phrase des poètes. Le temple, et par la voix du mort qui n'a plus intérêt à mentir, avouait donc la grande vérité secrète. Suis-je sûr, dans cet amas de splendeur où mon âme comme une exilée tourne toujours son désir, que l'accent sublime et qui magnifiait Tolède pour que j'en fusse à jamais amoureux, n'est pas fait de ces trois mots arides : *Pulvis*, *cinis*, *nihil*, ramassés par ma jeunesse qui ne fut qu'une longue rêverie sur le moi pour les porter comme une poignée de cendres à mes lèvres.

*
* *

Mardi 12 *octobre, dîner chez Bourget.* — Un vieillard avec qui je parlais voyage, quand j'eus prononcé le nom de Kerbéla...

— Ah ! Monsieur, vous aimez les Alides, Hussein, Hassan...

Nous avons parlé. Il comprendrait celui-là que ma gorge sèche de désir quand je prononce les noms d'Asie... Il m'a dit comment, à Lahor, un musumlan important l'avait pris à cause des Alides en amitié et ils entrèrent dans des mosquées fermées ; le musulman disait : il vénère Hussin et Hassan, il parle bien d'eux.

C'est quelque chose de mystérieux et qui est dans le lointain du sang, cette émotion pour des cieux que je n'ai jamais vus. Et quelqu'un m'ayant dit que la Perse était dangereuse à cause du choléra, ce sol mortel en est pour moi plus beau.

*
* *

Premier déjeuner Zola. — Un mot me frappait beaucoup dans la bouche de Zola, pendant ce déjeuner (Zola, Bourget, moi, chez Durand, fin novembre 1897) ; il avait publié le matin un article, d'ailleurs absurde, pour Dreyfus. Et il disait de sa démonstration : c'est scientifique, c'est scientifique...

C'est ce même mot que si souvent, dans le même sens, j'ai entendu employer par des niais, non pas des menteurs, mais des illettrés de réunion publique.

Deuxième déjeuner Zola, 1er *décembre* 1897. — Déjeuner avec Zola, France et Bourget chez Durand. J'y étais allé, à condition que l'on ne parlerait pas de l'affaire Dreyfus. On a créé le dîner définitif : les deux Daudet et Cherbuliez.

On parle de la mémoire que France, moi et Zola (bien qu'il ne fume pas) avons fort abîmée. Après cela, on constate que chacun de nous a *sa* mémoire. C'est même cela qui constitue les diverses originalités, dit Zola. — Oui, dit Bourget, au temps où je préparais un livre sur les formes de la sensibilité ou de l'imagination, je constatai que Rousseau avait uniquement, et à un degré prodigieux, la mémoire de ce qu'il avait ressenti. Ainsi un homme qui ayant été grondé à six ans, se rappellerait tout ce qu'il a souffert de cette gronderie sans se rappeler les circonstances. — On n'a pas assez remarqué, complète France, ce que dit Rousseau dans ses *Confessions :* j'inventerai peut-être certaines circonstances que je ne me rappelle pas pour y loger des sentiments vrais. — C'est la définition du roman, dis-je ; tout le monde en tombe d'accord. Mais je réfléchis que c'est un des romans, le seul que j'aimai.

*
* *

Mardi 7 décembre 1897. *Premier dîner Balzac chez Durand.* — Tous, sauf Cherbuliez.

On parle de Taine. Il est allé voir France, comme je dis Rœmerspacher, vers 66 ! Il dit cela avec une gravité d'émotion. Mais ne s'étend pas sur les conseils que Taine lui a donnés, sinon : « Ne vous servez que de mots connus, n'écrivez pas *osé.* » Or, dit France, la clarté n'est vraiment nécessaire que dans la discussion philosophique, mais il y a des masses de cas où elle n'est pas une qualité bien nécessaire. Taine, dit-il encore, est admirable quand il cherche, mais ce qu'il trouve ! D'ailleurs, il en est toujours ainsi avec les méthodes analytiques. On ne trouve vraiment quelque chose que par l'intuition.

(Pour comprendre tout cela, il faut l'atmosphère, le ton de France, et c'est ce que Zola ne saisit pas.) Zola est en tout très simple, il dit : « J'ai bien connu Taine, quand j'étais commis chez Hachette. Je l'ai beaucoup aimé. Plus tard, à la fin, non, il a manqué de courage. » Là-dessus on proteste. « Il n'a pas eu le courage qui m'aurait plu. »

(Quand je pars avec France, nous revenons là-dessus et France me dit : Voilà, Zola s'est découvert dans l'*Histoire de la littérature anglaise;* il s'est dit : l'outrance, la puissance, mais voilà ce que j'ai à faire. Et c'est assez faux, car il n'est pas puissant, il est bien soufflé. Alors il a été choqué,

indigné que Taine ne l'ait pas reconnu, n'ait pas dit : Avec la différence du producteur au critique, je salue en Zola celui que je réclamais. Taine n'a pas dit cela. Il n'a pas aimé Zola. Il ne cherchait dans la littérature que les signes, les marques d'une époque, et tout de même ce n'est pas dans sa littérature qu'il allait chercher les signes du dix-neuvième siècle.)

Daudet (je continue la conversation) ne voit pas en Taine un excellent écrivain.

Bourget reprend : Un jour, dans une interminable promenade, il m'a parlé des hommes de la Révolution d'une telle manière que je lui ai dit : « Pourquoi n'écrivez-vous pas cela? » — « Je ne peux pas, a-t-il dit, je n'en suis pas assez sûr. » Il craignait toujours de forcer la vérité. Il rêvait d'écrire en juxtaposant des textes. Rien que des témoignages.

Décidément Zola et Daudet y répugnent. On se met d'accord pour lui préférer Sainte-Beuve, dont il voulut qu'on lui lût une page deux heures avant sa mort « pour entendre des idées claires ». Non, disait-il à sa fille, pas de philosophie, pas d'histoire, un volume des *Causeries* au hasard, pour entendre des idées claires...

*
* *

Léon Daudet vient à cinq heures nous inviter à faire le réveillon de Noël chez son père. Je ne le retiens pas à dîner, à cause d'André Berthelot qui viendra. Il part à sept heures moins dix et arrive pour voir mourir son père. Cela le jeudi soir. Du vendredi au samedi, je veille le cadavre avec Geoffroy, F. Jourdain, et en sortant dans la nuit à six heures et demie le samedi matin, Geoffroy me dit : « La maison a l'air abandonnée... Il y avait pourtant beaucoup de monde chez eux, le jeudi. »

Cette veillée et puis au matin le cadavre qui se décomposait, avait ces bruits horribles, était empoisonné par les poisons.

Et comme je parle à Léon de la gloire de son père, il me dit : Vrai, cela, vous le pensez?

A cette veillée, Léon a parlé avec une abondance et une fièvre (dans le calme) admirable de son père qu'il appelle « mon chéri ».

— « Il avait su faire de la maison, des petites choses, une série de plaisirs. »

J'étais mort de froid, glacé par cette grande douleur, par ce contact de la mort que je n'ai jamais vue de si près ; j'avais la sensation d'être l'étranger, et j'admirais l'amour exalté : « Oui, dit-il, je l'aimais comme une maîtresse. »

Souvent A. Daudet, si impotent, était gêné des soins intimes qu'il demandait à son fils, lui qui ne pouvait jamais marcher seul. « Mais non, mon chéri, disait Léon, *ça m'amuse.* »

J'ai passé la nuit à veiller, avec Léon Daudet, le cadavre de son père. A sept heures du matin, je rentre chez moi malade, et après un peu de repos, incapable de travailler, je veux relire quelque chose de lui, ses *ultimas*, les pages qu'il a consacrées à Goncourt mort (*Revue de Paris* du 15 août 1896.) C'est si bien que je m'interromps de ma lecture, et je voudrais pouvoir lui écrire mon plaisir ; il me vient le remords que j'ai toujours senti dans certains deuils de n'avoir pas su, quand il vivait, lui exprimer assez que je le comprenais, lui payer ma dette de lecteur.

*
* *

Lundi 21 *décembre* 1897. — Je suis le corps de Daudet avec Roujon et nous parlons de France. Il me dit : Jadis, avec Grandjean et France, nous avons fait en février un voyage de repos en Normandie. Il fit un temps gris. Nous nous sommes arrêtés sur un canal à voir passer un bateau. Alors France a dit sur la manière dont l'utilité fera de la beauté, dont, à l'usage, l'humanité dégagera des types qui seront utiles et beaux, huit ou dix phrases qui étaient telles que Grandjean qui n'était pas un poseur lui a dit : France, vous êtes un admirable penseur.

Qu'est-ce que France préfère dans son œuvre?

Il aime l'histoire et la politique. La politique surtout. Mais il assiste à une séance de la Chambre, d'un point de vue éternel.

J'ai été amené à dire à Roujon :

« Cette génération qui a fait ou subi la guerre, qui ne nous laisse aucun grand homme, qui n'a pas su enterrer Taine, qui a négligé Leconte de Lisle, qui a eu pour dernier homme politique Ferry, et puis plus rien, je me surprends à la haïr. »

*
* *

1er *janvier* 98. — Le boulangisme, c'est une construction qu'on n'a jamais vue qu'avec son échafaudage ; ainsi l'on n'a pas pu en saisir l'ensemble. Et tout s'est écroulé dans un désordre pitoyable, avant d'être débarrassé, avant même de porter à son sommet le bouquet symbolique.

*
* *

10 *janvier* 98. — Et puisque l'on admet qu'un pays a le droit d'abandonner ses provinces, on porte un coup sensible à l'unité française, et il se pourrait qu'un état d'esprit apparût qui admettrait le brisement de cette unité. Ces plaines que la nature avait faites si saines sentent aujourd'hui la fièvre.

C'est une question qu'on peut retourner sous toutes ses faces, — ce qu'on n'a pas fait — parce que la consigne politique opportuniste était de n'en parler jamais et la consigne politique secrète de n'y plus penser.

Il y a là des aspects très nombreux ; et on mutile sa pensée, sa vérité, quand on veut l'exprimer très simplement.

Mais de ce jugement aux aspects si complexes et dont la complexité même n'est que plus expressive, un trait demeure, c'est la tristesse.

Ce ferment qui n'était destiné qu'à irriter le Français contre l'Allemand pourrait bien irriter des Français contre des Français.

Si la collectivité est impuissante à protéger les parties, les parties veulent se gouverner et faire leur salut et ne veulent plus s'en remettre au hasard d'émeutes parisiennes.

*
* *

Dans le succès d'un homme de lettres, il y a :

1° Sa personnalité (qui meurt avec lui), c'est-à-dire cette force propre qu'il prend dans le contact avec les autres hommes. Se rappeler la figure, l'autorité d'un Leconte de Lisle ;

2° L'espoir qu'on a en lui. Il donne l'impression qu'il produira, etc. ;

3° Le besoin qu'ont des gens de le lire. Pendant cinquante ans, tous les jeunes gens de dix-huit ans ont eu besoin de lire Musset.

Maurice Barrès.

P. C. de Compagnie [1]

IV. — La prison publique de Salonique.

Un maréchal des logis de gendarmerie mélancolique et déférent s'excusa auprès de moi de la pénible obligation qu'il avait à remplir. « J'étais, disait-il, le troisième officier que le général en chef avait condamné à occuper une cellule dans la prison de Zeitenlick. » Sur une question du capitaine L..., le vieux militaire ne fit aucune difficulté pour avouer qu'il était profondément indigné du traitement infligé par le général commandant en chef les armées alliées d'Orient à quelques officiers, et que, d'après lui, la discipline en était fortement diminuée. Le vieux soldat voyait juste, et quelques régiments s'en aperçurent quelques mois plus tard.

La prison publique de Salonique était un ancien hôpital allemand. Relativement à la malpropreté qui règne en Macédoine, cette bâtisse avait un aspect civilisé. Elle se composait d'un rez-de-chaussée, les gendarmes logeaient dans une salle assez spacieuse, où leurs petits lits de fer convergeaient vers le poêle. A côté était le bureau, qui servait également de chambre au maréchal des logis. Il y avait ensuite une petite pièce que partageaient deux femmes : une espionne serbe et une Française.

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er octobre 1929.

L'histoire de la Française était singulière. Cette femme, toute jeune, s'était éprise d'un aspirant du 61e de ligne au moment où la division avait cantonné à Marseille. Elle avait obtenu, je ne sais comment, des effets de soldat, un sac, un fusil. Ainsi équipée, elle s'était jointe à la compagnie de son amant, et avait embarqué en fraude à bord du navire. Au débarquement, le pot-aux-roses avait été découvert, l'aspirant avait été cassé, la jeune femme mise en prison, en attendant d'être rapatriée en France. Lorsque j'arrivai à la prison, elle était encore vêtue en soldat. Je ne lui trouvai aucun charme. Il n'en était pas de même des gendarmes. La femme serbe était une petite blonde fanée, sale et d'aspect malsain. Néanmoins, ces deux femmes, par la seule vertu de leur sexe, mettaient l'émoi au cœur des braves pandores. Quelque discrétion qu'ils y missent, je m'assurai bientôt que si, pour reprendre la phrase du bon Nadaud :

...l'épouse que j'adore
Demeure seule en son foyer,

il n'en était pas de même de mes gardiens. Le hasard d'une promenade nocturne ne tarda pas à m'en apprendre beaucoup sur les raisons du traitement nettement privilégié dont jouissaient ces deux femmes.

Plus loin, deux autres salles étaient pleines de déserteurs allemands et bulgares. L'un de ces derniers, porteur d'une douce et mélancolique figure, servait de tailleur aux gendarmes. A cause de cela, il était relativement libre. Les pandores l'invitaient souvent, le soir, à venir prendre un quart de café. Il apportait sa flûte, et en tirait des chants mélancoliques. Un soir, cependant, il joua l'hymne bulgare : *Coule, Maritza, aux flots ensanglantés.* Cet air ressemble étrangement à celui, bien connu, de *l'Éclair*.

Une autre salle, encore, était pleine de déserteurs du bataillon roumain, formé sur le front salonicien.

Au premier étage, au fond, il y avait une grande salle, occupée par des soldats français en prévention de conseil de guerre. La pièce voisine était plus curieuse. De beaucoup ! Elle était réservée aux ecclésiastiques grecs prisonniers. Il y avait là deux ou trois ménages de popes, avec leurs familles. Mon cicerone, le maréchal des logis chef, m'assura que la promiscuité ne les gênait guère pour se

consoler de leur prison en s'abandonnant aux effusions conjugales. Il m'invita même à venir m'en assurer avec lui, telle nuit qu'il me plairait. La lampe électrique dardée à travers le judas ménagé dans la porte révélait d'habitude ces occupations nocturnes. Je confessai mon peu de goût pour ce genre de spectacles, et il n'insista pas.

Plus intéressantes étaient les deux salles suivantes.

L'une était affectée aux musulmans. Tous les hommes portaient le fez. Il y avait là des Albanais gigantesques, aux lourdes moustaches noires, aux sombres vêtements soutachés de galons, aux culottes pincées aux genoux et munies d'un fond ample et pendant ; des Turcs blonds, aux yeux verts et impassibles, qui fumaient de longues pipes ou égrenaient des chapelets en noyaux d'olives. Tous convaincus d'espionner au profit de l'Allemagne.

Dans l'autre salle, enfin, la population autochtone. Des Grecs ou, si l'on veut, des Macédoniens. Parmi eux, pas mal de gens bien vêtus. C'étaient, me dit mon guide, des négociants. Il ne croyait pas à la culpabilité de la plupart d'entre eux. « Les dénonciations, disait-il, affluaient de toutes parts. Mais, comme par hasard, c'était, le plus généralement, que des débiteurs voulaient se débarrasser d'un créancier gênant. » Il m'affirma aussi que quelques Serbes de la Macédoine avaient exercé des représailles privées. Je le crois sans trop de peine.

*
* *

J'arrivai enfin à ma chambre. C'était une froide cellule de deux mètres sur trois, meublée d'une tablette de bois blanc et d'une chaise bancale. Une paillasse, jetée par terre, devait recevoir mes couvertures et mon sac de couchage. Cette pièce prenait le jour par une petite ouverture très haute, qui ne me permettait que de suivre la course des nuages. Elle était exposée au nord, ce qui me privait de tout rayon solaire.

Un soldat de la coloniale, en prévention de conseil de guerre, me fut affecté comme ordonnance. Tandis qu'il déballait ma cantine et disposait mon lit, le maréchal des logis chef me mettait poliment au courant de ses consignes. En principe, je devais être enfermé. Cependant, il prenait sur lui de ne pas le faire, certain que je n'abuserais pas de la liberté qui m'était accordée. Je lui en donnai ma parole. J'avais le droit de me faire apporter à manger du dehors.

Ce droit m'était d'autant plus indispensable que rien n'était prévu pour me nourrir. Je note qu'en raison des frais d'équipement nécessités par mon affectation à l'armée d'Orient, il me restait si peu d'argent sur ma solde de décembre (celle de janvier ne m'avait pas encore été payée), que je fus obligé d'envoyer un gendarme emprunter pour moi quelque argent à l'un de mes camarades.

Ce soir-là, je n'avais d'ailleurs nulle envie de manger. Ma cantine contenait un réchaud à alcool et un paquet de thé. Deux tasses de ce liquide bouillant et non sucré me suffisaient amplement. Le maréchal des logis m'avait prêté une bougie — en attendant que j'en puisse acheter un paquet — et je tâchai de me distraire de ma captivité en traduisant un ou deux paragraphes de Salluste. J'ouvris le livre à une bien mauvaise page. Mon destin, pour le moment, ressemblait étrangement à celui de Jugurtha.

Je venais de refermer le livre et je me préparais à me coucher, lorsque la porte s'ouvrit. Un gendarme m'apportait une tasse d'excellent café et m'invitait, avec beaucoup de respect, à descendre au corps de garde, s'il me plaisait de venir m'y chauffer. J'acceptai. La sympathie que ces vieux militaires me témoignaient avec tant de spontanéité, en même temps que de déférence, m'était particulièrement précieuse en ce moment. Lorsque j'entrai dans leur « carrée », ils se levèrent tous ensemble et me saluèrent, en faisant claquer leurs talons. Ils firent, sur le ruban jaune cousu à ma vareuse, des commentaires assez flatteurs.

Tandis que ses subordonnés jouaient à la manille, le maréchal des logis me racontait des choses joliment instructives. J'étais le troisième officier à qui le général Sarrail faisait les honneurs de la prison publique de Salonique. Le premier avait été un capitaine de la coloniale, qui avait puni la désobéissance d'un de ses hommes de la façon accoutumée, d'un coup de canne. Mais il était tombé sur un « électeur » des Antilles, dont le député, La Grosilière, je crois, était au camp retranché de Salonique, c'est-à-dire dans l'entourage immédiat du général Sarrail. Le capitaine de la coloniale avait subi, dans cette même cellule que j'occupais, deux mois d'arrêts de guerre.

Le second avait été le capitaine Dugué de la Fauconnerie, qui ne m'en voudra pas, je pense, de le nommer ici. J'appris, par le maréchal des logis, que cet officier avait commis le

crime d'écrire, dans une lettre adressée à sa mère, une appréciation sévère sur le général Sarrail. Le cabinet noir fonctionnait à l'armée d'Orient. La lettre fut décachetée, et le capitaine Dugué de la Fauconnerie mandé par le commandant en chef. Si ce que me raconta le maréchal des logis est exact, le général Sarrail aurait eu avec le capitaine Dugué de la Fauconnerie le dialogue suivant :

— Vous reconnaissez avoir écrit cette lettre?

— Oui, mon général.

— Que pensez-vous des termes de votre lettre?

— Je les maintiens, et j'y ajoute ceci : il est indigne d'un officier de faire état d'une lettre qu'un fils écrit à sa mère.

Coût : soixante jours d'arrêts de forteresse.

Quelle que fût ma rancœur contre les procédés du général Sarrail, il me déplaisait, cependant, de provoquer les commentaires du maréchal des logis. Descendant de toute une lignée d'officiers, j'avais appris, bien jeune, le respect de la discipline. Chose curieuse, les années de liberté sauvage que j'avais vécues au Canada avaient plutôt fortifié qu'affaibli ce sentiment. Devant la nature, l'homme se sent assez petit pour sentir tout le prix de la cohésion. Et, s'il est intelligent, il a déjà compris que celle-ci ne s'obtient qu'au prix de l'autorité.

*
* *

Durant les jours qui suivirent, je reçus plusieurs visites. La première fut celle de mon beau-frère qui avait voyagé de conserve avec l'*Amiral-Magon*. Ce dernier portait vers Salonique l'état-major et un bataillon du 40e régiment d'infanterie. Mon beau-frère avait assisté à son torpillage par un sous-marin allemand, au large des côtes grecques, et son propre navire avait échappé de peu à une seconde torpille. Mon beau-frère était encore plein d'une effroyable vision. Il me décrivait la mise à la mer des canots de l'*Amiral-Magon*, les grappes humaines se jetant par-dessus bord, l'agonie brusque du bateau dans un jet de fumée sanglante. Un jeune lieutenant que j'avais aimé particulièrement, et dont le nom figure dans l'Anthologie des écrivains combattants tués à la guerre, Jourdan, était au nombre des victimes. Le drapeau du 40e d'infanterie reposait par quelques centaines de brasses de fond, au sud des récifs grecs. Le colonel Freydenberg avait été sauvé par deux officiers, le lieutenant Belhuomini

et le lieutenant de Moro-Giafferi. Le premier, glorieusement tué depuis, était un des quelques sous-officiers promus officiers qui se montrèrent parfaitement aptes à commander une compagnie. Je l'avais connu sergent, deux ans auparavant, et je l'avais relevé, en cours d'attaque, devant la corne du bois de Forges. La silhouette de Moro-Giafferi, avocat, est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler. On sait moins la belle page militaire qu'il eut en 1916. Nous l'avions vu arriver à la brigade, récemment promu sous-lieutenant. C'était l'époque où nous occupions le secteur de Reims, pour nous reposer des affaires de Champagne 1915, où nous avions quelque peu souffert. Moro-Giafferi avait été attaché à la personne de son colonel en qualité d'officier de liaison, je crois, et il nous avait semblé que son rôle principal était de fournir la galerie d'une multitude de bons mots. Puis, nous avions reçu l'ordre de partir pour Verdun, et tout avait changé. Avec une jolie fierté, Moro avait demandé et obtenu le commandement d'une section, rôle autrement périlleux que celui d'adjoint au colonel. Je m'étais trouvé son voisin immédiat à l'endroit où la Côte du Poivre se joint au bois d'Haudremont. Le pilonnage incessant, l'énervement des attaques multipliées ne lui avaient rien fait perdre de sa bonne humeur. Sa vareuse, jadis bleu horizon, avait tourné au vert pisseux, sous les effets combinés de la pluie et de la sueur. Sa moustache tombait, et il avait une barbe de huit jours. Mais il entretenait la gaieté parmi ses hommes et parmi ses camarades, et sa tenue au feu était d'une belle crânerie. Ceux qui ne l'aimaient pas haussaient les épaules en prononçant le mot : cabotinage. Peut-être ! Mais il n'est pas donné à tout le monde d'être « cabotin » devant les mitrailleuses. Qu'il soit beaucoup pardonné à Moro-Giafferi pour ce geste d'abord, et aussi pour le bel élan de sa camaraderie.

D'autres visites me furent plus précieuses encore. Des camarades officiers de mon régiment, et, parmi eux, plusieurs capitaines, vinrent m'exprimer leur sympathie et leur solidarité. Ils m'engageaient à demander au général Sarrail ma mise en liberté provisoire, s'offrant, si besoin était, de me cautionner auprès de lui. Mais le mot de conseil de guerre n'avait pas encore été prononcé, et j'ignorais tout du sort qui m'était réservé. Je les remerciai donc.

*
* *

Ce mot de conseil de guerre fut prononcé le 6 février. Le capitaine Jaubert, le plus ancien capitaine adjudant-major de mon régiment, entra dans ma cellule, porteur d'un volumineux dossier. Avant toutes choses, il m'embrassa. Il avait été mon capitaine au début de la guerre. Il m'avait proposé, une première fois, pour une citation à l'armée, le 24 septembre 1914, jour où avec mon camarade, le sergent Jouvent, nous avons été, à la nuit tombante, chercher dans les lignes d'avant-postes allemands trois chasseurs du 24e qui, toute la journée, avaient poussé le tragique et déchirant cri de : « Brancardiers ! Brancardiers ! » Le souvenir de cette patrouille charitable — assez mouvementée, d'ailleurs — amena sur nos lèvres le même nom, celui d'Ambrosio Donnat, prix de Rome de sculpture en 1914, qui s'était joint à Jouvent et à moi. Pauvre grand artiste, tombé dans mes bras en Champagne, 1915, et dont j'ai gardé un moment la tête agonisante sur mon genou !

C'était le capitaine Jaubert qui m'avait fait nommer sergent. Il m'avait vu recevoir la médaille militaire sur le champ de bataille même, une des très rares fois où cette récompense eût été décernée en plein combat. C'est lui qui m'avait proposé pour le grade de sous-lieutenant. J'avais, alors, quitté son bataillon. Mais il savait tous mes états de services, ceux que je viens d'énumérer, et d'autres encore, et c'était presque en père qu'il m'annonçait la décision du général Sarrail de me déférer à la juridiction d'un conseil de guerre. Au surplus, les dépositions des quatre malfaiteurs transformés en accusateurs étaient vagues et contradictoires. La première émotion passée, le capitaine Jaubert s'était figé dans ce rôle de juge d'instruction dont il avait été chargé. Il enregistrait sans mot dire les réponses que je faisais à chacune de ces questions et les démentis que j'apportais au récit imaginé par l'accusation. J'eus grand soin de lui faire prendre acte des invraisemblances que contenaient les diverses versions des parties adverses et du manque de concordance qu'elles offraient.

*
* *

Le lendemain de ce jour, j'eus plusieurs visites de sympathie. La première et la plus matinale fut celle des officiers

de la prévôté. Ils ne venaient pas en geôliers, mais en camarades.

Ils venaient à peine de me quitter que la porte s'ouvrit pour laisser entrer le capitaine Bec, de mon régiment. Bec, qui, après la guerre, eut un instant des velléités politiques, et fut assez longtemps maire d'Avignon, était avocat. Il venait m'offrir l'aide de son talent. J'allais justement le lui demander, encore que Moro-Giafferi m'eût fait, la veille au soir, la même proposition. Mais, si j'étais touché de la proposition faite avec tant de hâte par Moro-Giafferi, celle que me faisait Bec avait, pour moi, une valeur toute particulière. C'est que Bec était capitaine dans mon régiment. Sa présence à la barre était une nouvelle manifestation de la solidarité que m'avaient montrée mes camarades. C'était, en sa personne, tout le corps d'officiers du 58e d'infanterie qui élevait la voix pour me défendre.

*
* *

Deux jours plus tard, le 9 février, je me décidai à écrire au général Sarrail. Ma lettre lui marquait que, depuis huit jours que j'étais en prison, j'avais, par mon silence, montré mon profond respect de la discipline, mais qu'aujourd'hui, je désirais obtenir de lui une audience afin de solliciter ma mise en liberté provisoire.

Depuis une semaine que j'étais en geôle, j'avais organisé à peu près mon existence. La générosité de mes gendarmes me fournissait trois fois par jour, de café. Le matin, à mon réveil, vers une heure de l'après-midi et le soir, je voyais arriver un de ces braves garçons, porteur d'une petite cafetière. Je lui offrais un cigare, seul moyen pour moi de répondre à cette politesse, et je l'invitais à s'asseoir sur ma cantine. Tandis que je dégustais le liquide bouillant, mon geôlier avait toujours quelque chose à me raconter. Ce jour-là, à midi, j'appris comment les Macédoniens que leur mauvaise conduite — ou plus simplement, j'imagine, la dénonciation d'un voisin — amenait à la prison de Salonique, versaient leur or à la Défense nationale. On les fouillait dès leur arrivée. En échange des pièces de métal qu'on leur prenait, on leur donnait des billets de banque. Tels étaient les ordres du général Sarrail.

En revanche, nous faisions beaucoup, paraît-il, pour leur

santé. Il arrivait que la prévôté, à cheval, cernât tout un village. La population tremblante, mais étrangement résignée à la mort, défilait devant des vaccinateurs armés de leur lancette. Il est certain qu'à la suite de cette mesure la typhoïde et le choléra qui, non moins que le paludisme et la dysenterie, décimaient nos troupes et la population, se trouvèrent un peu enrayés.

On imaginera mal ma vie de prisonnier. Je jouissais de toute latitude pour me promener dans l'intérieur de la prison et dans la cour, grâce aux ordres donnés — en cachette du général Sarrail — par le capitaine de la prévôté. Je n'en abusais pas. Le spectacle de la toilette des prisonniers m'avait amené, une ou deux fois, du côté des lavabos. Ma curiosité une fois satisfaite, je m'étais détourné de ce spectacle misérable. Au surplus, c'était une charité à faire à ces pauvres gens que de ne point les regarder comme des bêtes curieuses. De plus, il me plaisait médiocrement que ces gens fissent trop de commentaires sur la présence, dans une cellule de la prison, d'un officier français. Le prestige de ce corps auquel j'appartenais s'en trouverait diminué. J'en voulais autant de cela au général Sarrail que de l'injustice commise à mon égard.

Le soir de ce même jour, tout un couvent de religieux schismatiques du mont Athos fut incarcéré sous l'inculpation d'espionnage. Nous vîmes arriver de vieux moines coiffés, comme les popes, du haut bonnet oriental. Il y en avait de vieux et de tout jeunes. On les conduisit dans la vaste pièce occupée déjà par les popes séculiers. Je ne pus m'empêcher d'aller jeter, par le judas, un coup d'œil sur cette réunion. Réguliers et séculiers se regardaient avec haine et mépris réciproques.

Fouillés pour leur or, ils se défendaient, avec des gestes onctueux, de se laisser dépouiller. Au surplus, ils avaient moins d'or que de billets. Ils réclamaient qu'on leur laissât quelque menue monnaie pour s'acheter du tabac. Sur l'assurance qu'on leur en donna, ils se résignèrent. Décoiffés de leurs toques — assez semblables à celles de nos avocats — ils exhibèrent des têtes ornées de chignons. Après avoir mangé, ils s'essuyèrent les doigts à leurs cheveux. Une visite de santé qui leur fut passée révéla que leur supérieur était atteint d'une maladie qu'on n'eût pas soupçonnée chez un homme de son caractère. Ordre était donné de ne pas per-

mettre que d'autres prisonniers se servissent de sa fourchette, ni de son quart. Le lendemain même, on les expédia en France.

*
* *

Le 13 février, le capitaine de gendarmerie me vint visiter. Il m'informait de la visite du général Sarrail pour le lendemain. Il m'annonçait que je serais, à cette occasion, mis sous clef jusqu'après le départ du général. Évidemment la liberté relative qui m'était laissée dans ma prison l'était à l'insu du commandant en chef.

Mon cœur battit. De cette entrevue dépendait peut-être mon sort. Je tâchai de me rappeler les divers aspects sur lesquels le général Sarrail m'était apparu, pour me faire une idée optimiste de sa visite.

La première fois que je l'avais vu, c'était en 1914, au mois de septembre. Vers le 18 ou le 20 septembre, autant que j'en pouvais juger. Je ne tenais pas encore de carnet de route à ce moment-là. Nous étions en colonne de route, et nous débouchions d'un bois, entre Montzeville et Esne. C'était sur une hauteur. Une grosse automobile était arrêtée. Elle portait le fanion tricolore à cravate. L'instant d'après, nous aperçûmes le général, entouré de quelques officiers. Il regardait, vers Béthencourt, le tir de notre artillerie. Il avait les traits tirés. Je remarquai sa haute taille, ses yeux bleus et cette barbe blanche, qui contrastait avec la jeunesse de sa démarche. A ce moment-là, il venait de rendre à la France un réel service, celui de conserver Verdun, malgré l'ordre de repli qui lui avait été donné. Je l'avais revu, quatre mois plus tard, dans une rue de Cumières. Il parlait au colonel Marillet, qui commandait notre brigade. Il avait l'air irrité. Il sautait lestement par-dessus les flaques d'eau, et le colonel, qui était gros et court, le suivait péniblement. Le 14 juillet 1916, j'avais eu, avec lui, un contact personnel. Nous étions au repos, pour quatre jours, à Courthémont, en arrière du secteur de Massiges. J'étais sous-lieutenant. Il pouvait être deux heures de l'après-midi. Je revenais de passer une revue des fusils de ma section, quand je le croisai. Il était seul. Je le saluai, et sa figure prit une expression irritée. Il m'appela : « Comment se fait-il, dit-il, que vous ne portiez pas la moustache? » Je lui répondis que j'avais toujours eu l'habitude, dans la vie civile, d'être rasé. Il me dit

brusquement : « Vous êtes un curé, vous. » Je le détrompai. « C'est bon ! C'est bon ! fit-il. Le règlement prescrit le port des moustaches. Être rasé, ce n'est pas militaire. » J'étais en veine d'insolence et je répondis : « Et César? Et Napoléon? » A ce moment-là, mon colonel passait. C'était un protégé du général Sarrail, ce qui ne l'empêchait pas d'être un officier de grand mérite. (Il a été tué en 1918, à la tête de la brigade qu'il commandait.) « Fourlinie, lui cria le général, qu'est-ce que c'est que cet officier-là? — C'est un Américain, » répondit le colonel. Et il expliqua au général que j'étais revenu du Canada pour me battre. Au surplus, le général eut assez de soucis, au cours des jours qui suivirent, pour oublier l'incident. C'est, je crois, le soir même que les lignes françaises furent enfoncées au bois de la Gruerie, par une furieuse attaque de l'armée du kronprinz, et, trois jours durant, les réserves furent obligées de se battre en rase campagne, pour couvrir la route de Sainte-Menehould. Le communiqué n'en fit jamais mention, mais c'est là qu'il faut chercher la raison de la première disgrâce du général Sarrail.

Je venais enfin de le voir, dès mon arrivée à l'armée d'Orient. Il était venu inspecter notre division. Sa barbe était rasée, ce qui rajeunissait sa figure, mais j'avais remarqué qu'il commençait à se voûter. Il avait eu un geste de l'avant-bras horriblement grossier, pour nous avertir, nous autres officiers, que notre séjour à Zeitenlick serait de courte durée.

Les images que je me formais de lui étaient assez confuses pour ne me servir de rien.

*
* *

Il arriva le 14 février, vers 9 heures du matin. Le capitaine de gendarmerie, en personne, avait ouvert la serrure. J'étais assis à ma table, où je me raccrochais à cette vie de soldat en campagne qui avait été la mienne, en relisant pour la vingtième fois *les Avant-postes de cavalerie légère* du général de Brack. Je me levai aussitôt, et je demeurai au garde à vous.

Son regard bleu pesa un instant sur moi, comme s'il tentait de me fasciner. Le naturaliste W. Hudson émet l'opinion que, dans la lutte la plus primitive pour la vie, lorsqu'il s'agit de dominer son ennemi et de le terrifier, tout d'abord, par le

feu du regard, les yeux bleus sont une infériorité. Je ne crois pas que cela soit vrai. J'aurais tout aussi bien soutenu le regard d'yeux du plus beau noir que celui-là. Cette longue vie d'aventures qui avait été mienne, et les combats auxquels je venais de participer depuis deux ans et demi, m'avaient un peu trop habitué à me mesurer du regard avec mes adversaires, quels qu'ils pussent être. Les yeux du général Sarrail étaient très beaux, très froids, très cruels, et, en même temps, très intelligents. Cette minute extraordinaire m'en a appris plus sur lui que si j'avais vécu pendant dix ans à ses côtés.

Sans détourner les yeux, il me dit :

— Monsieur, vous avez fait une... bêtise.

Il employa une expression de corps de garde.

Je répondis :

— Vous êtes probablement mal informé, mon général.

— Je veux dire que vous avez frappé des subordonnés.

— Mon général, répondis-je avec sang-froid, si c'est à cela que vous faites allusion, permettez-moi de vous dire que je déplore l'incident. Mais, si j'avais à le refaire, je le referais. En venant au secours d'un camarade attaqué par des malandrins, j'ai fait mon devoir d'homme de cœur. En dispersant, par le seul moyen que j'avais en mon pouvoir, la force brutale, un rassemblement nettement séditieux, je crois avoir fait mon devoir d'officier.

Il sembla se voûter davantage. Il se penchait vers moi. Ses yeux prirent une expression dont je me figure que c'est à peu près celle que prennent les yeux du chat, lorsqu'il joue avec une souris. Il scanda :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, c'est au conseil de guerre. Vous resterez ici jusqu'à ce qu'il ait décidé.

Cela coupait court à ma demande de mise en liberté provisoire. Je tendis ma volonté pour résister, et je lui dis, avec assez de défi dans le ton :

— Oh ! mon général ! si j'avais jamais douté de la justice des officiers français, je n'aurais pas abandonné tout ce que j'avais au Canada pour venir me battre en France, où je ne possède, après tout, qu'un caveau de famille.

Il désigna du geste ma médaille militaire et me dit :

— Comment? vous, ancien sous-officier, vous ignorez qu'on ne frappe pas les hommes.

Je répondis assez sèchement que je n'avais pas quinze

ans de services et que j'avais gagné ma décoration sur un champ de bataille, et non pas dans une cour de quartier.

Chose curieuse, cette réponse parut le toucher bien davantage que l'exposé, pourtant très exact, que je lui avais fait, la minute d'avant, sur la nécessité où je m'étais trouvé de recourir à la force. Toute méchanceté disparut de son œil et il me demanda, assez énigmatiquement :

— Enfin, monsieur, n'avez-vous pas une grâce à me demander?

Le mot de grâce était le dernier qu'il me convenait d'entendre prononcer. Je lui répondis que bien déterminé à ne jamais demander grâce au combat, je ne le ferais pas davantage ailleurs.

Il haussa les épaules, fit claquer la porte et j'entendis son pas s'éloigner dans le couloir. Son départ fut un immense soulagement pour moi. A peine m'eut-il quitté, je me jetai sur ma paillasse. J'étais à la fois à bout de force et de patience. Je comprenais tout à coup le sentiment de révolte qui envoie à Biribi tel homme dont un chef intelligent et juste aurait pu faire un excellent soldat.

* * *

Ce même jour, je fus provisoirement privé des services de Landry, le soldat de la coloniale en prévention de conseil de guerre, qui m'avait été affecté comme ordonnance. Il avait refusé de parler à l'instruction, et on l'en avait puni par trois jours de cellule.

Les services que me rendait Landry étaient multiples. Tout d'abord, il tenait mes effets dans un parfait état de propreté. Il m'apportait, chaque matin, assez d'eau froide pour que je puisse prendre mon tub. Enfin — et ceci était ignoré de mes geôliers — il me rendait un service bien plus extraordinaire.

Landry était un être assez curieux, possédant une certaine instruction. Les années de coloniale l'avaient rendu excessivement débrouillard. De plus, il s'était pris pour moi d'une réelle affection. Dans ce milieu de déserteurs et de chenapans, où son séjour en prison l'avait jeté, ce garçon, dont le fond était excellent, s'était senti solitaire au milieu d'une bande d'apaches, dont il me racon-

tait les mœurs révoltantes. Pourtant, il éprouvait le besoin de s'attacher à quelqu'un. Ce besoin d'amitié, il l'avait reporté sur moi.

Dès les premiers jours, il s'était inquiété de ce que je mangeais. L'infecte et malodorante cuisine du petit restaurant grec qui me nourrissait me répugnait à un point tel que j'en étais arrivé à ne plus me nourrir que de ce nougat oriental qu'on appelle le *halva*, et de figues. J'ai également en horreur ce vin de Samos, plus au moins authentique, qu'on débite dans ces gargotes, et, si je continuais à m'en faire apporter, c'était uniquement parce que j'avais remarqué que Landry n'en avait pas le même dégoût que moi.

Par quelle extraordinaire acrobatie (ou complicité?) Landry parvenait-il, chaque jour, à sortir de cette prison qui me semblait pourtant si bien gardée avec ses factionnaires indo-chinois qui croisaient la baïonnette sur la poitrine de tout venant? Cependant, Landry sortait et rentrait. Il rentrait, ayant toujours un paquet extraordinaire de victuailles. C'était une magnifique tranche de rôti, ou un demi-poulet, ou du gigot, avec des tartes, des confitures et du pain blanc. Toutes choses qui ne nous coûtaient pas un sou. Car, voici qui est admirable, Landry cambriolait tous les jours, avec le même succès, l'armoire aux provisions du capitaine de gendarmerie.

Je n'en ai jamais eu de remords!

*
* *

C'est le 17 février, seulement, que le conseil de guerre se réunit pour me juger. Il y avait trois semaines que j'étais enfermé et, ma division étant partie pour Topcin, personne, sauf le capitaine Bec, mon défenseur, ne venait plus me rendre visite. Cela commençait à être affreusement pénible, et j'étais obligé de lutter quasi sauvagement, contre moi-même afin de garder intacte mon âme d'officier.

Je parlerai brièvement du conseil de guerre. Les quatre malandrins, qui me valaient cet affront, ne s'accordaient pas plus sur leur version orale que sur l'écrite. Fort habilement, Bec relevait ces contradictions, et les faisait éclater devant les juges. Les sous-lieutenants B... et de G... de L...

déposèrent à leur tour, et racontèrent les faits exactement comme ils s'étaient passés. Le moment le plus émouvant fut celui où je vis s'avancer à la barre le capitaine M..., mon ancien chef et mon frère d'armes. Il avait dû faire un effort considérable pour sortir de ce lit d'hôpital qu'il occupait à la villa Allatini. Il était terriblement amaigri, et sa voix était faible. Il rappela les longues marches de nuit sous la pluie alors que, chef de section, je portais toujours sur mes épaules le sac d'un de mes hommes fatigué et son fusil. Il rappela les patrouilles volontaires que j'avais accoutumé de faire, après les journées de combat, pour ramener à la tranchée française le corps lamentable de quelque soldat blessé. Après cette déposition, qui me présentait comme un frère aîné de mes hommes, que pouvait peser, dans l'esprit des juges, la période, édifiée sans preuves par le commissaire du gouvernement, qui me représentait comme une brute. Au surplus, après cet exorde menaçant, le commissaire du gouvernement, constatant que je n'avais agi que pour venir en aide à un camarade attaqué, se contentait de demander qu'on me punît d'un seul jour de prison. Bec le prit de haut, et réclama mon acquittement, qui me fut accordé à l'unanimité. Mes juges me félicitèrent d'avoir agi avec promptitude. Le cauchemar était dissipé.

V. — **Quelques jours à Salonique.**

On se tromperait si l'on croyait que je fus élargi de suite. J'eus la liberté d'aller me promener toute l'après-midi du 17, même de découcher, si cela me faisait plaisir, mais à condition que, le lendemain matin, je réintégrerais ma prison. La raison en était véritablement extraordinaire.

Il y avait à cette époque, à Salonique, une commission parlementaire qui avait eu le courage, rare pour des députés, de traverser la Méditerranée et de venir jeter un coup d'œil sur l'armée d'Orient, ou, plus exactement, sur Salonique. Je savais que cette commission était là, parce que Landry l'avait vue réunie à la table du général Sarda, je crois, le 15 février. Même, ce jour-là, mon menu avait été meilleur que d'ordinaire. Landry avait subtilisé un poulet, un gigot, et un monceau de gâteaux. J'ai noté sur mon

carnet de route la réflexion qu'il me fit que « les députés mangent salement ».

Ces parlementaires avaient appris que la haute vertu républicaine du général Sarrail avait envoyé à la prison publique de Salonique un officier. Un officier? Oui. Un officier ! jeté au milieu d'un ramassis écœurant de prostituées ; de popes accusés d'espionnage ; de Macédoniens inculpés d'assassinat de soldats français ; de déserteurs turcs, autrichiens ou bulgares ; de soldats français en prévention de conseil de guerre. Allons ! la démocratie n'était pas un vain mot. Il y avait de quoi être fiers d'être Français. Ils témoignèrent du désir de se rendre compte, par leurs propres yeux, de ce phénomène. Ils allaient enfin pouvoir rapporter en France la vision d'une bête curieuse, comme si la bête curieuse n'était pas le mauvais chef qui déshonore à plaisir ses meilleurs officiers.

A cause d'eux, je fus inscrit sur le livre d'écrou de la prison. Cette disgrâce m'avait été, jusqu'alors, évitée. Mais les parlementaires de la Troisième République étaient là, et la médiocrité rampait devant eux.

Trois matins de suite, on m'annonça leur visite. Le huitième jour, seulement, ils poussèrent jusqu'à la prison. Ils avaient déjà consulté le livre d'écrou, quand l'un d'eux fit remarquer que les prisonniers, n'étant pas enchaînés, pouvaient avoir l'idée subite de leur faire un mauvais parti. Aussitôt, chacun d'eux découvrit un prétexte pour filer, à la grande hilarité des gendarmes. On procéda à la main-levée de mon écrou.

*
* *

J'appris que j'étais affecté au 284e régiment d'infanterie, par décision du général Sarrail. Ce changement de division, même à la suite d'un acquittement, n'avait rien que de normal, et je ne m'en affectai pas. Je pris donc le chemin du camp de Zeitenlick pour me mettre à la disposition du commandant de détachement de mon nouveau régiment.

La réception qui me fut faite fut moins que cordiale. Lorsque je demandai où je devais planter ma tente, on me répondit grossièrement que rien n'était prévu, qu'au surplus, je devais partir pour le front, d'ici quelques jours, avec un renfort. Que si je voulais loger à Salonique on me ferait prévenir.

Écœuré, je quittai ce quartier inhospitalier. J'allai demander à déjeuner aux quelques camarades du 58e qui étaient restés en détachement à Zeitenlick. Bec m'invita à déjeuner avec lui, et mes anciens compagnons d'armes me fêtèrent cordialement.

Le 20 février, lendemain de ce jour, je décidai d'aller rendre visite à l'hôpital nº 6. La femme du pharmacien chef de cette formation sanitaire, rencontrée par hasard la veille de l'embarquement de mon bataillon, m'avait chargé d'un colis pour son mari. Je pouvais enfin m'acquitter de cette commission.

Je franchis la rue du Vardar au moment où un sergent monténégrin était occupé à brutaliser les misérables pensionnaires d'une maison trop hospitalière. Il les avait forcées à descendre nues dans la rue, et je vous assure que ce spectacle n'inspirait que de la pitié et du dégoût. Cette brute, évidemment ivre, assisté d'un camarade, se mit en devoir de déménager le sordide mobilier de cette maison. Je croyais que c'était pour le voler. Nullement. Il l'entassa au milieu de la rue, et y mit le feu. Il n'en fallait pas beaucoup plus pour que Salonique fût incendiée. J'allai quérir le gendarme de service au plus prochain carrefour, et, quelques minutes après, je vis les prévôtés française, serbe et monténégrine s'unir fraternellement pour emmener les énergumènes à la prison. Il ne resta plus au milieu de la rue que ces tristes nudités qui demeuraient frissonnantes dans l'ordure et dans la boue, à se lamenter sur la perte de leur mobilier. Je leur jetai quelque menue monnaie. Elles cessèrent de pleurer et se mirent à se battre pour s'arracher mutuellement cet argent. N'ayant pas même de bas où le mettre, elles le cachaient dans leur bouche.

Je traversai les souks, je descendis la rue Venizelos et je me trouvai sur le quai de la Liberté.

Certes, j'ai en horreur ces maisons simili-occidentales, peintes en bandes vanille et citron, qu'affectionnent les Levantins et les Makédones d'affaires. Tout de même, hors de la saleté asiatique de l'intérieur de la ville, ce quai, si boueux qu'il fût, était un contraste agréable. Sans doute, on était accosté par d'inquiétants messieurs, vêtus à l'européenne, au col et au chapeau crasseux, qui vous offraient de vous servir de guide. On se récriait qu'on n'en avait nul besoin, qu'on avait vu les remparts, l'arc de triomphe

d'Alexandre, la mosquée des Douze Apôtres, cette Tour Blanche construite par les Vénitiens, qu'on était saoul, archi-saoul de l'Orient, qu'on se sentait une âme occidentale, qu'aucun de ces monuments ne valait, en somme, le charme d'un manoir du dix-huitième siècle en quelque coin de nos provinces, que, quoi qu'on en ait dit, nous n'avons rien à apprendre de sensé des gens de l'Est. Le personnage souriait, affirmait qu'il n'était pas un guide comme les autres, vous offrait « oune femme tourque, blonde, beaucoup appas », « oune Italienne très belle, tou pou missié yeutenant, » « oune fille, aux cheveux dans le dos »... Alors, même si l'on sortait à peine de prison « pour sévices », on était incapable de maîtriser la détente d'un pied qui part tout seul, laissant le personnage, pantois, à frotter ses fesses de ses mains sales.

Mais, il n'y avait pas que les maisons hideuses et les cicerones entremetteurs. Il y avait le port, et tous les ports de mer sont pleins de poésie. Il y flotte cette odeur étrange, qui devrait être répugnante, d'algues, d'iode, de poisson et de goudron, et qui, pourtant, vous attire. C'était plein de barcots de pêcheurs, bleus, verts, avec leurs voiles ocres, dont le reflet tremblait dans l'eau. Des torpilleurs français et anglais sommeillaient dans la rade. Un magnifique croiseur italien dérivait lentement sur son ancre... Au fond, le miroir étincelant de la passe, et l'horizon de montagnes, noyé d'une brume violette.

*
* *

A l'hôpital nº 6, — combien j'étais loin de me douter que, de nouveau, j'en franchirais bientôt la porte, — un infirmier important me désigna la chambre du pharmacien chef. Il en sortait des sons de flûte et un bruit de danse. Je frappai. Une voix de baryton m'invita à entrer. J'ouvris la porte. Un spectacle étonnant m'attendait.

Hors le képi à quatre galons d'or qu'il avait conservé, le pharmacien chef était nu, parfaitement nu. D'énormes pectoraux bombaient sa poitrine velue. Il était petit, et ses épaules étaient démesurément larges. Des muscles énormes et artificiellement développés bossuaient ses membres. Il tenait à la main la flûte dont j'avais entendu

les sons. Je me présentai, et j'expliquai l'objet de ma visite.

— Je dansais la pyrrhique, me dit ce singulier personnage, et je m'accompagnais moi-même sur ma flûte. Il faut exercer son corps. Voyez mes biceps.

Il exhiba des « doubles-muscles » à la Tartarin, qu'il me fallut palper. Il m'expliquait sa vie. Chaque matin, il se livrait à des exercices variés. Une série de poids encombraient cette pièce, et lui donnaient un aspect de baraque foraine. Après les haltes, il sautait à la corde. Puis il saisissait sa flûte, et dansait cette pyrrhique à laquelle je venais d'assister. Après, c'était le tub. Il allait ensuite jeter un coup d'œil à la pharmacie, où ses quatre galons lui conféraient un rôle purement administratif. Un peu de sieste l'après-midi. Puis c'était la promenade à Kara-Bouroun, au bout de la rade, le canotage et le bain de mer. Ensuite, le thé chez les beautés de l'endroit.

Tout en se rhabillant, il s'exclamait :

— Mon vieux ! Ça, tu sais... Ça ne te fait rien que je te dise tu, pas moinsse?... C'est la belle vie. Je suis aimé d'« unnne Levannetine », la plus belle femme de Salonique... Peuchère, quand ils sauront cela, en Avignon, pas moinsse... Tu comprends, sans la guerre, je ne serais jamais sorti d'Avignon... j'étais adjoint au maire, dans le civil... je suis radical-socialiste et franc-maçon. Et toi?...

Je lui dis que n'ayant jamais habité la France depuis ma majorité, sauf sur le champ de bataille, je ne m'étais pas encore fait une idée bien nette des différents partis politiques. Mais, qu'en tout cas, j'étais catholique, assez peu pratiquant, il est vrai, mais suffisamment attaché à l'essentiel de ma foi pour n'être point franc-maçon. Ses manières ne changèrent pas pour si peu. Il me dit :

— Tant pis. Je te dis cela parce que tu me plais. Ici, si tu étais franc-maçon tu aurais tout. La croix, les galons, la fine embusque.

Il achevait de boutonner sa vareuse et je vis la croix battre sa poitrine. Il remarqua mon regard, et dit précipitamment :

— Au moinsse, ne va pas croire qu'on me l'a donnée parce que je suis franc-maçon. J'ai sauvé Gouraud, moi.

Et il frappa ses vastes pectoraux du plat de sa main velue.

— Ça t'en bouche un coin, hein ! Eh bien ! comment veux-tu le savoir, puisque Gouraud lui-même ne le sait pas. Peuchère, il était dans les pommes !... J'avais demandé à partir pour les Dardanelles, un sale coin. Mais, moi, jamais malade !... C'est un coffre, ça !... Pendant les bombardements, je jouais de la flûte... Nous étions deux hôpitaux côte à côte... Gouraud, il vient visiter la « concurrence ». En sortant, un gros noir arrive... Plus de Gouraud !... L'obus l'avait soufflé en l'air, dans un olivier, sur notre terrain... Notre terrain à nous, mon bon !... Je le vois, je monte sur l'arbre, je le décroche, et j'appelle les infirmiers de chez nous, pas ceux de la concurrence, bien sûr, pour l'emporter. Le médecin chef de la concurrence le réclame... Je tombe la veste, je montre mes biceps, je lui dis : « Venez-y donc nous le voler, Gouraud, si vous l'osez. Des médecins, vous?... Des rebouteux... » Tu as vu mes muscles, hein?... Tu parles si l'autre a cané !... Alors, grâce à moi, Gouraud a été soigné chez nous, et il n'est pas mort... Eh bien ! un soir, je raconte cette histoire au général Sarrail... Tu me croiras si tu veux, deux jours après, j'avais la croix.

Cette galéjade donnait la mesure du personnage. Nous visitâmes ensemble la pharmacie, puis nous allâmes à la popote, où mon compagnon fut salué du prénom, toujours agréable, de Jules. Ses quatre galons, non plus que ses doubles muscles, n'en imposaient à personne. Il était cependant visible qu'on l'aimait pour d'autres qualités, tout de même, que celles, un peu négatives, qui faisaient de lui la cible des plaisanteries faciles. L'aide-major Didier, les infirmières, ouvraient le feu. A l'infirmière-major, Mme Peugeot, il me présenta comme son plus vieil ami : « Il y a quarante-cinq ans que je le connais. » Je n'en avais, alors, que trente-cinq, et j'en paraissais moins. Mme Peugeot me regarda, sourit. On m'installa à côté du docteur Photiadès, médecin grec, à qui ses sentiments venizelistes avaient valu trois galons dans la médecine française, et le droit d'apprendre à se servir du bistouri sur la chair pantelante des officiers français. Un monsieur en civil, chauve, avec une tête de médaille, — un peu commune, — était mon second voisin. Il était préfet de Scyrra, parent ou ami de Venizelos, ennemi personnel du roi Constantin. Il nous parla du blocus. Il évoqua l'affaire tragique de Zappeion, où l'amiral Dartige du Fournet, à l'entendre, avait joué un rôle

très regrettable. Sarrail l'emballait. « Cè n'est pas oun général, missié ! c'est oun diplomate... Oun général, qu'est-ce què c'est?... Rien... Oun militaire, qu'est-ce què c'est?... Rien... Oun diplomate, il fait touer les militaires... Il est plus fort què les militaires... Lou général Sarrail, il est oun diplomate... Je l'admire beaucoup. Lou roi Constantin, il est oun parfait sedoucteur... lou plous parfait sedoucteur de toutè l'Europe... Mais, lou général Sarrail, il est très fort... Il sè bouche les oreilles avec la cire... »

J'oubliai momentanément le manque de tact du bonhomme, parce que chantaient dans ma mémoire les vers.

...Eheu, fuge littus avarum.
Fuge sirenarum cantus...

*
* *

Désireux de rendre à « Jules » la politesse qu'il m'avait faite, je l'invitai à venir ce soir-là dîner avec moi au cercle militaire. Il accepta. Toute l'après-midi, je courus les souks, pour compléter mon équipement. Je n'étais pas de taille à lutter avec des commerçants qui vous demandent cent drachmes d'un objet qu'on a en France pour cinq francs, et qui, dès qu'on marchande, rabattent cent sous par cent sous, avec des : « Missié, moi aimer beaucoup la France... » Cent sous de rabattus... « Missié, me laisse, moi, dans la misère. Me coutè, à moi, quatre-vingt-cinq drachmes... Mais, Missié est Français. Français, pareils comme mon père... Moi perdre encore cinq drachmes, pour toi, mon père... quatre-vingts drachmes, et je tè lou donne... Ti veux pas?... Oh ! ti offres cinq drachmes... Ti me rendra fou... Veux-tu voir ma fille... Ti comprendras qu'il faut què jè nourrisse cette enfant... juste un peu dè pilaff... Allons, missié, cinquante drachmes... » Au bout de deux heures de ce marchandage, j'aurais tué. Je suis un Occidental, et je déteste perdre mon temps...

Je trouvai « Jules » exact au rendez-vous. Le cercle militaire de Salonique était installé dans des baraquements, en retrait de la Tour Blanche. Bien qu'il eût été, en principe, organisé uniquement pour les officiers français, nos alliés l'encombraient toujours. Il fallait attendre, debout, que messieurs les Anglais, ou messieurs les Russes aient fini

de boire nos vins. Ils en faisaient un usage immodéré et, lorsqu'ils se levaient de table, leurs figures donnaient l'impression d'être sur le point d'exploser. Tandis que nous attendions, Jules et moi, Moro-Giafferi et Belhuomini vinrent me féliciter. Belhuomini y joignit une appréciation assez sévère sur son camarade le capitaine P... du 40e qui, on s'en souvient, avait déposé contre moi en faveur de son ordonnance. Moro-Giafferi, lui, quittait la 30e division, il était désormais attaché au contentieux de l'armée d'Orient, et, s'il écrivait ses *Souvenirs*, j'imagine qu'ils seraient assez curieux.

Après le repas, « Jules » me proposa l'initiation aux plaisirs de Salonique, et j'acceptai. J'en avais déjà entendu parler. Mais l'image que je m'en faisais était bien dépassée par la réalité.

Il y avait, tout près du cercle, un établissement, du genre café-concert, qui avait emprunté son nom à la Tour Blanche, voisine. Jules m'y entraîne. Cet établissement, et un autre, dont je ne me rappelle plus le nom, étaient réservés aux officiers, tandis que d'autres bouges, de deuxième zone, étaient ouverts à la troupe. Tous les Alliés s'y trouvaient mêlés, Français, Australiens et Anglais fraternisaient volontiers ensemble. Russes, Serbes et Monténégrins formaient un second clan. Roumains, Italiens et Grecs, séparés les uns des autres par d'inapaisables haines, se tenaient à l'écart de tout le monde. Russes et Britanniques représentaient l'aristocratie d'argent. Tandis que les officiers français occupaient modestement le parterre, nos alliés se pavanaient dans des loges, où le champagne coulait à flots. Un champagne frelaté et faux, bien entendu, qu'on débitait à prix d'or. A l'heure où nous entrions, Anglais et Russes étaient déjà ivres, tandis que les Français étaient juste un peu plus gais que de coutume, et les autres peuples, sombres. La pudeur britannique avait sombré. Kipling affirme qu'elle n'est qu'une question de longitude et de latitude. Un gigantesque capitaine écossais, assis les jambes pendantes sur le rebord de sa loge, remontait son kilt, et chacun voyait qu'il ne portait pas de caleçon. Un Anzac criait des obscénités à une chanteuse. Mais elle était Italienne, et ne comprenait pas l'anglais, à ce qu'il me semble.

Aux tables raisonnables des officiers français, je reconnus le commandant Servel, du 61e d'infanterie. Il avait com-

mandé mon ancien régiment, par intérim, et c'était lui qui m'avait remis à Malinbois, sur le champ de bataille même, ma médaille militaire, tandis que le drapeau frissonnait au vent des explosions d'obus. Si ces lignes lui tombent sous les yeux, il se rappellera aussi cette nuit de décembre 1914, où lui et le commandant Erulin firent appel à moi pour reprendre, avec quelques volontaires, une tranchée abandonnée par la 3e compagnie, sur la route de Béthencourt à Guisy. Je pris avec moi quatre hommes, et nous fîmes peur à la patrouille ennemie qui s'était infiltrée dans cet élément. Ils nous tirèrent quelques coups de fusil et ne firent aucune difficulté pour nous céder cette tranchée. Ce fut alors au tour de mon ami Castan, lieutenant d'une section de la 1re compagnie, aujourd'hui banquier à Lyon, de nous fusiller. Ses hommes nous tirèrent quelques milliers de balles dans le dos, à deux cents mètres, avant qu'on pût leur faire comprendre que nous avions repris la tranchée. Heureusement, le soldat français tire mal. J'attends encore les remerciements du commandement pour avoir repris ce bout de tranchée.

Nous évoquâmes ces souvenirs avec le commandant Servel, tandis que défilaient sur la scène des chanteuses françaises — dont plusieurs chantaient en mauvais anglais — une Italienne borgne, une comtesse (ou pseudo) serbe, qui clamait des hymnes patriotiques slaves, enroulée dans un drapeau, et de deux assez bonnes danseuses, une Levantine et une négresse. Elles avaient toute la lascivité féline et un peu molle des Orientales. Cela n'empêchait point qu'on les bombardât d'oranges pourries, de tomates, d'aubergines.

A minuit, l'établissement fermait, et les femmes cherchaient à s'occuper jusqu'à l'aube.

Je croyais la nuit finie, mais elle ne l'était pas. Jules m'entraîna sur le quai de la Liberté, où circulaient des patrouilles de gendarmes français et de carabiniers italiens, chapeautés à la Napoléon, et le mousqueton en bandoulière. Le bruit des rixes montait de toute part. Car, à l'arrière, le soldat perd vite ses magnifiques qualités. Il ne faut pas s'en indigner. On nous demandait d'être des héros, et non pas des saints.

Nous nous rendîmes, tout d'abord, à l'établissement concurrent, qui n'était pas encore fermé. Derrière nous entrait un monôme franco-anglais, ayant à sa tête un sous-

lieutenant français, suivi d'un « *sub* » britannique, qui charroyait, dans une brouette, un officier supérieur de highlanders, complètement ivre. Un officier russe, qui ne l'était guère moins, se permit sur le compte de la gaieté française et de l'humour anglais des réflexions désobligeantes. Jules, animé soudain par une flamme batailleuse, puisée dans la boisson plus que dans le patriotisme, le prit mal. Il enleva sa vareuse, et exhiba les fameux « doubles muscles ». Le colonel Freydenberg, du 40e, qui était tranquillement assis à côté de nous, s'interposa et me conseilla d'emmener le pharmacien.

Je fus aidé dans cette tâche par un docteur à quatre galons, qui était le médecin chef de l'hôpital du Champ-de-Mars. Jules ne voulait rien entendre, et notre nouveau compagnon dut user d'un mot cabalistique, que je n'entendais pas encore : joujou.

Cette promesse d'emmener Jules chez « Joujou », nous replongea dans la rue, sous la pluie, qui commençait à tomber. La nuit était très obscure. De temps en temps son silence était troublé, quelque part vers le cœur de la ville, par des détonations. Cette ville cosmopolite était pleine de batailles.

Cette visite nous avait entraînés dans l'un des quartiers les plus excentriques de Salonique. Nous tâtions tous les trois nos revolvers prudemment emportés, et les coups de feu isolés, que j'avais entendus, prenaient pour moi une signification assez précise. De plus, la pluie continuait à tomber, d'une façon assez désagréable.

Un fiacre, au cheval minable, stationnait devant cette maison. Nous priâmes le cocher de nous conduire au quartier des hôpitaux. A quoi il nous répondit : « Les Anglais paient mieux. J'attends ceux qui sont ici. » Cette réponse n'était pas pour nous satisfaire. Nous lui fîmes remarquer que les Anglais en avaient encore pour longtemps, et qu'une course jusqu'au Champ-de-Mars lui rapporterait tout de même quelques drachmes supplémentaires, sans le priver du bakshich anglais, qu'il attendait. A quoi le drôle nous répondit effrontément que les Français pouvaient bien se mouiller, que les Anglais étaient les seuls « effendis » de l'Europe, et qu'il s'était consacré à leur service.

Nous résolûmes, en conséquence, de réquisitionner son véhicule, puisqu'il nous le refusait. Nonobstant mon passé

de cow-boy, je dus céder la conduite du véhicule au docteur, qui se prétendait seul capable de faire marcher un cheval macédonien. Jules n'élevait aucune contestation. Il emplissait déjà le siège arrière de sa courte masse, et un ronflement sonore nous avertissait qu'à cette heure avancée de la nuit, il avait abdiqué toute prétention à quelque sport que ce fût. Je venais de m'installer à ses côtés, et le docteur avait pris possession du siège que le cocher refusait d'occuper, quand un nouvel incident se greffa sur le premier. A peine le docteur avait-il rassemblé les rênes, que le cheval se mit en devoir de partir, sans que bougeât la voiture. J'intervins à temps pour empêcher le médecin d'être entraîné à la suite de la rosse. L'effronté Macédonien l'avait dételée. Je m'occupai à la ratteler, tandis que Jules, réveillé par les jurons du docteur, tombait à coups de canne sur le cocher. Ce fut moi qui dus calmer le pharmacien.

Attelé de nouveau, le cheval refusait maintenant de partir. Mais je n'avais pas pour rien passé dix ans de ma vie à débourrer des chevaux rétifs ; je glissai quelques conseils au docteur, et nous prîmes la route de l'hôpital n° 6, où nous devions déposer le corps endormi de Jules. Tout ce que le cocher avait gagné à sa mauvaise volonté, c'était de suivre à pied le trot de son cheval, pour un tarif naturellement minimum.

Le médecin m'offrit un lit à son hôpital du Champ-de-Mars. Je partageai la chambre d'un lieutenant du 2e *bis* de zouaves, qui ne portait pas dans son cœur le général Sarrail. Son régiment, me dit-il, n'avait jamais pardonné au commandant en chef l'affront qu'il lui avait fait lorsque, lui apportant la fourragère, il était venu la main dans la main de la princesse Naryschkine. Les mœurs de cette grande dame russe étaient assez connues, et, par surcroît, on l'accusait de renseigner Athènes et Berlin sur tous nos mouvements.

Vous comprendrez aisément la satisfaction que j'éprouvai, le lendemain, quand j'appris que je devais partir le 22, avec un détachement, pour rejoindre un nouveau régiment.

J'allai chercher ma cantine à la prison, où elle était restée. Ma cellule était déjà occupée par un successeur, le lieutenant Gomez, de la coloniale, accusé d'avoir frappé un tirailleur annamite qui l'avait insulté. J'ai appris depuis que Gomez, étant en prison, avait souffert des dents et avait

demandé à aller chez le dentiste. Sarrail lui avait accordé cette « grâce », à condition qu'il fût, lui, sans armes, accompagné par un gendarme armé. On comprend le refus de Gomez. J'apprenais en même temps que le commissaire rapporteur au conseil de guerre était mis à pied, pour n'avoir pas su me faire condamner. Il était remplacé par Bec, mon défenseur, qui eut ce mot charmant : « L'armée d'Orient a tellement le sens politique, qu'ici le ministère public a le sort de tous les ministères. Qui le « tombe », le remplace. »

M. CONSTANTIN-WEYER.

(A suivre.)

Le Sage est-il un romancier?

S'il y a peut-être quelque vanité et un peu de paradoxe à vouloir rapprocher deux dates de naissance, quand on ne peut rapprocher deux hommes nés à un siècle de distance, ni par la similitude de leur génie, ni par celle de leur existence, il ne nous semble pas moins, qu'en la circonstance, on puisse tirer un enseignement de ce fait qu'en 1668 est né à Vannes René Le Sage, qui écrivit *Gil Blas*, et en 1768, à Saint-Malo, René de Chateaubriand, auteur des *Mémoires d'Outre-tombe*.

Il n'est pas une autre contrée de la France qui marque plus profondément ses enfants au cœur, que la Bretagne. Que l'on accorde à Chateaubriand toutes les influences extérieures que l'on voudra après l'étude approfondie de sa formation, et de l'époque à laquelle il composa son personnage pour lui-même et pour la postérité, nul ne niera qu'il doit à son pays mélancolique, aux landes et aux bois de Combourg, le meilleur de sa prodigieuse poésie.

Qui donc s'est jamais aperçu que Le Sage est un Breton d'aussi bonne race? A qui viendrait l'idée de trouver dans les origines vannetaises d'Alain-René, une explication du choix de ses sujets, de sa verve satirique, ou de ses dons d'auteur dramatique? Si l'on excepte quelques tentatives isolées, faites au cours de ces vingt dernières années, pour rendre Le Sage à sa petite patrie, et, entre autres, une bro-

chure publiée à Vannes par M. Étienne Martin sur *la Jeunesse de Le Sage*, je ne crois pas que personne ait jamais songé à étudier notre auteur du point de vue breton.

La tâche serait d'autant plus ardue que les documents sur les années premières de Le Sage sont plus rares à Vannes que partout ailleurs. La Bretagne ne revendique que faiblement l'écrivain pour un des siens. Je me souviens d'avoir demandé, dans le chef-lieu du Morbihan, chez un libraire, une étude sur Le Sage et, en désespoir de cause, *Gil Blas* ou *Turcaret*. On me répondit qu'on ne possédait, à l'époque des vacances, aucun de ses livres et, en tous temps, aucun volume sur lui. Seul, un modeste monument sur la Rabine rappelle aux passants que Le Sage est un enfant du pays et, sur sa maison natale, à Sarzeau, une plaque depuis 1881 indique que c'est là qu'il naquit le 8 mai 1668. Elle ne suffit point à donner aux habitants mêmes du village, l'orgueil de leur illustre concitoyen. Ils n'ont souci ni de lui, ni de sa demeure qu'ils indiquent avec peine au voyageur.

Elle vaut cependant d'être vue. A quelque cent mètres du centre du bourg de Sarzeau, on trouve une grille qui protège un jardinet et une maison en retrait. Elle est en pierres grises et n'a que deux étages. Au milieu, dominant le grenier et son toit d'ardoises, une haute fenêtre reflète dans ses vitres les arbres voisins. Le propriétaire doit prendre grand soin de sa maison. La courette est propre, le sol est recouvert de graviers et, de chaque côté, des rosiers et des arbustes font un décor aimable que complète un vieux puits.

Par les carreaux de la porte close, on aperçoit un vestibule, un étroit escalier qui monte aux chambres ; au fond, une autre porte qui doit s'ouvrir sur un jardin. C'est tout. La grille n'est pas fermée. On peut rester là, aussi longtemps qu'il plaît.

L'émotion qu'on éprouve n'est pas de celles qui vous bouleversent. Il n'y a rien qui parle à la sensibilité, que le souvenir d'une ombre, sans doute peu fidèle à ces lieux. On dirait même que l'admirable horizon d'eau et de ciel, qu'on découvre tout le long de la presqu'île de Rhuys, que ces immenses étendues de terre au ras de la mer morbihannaise, que ces nuages bas qui courent au-dessus des champs, vous ont fait une âme incapable de s'émouvoir à la rustique simplicité de la petite maison de Sarzeau. On ne pense plus à Le Sage. On évoquerait plus aisément Chateaubriand. Ainsi

le poison romantique coule si abondamment dans nos veines que nous ne pouvons plus retrouver cette santé morale qui nous serait nécessaire pour juger équitablement de l'influence de ce coin breton sur l'auteur du *Diable boiteux*.

Et je crois bien que cet état qui nous est commun depuis un siècle a créé autour de Le Sage tous les malentendus dont son œuvre subit, aujourd'hui, les injustes conséquences.

*
* *

Pourtant, si l'on veut bien y regarder de près, Le Sage, Breton, a parfaitement observé le monde dans lequel il a vécu sa jeunesse. Il n'a pas, comme d'autres l'ont fait plus tard, aiguisé sa sensibilité aux paysages qui l'entouraient. Il n'a pas étudié les hommes à travers la nature qu'ils contemplaient. Il a regardé l'homme que les décors de sa vie ne modifient pas essentiellement. Que lui importera de prendre un modèle de Bretagne pour en faire, dans *Gil Blas*, un Castillan ! la fourberie n'a pas deux noms selon qu'elle est madrilène ou vannetaise. Les personnages qu'il esquisse, qu'il dessine ou qu'il peint, ne doivent leur vérité ni au costume dont il les revêt, ni aux fonds dont il orne ses tableaux. Ils sont vivants dans les portraits qu'il nous en a laissés parce qu'ils ne sont ni d'un pays, ni d'une époque.

Cet esprit de généralisation n'a rien qui doive nous étonner. Ce qui surprend au contraire c'est qu'on ait fait un grief à Le Sage de n'avoir pas subi le charme de son pays natal et d'avoir eu le cœur un peu sec, alors qu'il semble bien, au contraire, que nul comme lui n'a conservé plus longtemps, exprimé plus précisément, tous les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse.

Il vit à Sarzeau, jusqu'à quatorze ans, dans une société de juges, de greffiers, de procureurs, de tabellions. Le grand-père et un des oncles de Le Sage étaient sergents généraux et d'armes. Orphelin en 1682, il a à soutenir un procès contre une famille Rolando de Sarzeau qui, sans doute, veut profiter de son inexpérience et de son jeune âge pour le spolier. Le chef des brigands qui retient Gil Blas prisonnier dans la caverne des voleurs s'appelle Rolando. Ce qui tend à prouver que la mémoire et la rancune de Le Sage étaient fidèles. A quatorze ans, il entre au collège de Vannes. Son tuteur le confia-t-il aux jésuites pour se débarrasser de lui, comme le

prétendent certains de ses biographes, ou, au contraire, voulut-il permettre au jeune garçon de pousser plus loin les études qu'il avait commencées avec un prêtre à Sarzeau? Il paraît plus logique de suivre cette hypothèse, si l'on s'en rapporte aux documents que nous fournit M. Martin sur ce point : « L'établissement des jésuites ne recevait pas d'internes. L'exiguïté du vieux bâtiment ne le permettait pas. Les écoliers logeaient dans les pensions tenues par des veuves ou des vieilles filles qui préparaient leurs repas, dont les éléments : pain, lard, beurre, étaient apportés chaque semaine par leurs parents de la campagne. »

Ne doutons pas qu'il soit heureux pour nous que Le Sage n'ait point vécu jusqu'à vingt ans, enfermé entre les murs du collège. On doit à cet externat toute la première documentation humaine dont il usa dans *le Diable boiteux*, *Gil Blas* et *Turcaret*. La vie de collégien à Vannes n'était pas monotone. La ville, où le Parlement de Rennes était en exil, depuis 1675, était surpeuplée. On y rencontrait un nombre considérable de gens de robe. Les parlementaires étaient pour la plupart gens de haute condition et de belle fortune qui ne menaient point une existence médiocre. Il y avait des réceptions fastueuses et des fêtes à grands éclats. Le clergé, à la tête duquel était un prélat fastueux, l'évêque Louis de Vautorte, était nombreux. Peu discipliné, il faisait volontiers scandale. Quant aux écoliers, ils profitaient de leur liberté pour mener grand tapage dans les cabarets, et il fallait souvent l'intervention de la force armée pour mettre fin aux batailles que tous ces jeunes gens provoquaient.

Quelle riche matière qu'une telle ville, que de tels habitants, que de tels compagnons pour un esprit qui n'est point fermé ! Et comme on voit mieux, à présent, se former l'esprit d'un Le Sage auquel l'expérience quotidienne composa, pour l'avenir, une magnifique réserve de traits de caractères, d'intrigues, de personnages dans laquelle il puisera sans nous en avertir !

Si l'on ajoute à ces premiers éléments d'observation ceux qu'il a pu réunir au cours de son service dans les fermes, qui paraît bien vraisemblable puisqu'il doit son mariage avec Élisabeth Huyard, en septembre 1694, à son intervention dans un différend de son futur beau-père avec les employés des fermes, à Dinan ; les premières connaissances qu'il prit du monde à son arrivée à Paris où il rencontra celui

qui devait être son protecteur, l'abbé Jules de Lyonne, fils de Hugues de Lyonne ; ses débuts dans les lettres en 1696 par une traduction des lettres d'Aristénète ; le long temps qu'il s'accorda bien qu'il fût sans fortune avant de publier une œuvre personnelle — il avait trente-neuf ans quand parut en 1707 *le Diable boiteux*, il en avait quarante-sept quand parut *Gil Blas*, on reconnaîtra que Le Sage s'essaye, en tous les cas, dans la littérature moins en romancier qu'en auteur de mémoires, et de mémoires du dix-septième siècle.

Il n'est, en effet, du siècle où il écrit, ni par la peinture des mœurs, ni même par le style. *Gil Blas* paraît en trois parties, à de longs intervalles, en 1715, en 1724, en 1735. Pendant la période qui s'écoule entre la publication de la deuxième et de la troisième partie, l'abbé Prévost nous a donné les *Mémoires d'un homme de qualité* en 1728 ; Marivaux, *la Vie de Marianne* en 1731 et *le Paysan parvenu*, dont on ne saurait nier, par la chaleur de l'accent amoureux ou la délicatesse de l'étude, ou la moralité des personnages, qu'ils portent bien la marque de leur époque. Chez Le Sage, on voit très peu de préoccupations contemporaines quoi qu'on en ait dit. Ses biographes et ses critiques se sont donné beaucoup de mal pour mettre des noms sous les héros que l'auteur nous présente. Admettons que le vieux garçon qui a épousé sa blanchisseuse, dans *le Diable boiteux*, soit ce fantaisiste de Dufresny, admettons aussi que dans *Gil Blas* on trouve des allusions à la marquise de Lambert, à Voltaire, à Crébillon, à l'acteur Baron, il serait bien hardi de prétendre de ces quelques rapports entre les créations de Le Sage et des modèles connus, qu'il a fait la peinture de son temps et que Le Sage, en écrivant *le Diable boiteux* par exemple, a fait un « roman parisien ». Sans doute, il trouva des petits traits qui s'appliquent aux gens qui vivaient autour de lui, et que nous reconnaîtrions peut-être mieux si Le Sage avait laissé une correspondance ou des souvenirs, mais les grands traits sont de ceux qui sont communs à tant de gens depuis qu'il y a des hommes qui vivent dans une société organisée, qu'on ne saurait les dire particuliers à tel personnage ou à telle époque.

Et quand certains prétendent qu'Alberoni et l'abbé Dubois peuvent avoir, par leurs extraordinaires carrières et leur étonnante réussite, inspiré Le Sage, c'est qu'ils oublient que *Gil Blas* a mis en scène des Crispin et des Frontin, fils de Scapin et de Mascarille qui savent depuis longtemps que « le

régime de M. Turcaret est fini et que le leur commence ».

S'il en était autrement, il faudrait alors s'élever en faux contre tout ce que nous savons des mœurs des dernières années du siècle de Louis XIV et des premiers temps de la Régence. Il est entendu que la société française d'alors, du moins celle des hommes de lettres et des salons que pouvait connaître Le Sage, après avoir longtemps dissimulé ses vices sous la froideur d'une vertu funèbre, se laisse aller au libertinage de l'esprit et du cœur, affecte un cynisme dont il n'est pas un gazetier qui ne se fasse l'écho. Il faudrait donc croire que c'est au romantisme historique que nous devons ces fresques du passé, en blanc et noir, car Le Sage ne nous décrit rien de semblable. Ce n'est certes pas dans *Gil Blas* qu'on cherchera la grandeur ni les délicatesses de l'âme ; ce n'est pas aux personnages qui s'agitent dans ce livre qu'on demandera une foi profonde, une règle de vie. Il n'y a, dans cette œuvre, ni grands cœurs, ni héros, ni saintes. Gil Blas, lui-même, est un homme, avec toutes les médiocrités, toutes les faiblesses que ce mot exprime généralement. Nous sommes devant l'humble vérité, comme dira cent cinquante ans plus tard, avec beaucoup moins de raison pourtant, Maupassant. Mais devant une vérité qui reste dans les limites du naturel, Le Sage n'a pas créé le réalisme. On l'a dit à tort, si l'on entend par réalisme ce qu'il faut bien que nous entendions depuis que ce mot est entré dans la littérature, c'est-à-dire une peinture caricaturale de l'humanité dont on exagère à plaisir toutes les déformations physiques ou morales. L'auteur de *Turcaret* a mis en honneur, au contraire, le naturel.

Et cette inadaptation de l'œuvre principale de Le Sage à son temps l'a fait accuser à maintes reprises de plagiat. Ce à quoi l'on n'eût sans doute pas songé si *le Diable boiteux* ou *Gil Blas* avaient été une suite de tableaux « parisiens ». Elle éclate encore dans *Guzman d'Alfarache* qui n'est qu'une adaptation d'un roman espagnol écrit sous Philippe II, dans *Estevanille Gonzales*, nouvelle histoire d'un aventurier espagnol, dans *le Bachelier de Salamanque* où l'on retrouve tant de répliques de *Gil Blas*.

On la trouve également dans le style. Le Sage écrit la langue la plus classique qui se puisse lire, toute éclairée de la simplicité du grand siècle, toute voisine de celle de Molière. Ce n'est pas lui qui portera jamais la responsabilité de l'altération

de notre langue. Il écrit des phrases qui ne sont jamais très longues ni très encombrées d'incidentes mais elles ont, sous leur apparente souplesse, une solidité que n'auront pas celles de Marivaux, une sûreté grammaticale que celles de l'abbé Prévost négligent souvent. De l'auteur de *Tartufe*, Le Sage a le mouvement théâtral dans le style. Ses dialogues, ses monologues, avec leur vivacité, leur netteté, les exclamations qui les coupent, sont faits pour la scène. On sent bien à la façon dont il use des expressions populaires, argotiques même, qu'il jouerait à la perfection la scène d'Alceste et d'Oronte. Avec quelle joie il s'écrierait lui aussi qu'il n'aime rien tant que cette vieille chanson : « Si le roi m'avait donné... » Il méprise tout ce qui représente pour lui le goût de son siècle pour les néologismes, pour les mots que la mode adopte, pour les expressions précieuses, pour tout ce qui peut ressembler à de l'affectation.

Il ne cherche non plus jamais le trait, en quoi il n'est pas le contemporain de Voltaire. L'auteur de *Candide* trompe avec un art parfait sur l'innocence de son style. Pourtant, son ironie, pour naturelle qu'elle soit en apparence, est terriblement volontaire. On la sent aiguisée, luisante comme une lame, qu'on ne déteste pas de faire briller. Le Sage n'a pas de ces raffinements. Son ironie est quasi imperceptible pour celui qui lit ses livres comme des romans. Elle laisse à peine deviner son sourire. C'est plutôt ce qu'on ne voit pas au premier coup d'œil dans ce style qui en fait la richesse et la beauté. Je ne crois pas qu'un étranger, même connaissant bien notre langue, puisse, sans étude particulière, découvrir la malice enfermée dans les phrases de Le Sage. C'est proprement, essentiellement, le style français, l'esprit français qui furent l'esprit et le style de Molière. Partout y règne l'équilibre, la raison, le bon sens et la raillerie à fleur de mots.

* * *

D'ailleurs, regardez le portrait de Le Sage, du bonhomme Le Sage pourrait-on dire, que nous a laissé Boilly d'après les renseignements et documents qu'il avait pu recueillir. C'est celui d'un homme du dix-septième siècle. Il est assis sur un tertre et tient sa canne à la main. Le visage est plein et solide. Un sourire à peine accusé égaye la bouche et les yeux. La longue perruque bouclée encadre l'ovale ; il est vêtu à la

mode de la fin du règne de Louis XIV. Il doit avoir quarante ans. Nul ne paraît, dans ce cadre champêtre, où un vieil arbre penche vers la terre, à côté d'une maisonnette, sur un fond de verdure surmonté d'un clocher, plus éloigné de l'homme de lettres du dix-huitième siècle, que cet écrivain à la tenue un peu trop négligée pour être admise dans un salon. Il y serait mal venu. D'ailleurs, quand il y fut, il montra vite qu'il n'était pas d'humeur à en supporter les contraintes. Il ne veut même pas y jouer le rôle qu'un Breton comme lui, Duclos, y tiendra plus tard, de bourru plus ou moins bienfaisant. Il n'y fréquente jamais. Il habite rue du Vieux-Colombier, le cul-de-sac de la Foire-Saint-Germain, le quai de l'Horloge, le faubourg Saint-Jacques du Haut-Pas. Là, au dire d'un auteur anglais, Joseph Spencer, il se trouvait à l'air de la campagne. « Le jardin se présente de la plus jolie manière que j'aie jamais vue pour un jardin de ville. Il est aussi joli qu'il est petit, et quand Le Sage est dans le cabinet du fond, il se trouve tout à fait éloigné des bruits de la rue et des interruptions de sa propre famille. Le jardin est seulement de la largeur de la maison, laquelle donne d'abord sur une sorte de terrasse en parterre planté d'une variété de fleurs les plus choisies. On descend de là par un rang de degrés de chaque côté, dans un berceau. Ce double berceau conduit à deux chambres, ou cabinets d'été, tout au bout du jardin... Les berceaux sont couverts de vigne et de chèvrefeuille, et l'intervalle qui les sépare est arrangé en manière de bosquet. C'est dans le cabinet de droite, en descendant, qu'il a écrit *Gil Blas*. Ses journées sont bien employées. Quand il n'est pas en train d'écrire, il va au café voisin de chez lui. Il y est accueilli avec les honneurs qu'on doit à un écrivain de bonne renommée, à un auteur dramatique qui a remporté, sur les tréteaux de la foire, maints succès. Il s'assoit à une table, on fait cercle autour de lui. On l'écoute, car il parle avec esprit et ne peut guère écouter lui-même, car il est sourd. »

Dès sa quarantième année, en effet, son ouïe devient très faible. Et sans vouloir tirer de cette infirmité une conclusion plus audacieuse qu'il ne convient, il est permis de penser que cette réclusion involontaire en soi-même n'est pas sans influence sur le caractère et l'œuvre de Le Sage. Je ne crois pas qu'aucun de ses critiques y ait pris garde, pourtant la constatation est d'importance. On s'étonnera beaucoup

moins, en y réfléchissant, de l'immobilité intellectuelle de l'écrivain depuis qu'il a atteint quarante ans, depuis qu'il a écrit *Turcaret* et *le Diable boiteux* et probablement une grande partie du début de *Gil Blas*, quand on comprendra qu'il n'entendait plus que grâce à des cornets acoustiques. Il était isolé ou presque dans la vie et vivait beaucoup plus de souvenirs que d'acquisitions nouvelles. De plus, Le Sage prétendait être un solaire, c'est-à-dire que dès que le soleil paraissait élevé de quelques degrés sur l'horizon, l'écrivain s'animait et prenait du sentiment et de la force à mesure que cet astre approchait du méridien ; mais lorsque le soleil commençait à pencher vers son déclin, la sensibilité, la lumière de son esprit, l'activité de ses sens diminuaient en proportion ; et dès que le soleil paraissait plongé sous l'horizon, M. Le Sage tombait dans une sorte de léthargie dont on n'essayait même pas de le tirer. C'est, par lui-même, une sorte d'explication symbolique de son œuvre.

Quand il ne va pas au café, Le Sage se rend au théâtre de la Foire. Depuis 1712, il est le fournisseur attitré de Mme Baron, directrice d'un des jeux forains. Il collabore régulièrement avec Fuzelier, d'Orneval, Arseaume, et touchait régulièrement quatre mille livres par an, c'est-à-dire de quoi subvenir aux besoins de sa famille qui se composait de cinq personnes. Il n'a point de fortune personnelle. Comme Molière, le théâtre le fait vivre, plus et mieux que ne le feront jamais ses livres. A la Foire, Le Sage est chez lui, il y trouve un public vulgaire souvent, mais dont le rire est franc et sincère, des comédiens qui ne sont pas prétentieux, « qui ne veulent pas être les juges de ses ouvrages, des directeurs qui prennent les pièces de toute main, sans les examiner ». Il est à son aise. Si sa surdité l'empêche de suivre les représentations de ses opéras-comiques, de ses vaudevilles, il ne s'en plaint pas. Diderot dit même qu'il prétendait n'avoir jamais mieux jugé du jeu et de l'effet que depuis qu'il n'entendait plus les acteurs. Il y rencontre ses collaborateurs et des amis. Il ne redoute pas les envieux et les critiques. Il se sent au milieu de braves gens comme il les aime, simples et sans hypocrisie. Il a du goût pour le populaire, pour le trivial quelquefois, parce qu'il est d'un pays et d'un siècle où la société n'était pas encore gâtée par d'excessifs raffinements.

Ainsi son existence parisienne se partage entre le travail à domicile, les causeries au café, et les représentations de la

Foire. Il a peu de temps pour d'autres plaisirs qu'il ne recherche point sans doute, car la chronique scandaleuse d'une époque qui ne craint point la calomnie pourvu qu'elle soit piquante est muette sur les mœurs du bonhomme. Elle ne lui prête ni maîtresse, ni débauches. Il semble bien en effet que Le Sage ait été le type de l'homme de lettres bourgeois, qu'il ait été parfait mari, excellent père de famille.

Il est, en outre, sans ambition. On ne le voit pas fréquenter la demeure des grands, ni s'acoquiner aux comédiennes qui conduisent souvent aux honneurs par des chemins détournés mais bien plaisants. Il ne recherche pas non plus la société de ses confrères. On ne lui connaît pas de correspondants illustres ou puissants. Son ami Danchet lui propose de se présenter à l'Académie française et, sans doute, lui fait valoir l'intérêt qu'il aurait à prendre place parmi les Immortels. Il refuse. Il ne veut solliciter aucun suffrage. Il a toujours été libre de toute attache. Il ne se soucie ni de flatter, ni qu'on le flatte.

Il demeure à Paris jusqu'en 1743. C'est alors qu'il va finir ses jours à Boulogne-sur-Mer, où un de ses fils, le second, Julien-François, est chanoine du chapitre et secrétaire de l'évêque. On ne saurait prétendre — malgré la satisfaction qu'en aurait l'imagination — que ce fut une autre raison que la présence de son fils qui conduisit Le Sage à Boulogne, en compagnie de sa femme et de sa fille. On aimerait à penser que celui qui naquit presque au bord de la mer océane, voulut terminer sa vie devant la mer du Nord. Ce serait ajouter une poésie que Le Sage n'eût ni comprise, ni goûtée, à une fin d'existence toute prosaïque et paisible.

Certes, quand nous visitons aujourd'hui le vieux Boulogne, cette ville haute qui a gardé, pour nos yeux modernes, tout le charme d'autrefois, on voudrait que Le Sage eût trouvé la retraite digne de celui qui écrivit les *Mémoires du chevalier Beauchère*, cette histoire de la flibuste, où l'on croit deviner l'amour secret de l'adaptation pour la vie des gens de mer et pour les beaux voyages. Mais il faut bien en rabattre. Le Sage à soixante-quinze ans ne songeait guère à des vagabondages maritimes dont il n'avait sans doute pas plus éprouvé la séduction que celle des grandeurs qui tentèrent Gil Blas. C'est, d'après le comte de Tressan qui le vient voir, un bon vieillard qui converse encore avec gaieté. « Il conservait, écrit le comte, l'urbanité de ses beaux ans,

quelquefois même l'imagination de l'auteur du *Diable boiteux* et de *Turcaret*. Mais un jour, étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis, avec douleur, que la conversation commençait à ressembler à la dernière homélie de l'archevêque de Grenade, et je me retirai. » En général, « je le trouvais toujours assis près d'une table où reposait un grand cornet. Ce cornet, saisi quelquefois avec vivacité, demeurait immobile sur sa table, lorsque l'espèce de visite qu'il recevait ne lui donnait pas l'espoir d'une conversation agréable. »

Le charmant tableau ! Et comme la fine malice de Le Sage s'y voit bien. Il disait lui-même en montrant son cornet : « Voilà mon bienfaiteur. » Les importuns prenaient le mot pour argent comptant, ne se doutant guère que Le Sage remerciait le ciel de sa misère qui lui permettait, en laissant le bienfaiteur de côté, de ne pas entendre les sottises dont ils lui eussent rebattu le cornet, sinon les oreilles.

Le 17 novembre 1747, Le Sage mourut, entouré des siens.

Que nous voilà loin du siècle de Voltaire ! Rien dans cette existence ne nous rappelle la rumeur du temps tout sonore des aventures de ses écrivains, tout plein du bruit de leur renommée, même quand elle fut éphémère, de leurs exploits galants, de leurs rivalités, ou de leurs bons mots. On sait beaucoup de choses sur Fontenelle qui eut toutes sortes d'esprit, même celui de l'agonie, et qui fut le contemporain de Le Sage ; on a maints détails sur la vie de Marivaux, sur celle de l'abbé Prévost, sur les futiles ou grossiers plaisirs des « minoris ». On ne sait rien ou presque rien de Le Sage : les renseignements exacts et précis qu'on possède sur lui tiendraient en dix pages de livre. Il a son œuvre romanesque et théâtrale, qui nous en apprend moins sur son intimité que les comédies de Molière sur la vie quotidienne de leur auteur.

En vérité, on ne saurait trop le répéter, malgré les dates Le Sage n'est pas un homme du dix-huitième siècle. Il est du dix-septième siècle et par sa formation, et par sa vie, et par son œuvre, qui est terminée virtuellement l'année même de la mort de Louis XIV.

Et c'est parce qu'on veut qu'il soit du siècle de Louis XV, qu'on lui fait trop d'honneur et qu'on lui donne une responsabilité trop lourde en le considérant comme le créateur du roman français. Le Sage n'est pas un romancier. C'est un auteur dramatique qui a écrit, en auteur dramatique, le

Diable boiteux et l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*. C'est le successeur direct de Molière qui a mis dans des livres tout ce qu'il n'a pas pu mettre sur la scène et qui peut-être n'a fait ses livres que poussé par la nécessité, et parce que les canevas espagnols dont il se servait lui permettaient un travail plus facile et plus rapide. Tous les éloges qu'on décerne au romancier de *Gil Blas* s'adressent exactement à l'homme de théâtre. C'est Sainte-Beuve qui écrit : « Les scènes de comédie sont sans nombre chez *Gil Blas* et elles ne laissent pas trop le temps de s'apercevoir de ce que peuvent avoir de commun ou d'ennuyeux certains épisodes, certaines nouvelles sentimentales que l'auteur a insérées, çà et là, pour grossir ses volumes et qu'il a imitées on ne sait d'où. » « Combinaison de la satire et de la comédie, dit Brunetière. Le Sage travaille avec des procédés d'auteur comique ; il raconte à peu près comme il écrivait pour la scène... C'est écrit pour être dit, plus encore que pour être lu... Il n'est pas jusqu'aux jeux de scène et jusqu'aux attitudes qui ne se retrouvent engagés dans la narration de Le Sage. » Pour Faguet : « Le Sage a l'imagination d'un poète comique... » Pour Nodier : « Il a versé la comédie dans le roman. » Dès qu'intervient la critique, elle s'adresse au romancier : composition défectueuse, insuffisance de la psychologie, absence de liaison, ignorance de la nature, insuffisance du décor... Reproches parfaitement justifiés, mais qui n'auraient plus leur force, si l'on ne s'obstinait, sans raisons sérieuses, à considérer Le Sage comme un auteur de romans.

Sa méthode de travail, d'ailleurs, nous la devinons, et elle n'est pas non plus d'un romancier. Elle serait plutôt d'un anecdotier préoccupé naturellement d'être un moraliste, et de mettre en scène, pour la plus grande clarté de l'expression des caractères, les faits et les hommes qu'il a observés. A la fin de sa vie, et pour satisfaire sans doute à des exigences d'éditeur, il a publié *la Valise trouvée*. C'est un recueil de lettres, de traductions, présenté sans aucun plan, comme sera donné *Mélange amusant* où sont réunies maintes anecdotes, plaisamment contées. On voit bien que Le Sage inscrivait au jour le jour ses observations, les histoires qu'on lui racontait, qu'il prenait des notes d'après ses lectures. Besogne, en vérité, besogne de gazetier qui avait besoin pour ses livres et pour ses pièces d'idées et de sujets. Il allait chercher les uns et les autres dans cette réserve,

et selon qu'il était pressé ou qu'il pouvait perdre son temps, les jetait pêle-mêle dans un volume ou dans un vaudeville de la Foire, ou, au contraire, les rassemblait pour en former un récit composé, mais qui ne va jamais au delà de l'anecdote.

De tels procédés conviennent à deux genres : aux portraits de moraliste, aux caractères de l'auteur dramatique, à deux hommes, à La Bruyère et à Molière. Si le moraliste a l'avantage de pouvoir dessiner plus minutieusement son personnage, s'il peut développer à son aise l'extérieur de son héros, et accumuler pour le mieux dépeindre les petits faits qui sont autant de traits précis et définitifs du visage qu'il veut nous montrer, l'auteur dramatique dispose du mouvement rapide, de la réplique incisive, de l'action ramassée. Mais le résultat est à peu près semblable... L'étude reste toujours limitée au moment où on la présente. Elle n'a pas d'antécédents ni de prolongements. Que fut Tartuffe dans sa jeunesse? Que deviendra-t-il quand il n'aura plus le refuge de la demeure d'Orgon? Le roman offre tout ce passé, conduit vers l'avenir son héros. Il n'est pas une succession d'instants.

Or, qu'est-ce que *Gil Blas?* L'histoire d'un jeune bachelier que nous verrons de misères en splendeurs atteindre à la vie tranquille qu'il souhaitait. Mais tel il nous apparaît au premier chapitre, tel Gil Blas restera jusqu'au dernier chapitre. Dès que nous connaissons ses premières réactions aux événements de son premier voyage, nous saurons celles qu'il aura dans la suite de ses tribulations. Il est, si l'on veut, comme beaucoup d'autres, médiocre dans la conduite générale de son existence. Rien ne l'indigne, rien ne l'émeut profondément. Il ressemble à quelque personnage de Tristan Bernard dont on ne saurait précisément définir le caractère, peut-être parce qu'il n'en a pas. Tous les gens qui s'agitent autour de lui, tous ceux qu'il rencontre, hommes ou femmes, fournissent prétexte à une ou plusieurs scènes qui nous découvrent les manies, les faiblesses essentielles de ces comparses. Mais comment découvrir dans cette série d'épisodes, de dessins, un plan d'ensemble qui nous paraît pourtant indispensable au roman, que nous trouvons dans *Manon Lescaut*, qu'on voit même dans les œuvres inachevées de Marivaux? Gil Blas ce n'est pas Figaro, dont il n'a ni la verve, ni la grandiloquence, ni la prétention. C'est un valet

de Molière ou de Regnard. C'est le Crispin de Turcaret, à l'apparente servilité près.

Cette psychologie de Le Sage est courte, comme la psychologie de théâtre. Et ce n'est pas sans juste raison que Brunetière évoque Dancourt à propos de l'auteur de *Gil Blas*. Il y a entre les deux hommes bien des points communs ; le goût d'observer les mœurs, de les décrire, de sacrifier à la vie même d'une scène l'étude plus poussée du caractère. Toutes les comparaisons qu'on voudra faire avec les écrivains du temps de Le Sage, nous amèneront parmi les hommes de théâtre, ou parmi les moralistes.

* * *

D'où vient alors que le qualificatif de romancier reste attaché au nom de Le Sage? Pourquoi ne cherche-t-on pas pour lui une autre place dans la littérature? Faguet ne veut pas prendre la responsabilité de discuter l'opinion généralement admise, ni tenter une classification nouvelle. Pourtant dans sa critique, comme dans celles de Sainte-Beuve ou de Brunetière, on sent bien que la conviction manque lorsqu'il faut étudier le roman dans l'œuvre de Le Sage. Pourquoi donc s'obstiner alors dans la recherche des explications et des excuses qui ne font qu'aggraver un malentendu? Disons, tout franchement, que Le Sage n'étant pas le créateur du roman en France au dix-huitième siècle, puisque ni le *Diable boiteux*, ni *Gil Blas* ne sont des romans proprement dits, est tout simplement un moraliste.

Délivré de la prison où on l'enferme depuis près de deux siècles, l'écrivain nous apparaîtra alors dans tout son naturel, avec tout son génie, sain, clair et libre, avec ses qualités d'observateur, d'ironiste, de portraitiste, de narrateur que ne viendront plus gâter ou diminuer des faiblesses qui sont, pour un romancier, de graves défauts.

Il est moraliste et moraliste du dix-septième siècle, c'est-à-dire qu'il s'intéresse au général, qu'il se sert pour construire son œuvre de matériaux dont il juge l'importance et la valeur en homme qui a, ne l'oublions pas, quarante-sept ans à la mort de Louis XIV, et dont le siège est fait déjà depuis plus de vingt ans. Il est moraliste comme un auteur de mémoires, comme le sera à sa manière Saint-Simon, comme l'a été Chamfort, quand on a réuni les *Maximes et*

anecdotes éparses dans ses papiers. Imaginez, en effet, que Chamfort, à l'exemple de Le Sage, ait eu le goût ou le loisir de chercher un monde espagnol ou anglais dans quoi il eût pu conter ses histoires et ses réflexions, tout en changeant les noms, en atténuant les ragots d'office, en inventant un personnage central, et vous aurez le *Diable boiteux* ou le *Gil Blas* de la fin du dix-huitième siècle, comme nous aurions un *Diable boiteux* et un *Gil Blas* tout voisins de ceux de Le Sage, si La Bruyère avait eu l'idée de raconter ses caractères et de leur donner un lieu.

Ce lieu que Le Sage a voulu est pour lui sans importance. Pour lui et pour nous. Il n'est peut-être pas de lui. On sait avec quel acharnement les critiques espagnols et même allemands lui ont reproché ses plagiats. D'aucuns ont été jusqu'à prétendre que le *Gil Blas* français était la copie d'un *Gil Blas* espagnol. Mais leurs efforts pour découvrir le manuscrit original sont restés vains... Il est certain, en tous les cas, que les emprunts de Le Sage à *Marcos d'Obregon*, à *la Vie d'Estevanille Gonzales*, à *Guzman d'Alfarache*, dont il fit des adaptations, sont nombreuses. Les récits dont il alourdit soudain la marche de son *Gil Blas* sont vraisemblablement tous pris dans les auteurs qui lui sont familiers. Il n'a pas eu un instant la pensée de faire un roman selon la tradition de Mme de La Fayette ou de Scarron ou de Furetière. Il n'y a ni subtilité sentimentale, comme on en voit chez les romanciers, ni burlesque, ni raffinements sur l'amour, ni caricature grossière. On n'y trouve qu'une vision nette de mémorialiste, qu'une déformation à peine sensible de peintre de caractères. Il a voulu faire des récits simples, amusants, les bien conduire et surtout leur donner toutes les apparences et les qualités de la vie.

Que cela, comme le dit Joubert, ait « l'air d'avoir été écrit dans un café, par un joueur de dominos, en sortant de la Comédie », que Le Sage « ait fait du métier », comme l'écrit Sainte-Beuve, qui n'en conviendrait assez volontiers? Mais n'est-ce pas déjà un rare mérite que de pouvoir, quand on écrit dans un café, s'exprimer dans une langue aussi parfaite, et que d'avoir un facile et plaisant génie, capable, en se jouant, de divertir et d'enseigner les humains? N'est-elle pas digne d'éloges cette indépendance de Le Sage qui veut vivre de sa plume et fait du métier pour vivre? Il a été certainement l'un des premiers hommes de lettres qui ait vécu de sa

plume, et très dignement. Comme tant d'autres écrivains depuis son temps, il a senti peser sur lui le joug de l'éditeur, il a subi la dure nécessité de la tâche quotidienne qui n'admet ni l'inspiration, — dont les fantaisies servirent d'excuses plus tard à tant de romantiques besogneux, — ni la paresse, ni même le juste repos. Il a été pressé par mille besoins domestiques et, partant, par mille tâches. N'est-ce donc pas un miracle suffisant que de le voir penché sur son travail de fournisseur de théâtre de la Foire, sur ses ouvrages de longue haleine, sans faiblesse et sans plainte jusqu'à plus de soixante-dix ans? Pour moi, je ne saurais lui faire un grief de sa polygraphie, pas plus que je ne reprocherais à Mozart l'aisance et la multiplicité de ses compositions. La grandeur de son génie s'accommode fort bien de cette obligation de travailler, quoi qu'on dise, et cet oiseau, si l'on avait modéré son chant, se fût peut-être tu par mélancolie de ne pouvoir lancer ses notes à ses heures. On peut admirer tel artiste qui eut le temps et les moyens « de remettre vingt fois sur le métier son ouvrage », mais on aurait tort de réserver son admiration aux seuls auteurs « rares »... L'infécondité n'est pas une vertu obligatoire en littérature.

On voit bien, au rythme de la publication de *Gil Blas*, que Le Sage n'y travaille point toujours dans l'enthousiasme du premier élan et qu'il y aurait une nouvelle injustice à considérer comme un roman, une œuvre si souvent interrompue. En 1715, les six premiers livres, neuf ans après, en 1724, les trois autres, puis onze ans après, en 1735, les trois derniers, soit les douze livres en vingt ans, voilà des dates qui prouvent que notre auteur avait assez peu soin de tenir ses lecteurs en haleine, et qu'il eût sans doute mis le point final à son ouvrage avec plaisir en 1724, si ses engagements ne l'avaient contraint de satisfaire à sa signature. A-t-on l'idée d'un roman construit, écrit, publié dans ces conditions? Et ne vous semble-t-il pas que si nous retrouvions, par chance, le plan de *Gil Blas*, parmi quelques vieux papiers, nous en compterions non pas un, mais trois, d'ailleurs peu stricts et peu suivis par Le Sage.

En vérité, plus nous tournons autour de *Gil Blas*, plus nous essayons de le cerner, plus nous le considérons de manières différentes, plus nous avons la conviction qu'il en faut juger à la mesure des *Caractères* et non à celle de *Manon Lescaut* ou de *la Vie de Marianne*.

*
* *

Mais quelle morale nous propose-t-il, nous dira-t-on? Et n'est-ce pas lui faire un honneur plus lourd à supporter en le rangeant parmi les moralistes, que celui dont on le charge, quand on le classe parmi les romanciers? Non, puisqu'on a dit de Le Sage qu'il était moral comme l'expérience, ce qui paraît bien affirmer que c'est avoir une morale encore que de n'en pas avoir

Il y a du gazetier, comme on disait alors, chez Le Sage, du journaliste, comme on écrirait aujourd'hui. *Le Diable boiteux* ressemble à s'y méprendre à un reportage, et *Gil Blas* deviendrait également, sans qu'il soit besoin d'un grand effort, l'histoire d'un reporter, s'il était composé et publié de nos jours. On trouve, dans les deux ouvrages, les procédés, la vivacité, la légèreté d'observation, le badinage, la hâte même qui font les qualités plaisantes et les défauts souriants de nos professionnels des grandes enquêtes. Il faut bien le reconnaître, la morale de Le Sage, souvent, ne va ni plus loin, ni plus profondément que celle que nous pouvons tirer d'un livre d'impressions vécues...

Asmodée est un diable malicieux qui fait disparaître les toits des maisons, ce qui permet à Don Cleophas de voir les intérieurs comme « on voit le dessous d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte ». Don Cléophas Leandro Perez Zambello, écolier d'Alcala, pour poursuivre la comparaison de notre auteur, ne nous dira jamais le pâté qu'il aime, mais ne nous fera grâce d'aucune des viandes et quenelles qui remplissent la croûte, d'aucun des condiments qui en composent la sauce.

Pour Gil Blas, si les mêmes rapprochements culinaires ne sont pas de mise, il n'en est pas moins vrai que dans ce livre non plus nous ne savons jamais au nom de quelle morale Le Sage juge des choses et des gens. Ce que nous n'ignorons pas, c'est qu'il est certaines manies de ses personnages qu'il trouve ridicules et qu'il prend plaisir à moquer, c'est qu'un docteur Sagrado lui paraît grotesque et un archevêque de Grenade sottement vaniteux, mais nous ignorerons toujours s'il blâme Gil Blas de n'avoir pas de grands scrupules et s'il nous le propose en exemple ou en modèle. Ou plutôt, nous l'ignorerions, si toute l'œuvre de Le Sage n'était pas là pour nous assurer qu'il n'a aucun souci de telles préoc-

cupations et qu'il se contente de nous montrer sa série de tableaux, en nous laissant libres de sourire, de gémir ou d'être indifférents.

Il n'enseigne pas, il montre. Il a devant ses yeux une carte où sont peints maints échantillons d'humanité. De sa baguette — que le ton si simple de son discours rend parfois magique — il nous désigne le brigand, l'auteur, le comédien, le poète, le gentilhomme. A nous de les considérer comme ils le méritent, selon nos propres sentiments. Je sais bien que Le Sage a dit à ses lecteurs : « Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais si tu les lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé à l'agréable. » Qui ne verrait dans ces quelques mots l'indispensable précaution d'un auteur qui devine bien d'avance quels reproches on lui pourra faire, et qui se met à l'abri derrière le lecteur lui-même, qui n'aura plus qu'à s'en prendre à sa frivolité, s'il ne tire pas profit du récit qu'il a lu? Il a fait de Gil Blas un bon garçon au cœur reconnaissant, à l'esprit lucide, au fort bon sens ; que lui veut-on de plus?

Ses prédécesseurs du dix-septième siècle exigeraient de ce compagnon une gaieté moins docile, une philosophie moins aimable, une indignation devant les filous à quelque monde qu'ils appartiennent, une élévation de l'âme, des regards au ciel pour mieux observer la terre, de l'azur dans les yeux pour distinguer mieux la boue. Ses successeurs du dix-huitième siècle voudraient plus de mordant dans la satire, une liberté d'esprit qui justifieraient des opinions peut-être hardies, mais neuves, une amertume qui décelerait un cœur plus sensible ou une subtilité qui montrerait plus de rêverie. Le Sage reste dans un juste milieu. La vie l'amuse, il est auteur comique, il veut faire rire. Il est homme de métier ; il cherche la situation et les personnages qui lui conviennent. Il accumule les aventures, sans s'attarder aux considérations explicatives. D'ailleurs qui pourrait prétendre à être un grand moraliste s'il n'est un psychologue minutieux? Et nous savons bien qu'il n'a pas le goût de la psychologie.

C'est sa bonne humeur essentiellement française qui sauve tout : la morale, l'honneur et même le génie qu'on lui reconnaît, qui sombrerait vite dans la médiocrité générale

des personnages et des faits. Cette bonne humeur, elle est indéniable, elle est d'un bon homme qui ne veut de mal à personne, et pour qui la vie — si dure qu'elle ait été — semble toujours avoir été mise en scène au théâtre de la Foire. Ne nous laissons pas prendre à la violence apparente de *Turcaret;* c'est notre romantisme qui a vu dans ces personnages de lamentables ou terribles coquins. Le Sage a voulu rendre « le vice haïssable », il le dit du moins dans sa *Critique*, mais il a surtout voulu faire rire à ses dépens. Une représentation de *Turcaret*, joué dans le style et l'accent du Théâtre Libre, serait intolérable. Elle ne se supporte que si on la donne dans la tradition classique, où les scènes perdent leur âpreté parce qu'elles amusent. Ne nous échauffons pas non plus sur les phrases méprisantes que nous lisons dans *Gil Blas* sur les comédiens. De temps en temps, une petite rancune de boutique, pourrait-on dire, s'assouvissait en quelques mots. En général, Le Sage est joyeux. Sa verve s'exerce sur tout et sur tous, sans méchanceté, elle agite tout un monde, sous un clair projecteur dont l'heureuse couleur ne change jamais. Elle est plus prompte que notre réflexion, elle nous réjouit l'esprit avant que nous ayons eu le temps de contrôler la qualité de notre plaisir. Elle nous emmène où il lui plaît, sans que nous pensions à regarder en arrière. Le Sage sait conter gaiement. Nous ne lui demandons pas autre chose, dans l'instant où nous sommes avec lui. Il faut, pour que nous songions à lui reprocher sa légèreté, sa facilité de narrateur et de moraliste, qu'il nous arrête brusquement et nous laisse au seuil d'une interminable histoire qui n'est peut-être pas de lui, ou qu'il nous présente des honnêtes gens, comme la famille de Leyva, car la vertu ne lui convient pas. Elle a un sérieux dont on ne saurait sourire, des traits réguliers qu'on ne déforme point aisément, une sérénité qui ne permet guère la raillerie. Retournons chez les filous et les sots...

*
* *

En réalité, j'imagine que de nos jours le plus grand défaut que nous trouvons à Le Sage c'est de n'être point poète. Toute la monotonie de son œuvre, toute la médiocrité morale qui la dépare à bien des yeux, toutes les impressions de lassitude que nous éprouvons à la lecture suivie de ses livres, viennent de cette absence totale de poésie. Il n'a

jamais d'élan. Il ne pleure pas. Molière est poète dans toutes ses grandes comédies. A force de vérité et d'exquisité dans la rouerie ingénue, Agnès est une créature poétique ; parce que son indignation devant la vie lui inspire une révolte lyrique, torture son cœur d'amoureux, Alceste est un poète, et si Célimène sur nos scènes était la jeune veuve de vingt ans qu'a voulu Molière, nous verrions en elle la sœur d'Agnès. La Bruyère est tout près de la poésie que nous souhaitons dans maintes pages, parce qu'il a de l'ardeur, de la colère contenue, un âpre trait dont nous ne jugeons bien qu'avec les lunettes enchantées. Ces lunettes-là sont inutiles quand on lit Le Sage. Elles ne nous montreront pas les ailes du gentil Gil Blas, parce qu'il n'en a pas, de quelque façon qu'on l'examine. Asmodée peut avoir un tapis féerique pour survoler Madrid, il ne s'en sert que pour mieux regarder sous les toits. Jamais il ne tentera d'aller plus haut, ni de contempler de plus près une étoile.

« Il faut quelquefois marcher la tête en bas, a écrit G. K. Chesterton, si l'on veut bien voir le ciel. » Le Sage n'y a jamais songé. Il tient au sol. Il est trop satisfait d'avoir deux jambes et deux pieds, pour se promener ailleurs que sur la terre.

Mais il y aurait une grande injustice à lui en tenir rigueur. Déjà on lui a fait tort en le traitant depuis deux siècles en romancier. N'ajoutons pas à ce malentendu en regrettant trop qu'il ne soit pas poète. Il est ce que nous sommes, en général, quand aucune fée ne nous a touchés de sa baguette ou de son fuseau : des hommes qui vivons de notre mieux en société, en nous efforçant de nous accommoder de tous et de tout. Cet effort, néanmoins pénible pour certains, Le Sage le fait gaiement, et tous ses ouvrages nous invitent à n'être ni plus moroses, ni plus amers que lui-même. Il est né sur la terre de France, dans un pays cependant assez rude. Il est de chez nous, mais sans rudesse. Son optimisme est plein de mansuétude. Est-ce donc rien que d'être bon, que d'avoir la modestie de ne pas le proclamer, et que de mettre son indulgence au service de ses semblables, avec une simplicité souriante, que d'écrire en un style si naturel et si sincère les aventures d'un bachelier pour détourner les humains de leurs soucis et de leurs colères?

René Bizet.

Bonaparte et les siens vus par une étrangère[1]

Bonaparte et sa femme.

En arrivant à Paris, j'ai eu des lettres du général Beurnonville pour Mme Bonaparte, Mme de Montesson et Mme Grand, la bonne amie de M. de Talleyrand, et par ces lettres j'ai fait des connaissances tout de suite. J'étais même presque une des premières étrangères arrivées. Nous avons vu chez Mme de Montesson beaucoup de monde du gouvernement, de la famille Bonaparte et en même temps tous les ci-devant, hommes et femmes de la première noblesse. C'était la seule maison de tout Paris où, de temps en temps, ces deux différents partis se réunissaient, car comme elle avait été la femme du duc d'Orléans, père de Philippe-Égalité, tout ce monde la connaissait avant et lui était resté attaché. Beaucoup d'entre elles avaient été avec elle en prison, de même que Mme Bonaparte, femme du Premier Consul, qui, ayant eu son premier

(1) Copyright 1929 by Éditions J. Taillandier. Les pages que nous publions ici sont extraites du journal inédit d'une grande dame russe, la belle Mme Divoff, qui vécut en France sous le Consulat. Elle y déploya un luxe princier et l'hôtel de la Reynerie, où elle s'installa, devint, au dire de la duchesse d'Abrantès, le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de meilleure compagnie russe et française à Paris.

mari, M. de Beauharnais (le plus beau seigneur de la Cour à ce qu'on m'a dit) guillotiné, a été enfermée en prison dans la même chambre avec Mme de Montesson et lui est restée toujours bien attachée, malgré le Consulat de son second mari d'à présent. Elle fait beaucoup de cas de Mme de Montesson, elle vient chez elle, la reçoit le matin aux Tuileries, à la Malmaison et à Saint-Cloud quand elle veut y venir.

Quelques jours après mon arrivée, Mme de Montesson a donné un bal charmant pour la noce de Mlle de Beauharnais, fille de Mme Bonaparte, avec Louis Bonaparte, frère du Consul. Elle n'est pas jolie du tout, de vilaines dents, mais une charmante tournure, pleine de talents et de grâces, dansant comme un ange et bien noblement. C'est là que j'ai été présentée à la femme du Consul par Mme de Montesson. Elle m'a dit tout plein de choses aimables. Le Premier Consul n'était pas encore revenu de son voyage à Lyon. Mme Bonaparte n'est plus jeune, elle a ses quarante ans bien comptés ; elle est créole et a de beaux yeux noirs, une physionomie bonne et agréable, infiniment de douceur dans le caractère, cherchant à obliger tout le monde, polie, douce, prévenante ; je l'aime de tout mon cœur.

S'il y a un ange de bonté, c'est bien elle, rendant service aux émigrés rentrés et aux ci-devant, comme on les appelait de mon temps, ceux mêmes qui étaient restés dans le pays, mais qui avaient perdu leur fortune. Elle a été à même de connaître ce qu'il y avait de mieux à la cour de Louis XVI et toutes ces dames, ci-devant duchesses, comtesses, venaient déjeuner avec elle chez Mme de Montesson. Le général Beurnonville était l'ami intime de Mmes Bonaparte et Montesson ; le bien que son amitié lui a suggéré à dire de moi m'a valu au commencement de mon séjour à Paris l'accueil que j'y avais reçu.

Quelque temps après, Mme Bonaparte est venue déjeuner chez Mme de Montesson en petit comité. L'on déjeune à Paris à midi, *à la fourchette* (ce n'est que la soupe qui manque pour faire un dîner de ces déjeuners-là) ; car l'on n'y dîne qu'à six heures. Elle avait dit de m'y inviter avec mon mari et mon fils. Il y avait à ce déjeuner quelques parents bien proches de Mme de Montesson, deux ou trois amies à elle qui avaient des grâces à demander à Mme Bonaparte, et nous. Elle m'a placée à côté d'elle à table et m'a

dit de venir la voir les matins quand je le voudrai, sans façon, en le lui faisant demander : qu'hormis cela ils allaient avoir des jours de réception aux Tuileries en gala et qu'elle espérait que j'y viendrais ; elle m'a dit tout cela d'une manière charmante et pleine de grâce : je l'ai quittée enchantée d'elle tout à fait.

Le comte Morkoff a présenté mon mari et mon fils au Premier Consul aux Tuileries le 15 de pluviôse, c'est-à-dire le 15 de notre mois de février, à trois heures, et à cinq heures ils y sont retournés, y ayant été invités à dîner à une table de deux cents personnes. Mme Bonaparte a dîné aussi, mais pas d'autres femmes. Chaque 15 du mois, il y avait aussi la grande parade dans la cour des Tuileries. Ce même jour, j'avais été la voir au château, des appartements du général Duroc, dont les fenêtres donnent sur la place. C'est la plus belle chose que l'on puisse voir au monde : Quels soldats ! Quels habillements ! C'est sublime ! Tous les généraux à cheval avec des uniformes et des chapeaux brodés ; le Premier Consul est le seul qui ait toujours un uniforme uni, sans la moindre broderie et le chapeau tout noir ; on le reconnaît à la parade à la simplicité de son costume : il passe les rangs, s'arrête ensuite au milieu de la grande cour, et tous les régiments défilent devant lui en le saluant, et c'est là que pour la première fois de ma vie je l'ai vu. Toutes les femmes étrangères vont voir la parade des fenêtres du général Duroc, gouverneur du Palais, mais après nous avons toujours été la voir avec Mme de Gallo de chez Mme Bonaparte, en haut, sans toilette. Ah ! tout le corps diplomatique en hommes et tous les étrangers déjà présentés, ainsi que ceux qui doivent être présentés, y arrivent et sont présentés au Consul ; il parle à chacun et cela dure jusqu'à près de quatre heures. A cinq heures et demie, l'on se rassemble de nouveau ce jour-là aux Tuileries, en haut, dans la grande salle ; les préfets du palais envoient la veille au soir des billets d'invitation de la part du Consul à ceux qu'il faisait inviter à dîner et dont il faisait faire la liste devant lui, sous ses yeux. Le corps diplomatique y était toujours et presque toutes leurs femmes ; en fait d'étrangers ceux qui avaient été présentés le 15 d'avant, le matin, au Premier Consul et le soir, au cercle, à Mme Bonaparte. Mon mari et mon fils ont été les seuls que le Premier Consul a fait inviter à dîner le jour même qu'ils se sont présentés et

depuis, pendant toute une année, nous avons été les seuls étrangers qui avons toujours été invités à chacun de ces dîners. Ils étaient deux cent cinquante couverts ; y assistaient aussi tous les ministres d'État, les consuls, les généraux, dont plusieurs avec leurs femmes, les hommes tenant au gouvernement et la famille Bonaparte. Avant qu'on aille à table, la musique jouait toujours ; un moment avant dîner la porte s'ouvrait, et l'on criait : « Le Premier Consul ! » Il paraissait, l'on se levait, mais les femmes, il les priait toujours de rester assises. Aucun homme ne s'assied jamais : le Premier Consul reste toujours debout, cause sur pieds, et à six heures l'on va à table. Le Premier Consul marche seul en avant, les deux autres le suivent en donnant la main à Mme Bonaparte et s'asseyent vis-à-vis de lui. L'on y mange bien, à merveille, mais beaucoup trop vite ; si à ces dîners de deux cent cinquante couverts l'on reste trois quarts d'heure, c'est le bout du monde. Le Premier Consul dit lui-même : « Si l'on veut manger vite, il faut venir chez moi ; manger bien — chez le second consul, et manger mal — chez le troisième. » Après, on rentre au salon, l'on prend du café et une heure ou une demi-heure après arrivent les femmes du pays, dont les maris sont employés, et les hommes qui sont au service, les étrangers et les étrangères en très grande parure. Un homme donne toujours la main à une femme pour la faire entrer au salon, les maris français à leur femme. Pour nous, le préfet nous prend par la main et chaque femme est menée tout droit à Mme Bonaparte qui est sur un canapé au fond du salon où sont assises toutes les femmes ; celle qui arrive lui parle et puis l'homme qui l'a conduite à elle la ramène au premier fauteuil, chaise ou tabouret vacant, sans distinction ; la première qui est arrivée est donc assise le plus près de Mme Bonaparte qui commence sa partie de reversi avec un ambassadeur, un ministre du pays et une dame. Chacun se met alors à sa partie qu'on arrange dans cette même salle ou une autre attenante, et l'on présente des rafraîchissements.

La première fois que je me suis approchée du Premier Consul, ce fut au mois de mars 1802 ; je lui fus présentée au cercle des Tuileries avant le dîner où nous étions invités, mon mari et mon fils ; c'est à cinq heures et demie que le comte Morkoff m'y a menée. Le Premier Consul est venu à

moi et m'a dit qu'il savait que je venais de Berlin, qu'il m'était bien redevable des lettres que j'avais données à Berlin aux Français qui allaient en Russie, du bien que j'avais fait aux malheureux Français en Russie dans leur émigration, et qu'il serait enchanté de me voir longtemps en France. Entre autres choses, je n'oublierai jamais qu'il m'a dit : « Vous trouvez, n'est-ce pas, madame, qu'on danse ici mieux qu'à Berlin? Si j'ose le dire, nos jeunes dames et nos jeunes gens dansent trop bien. » J'ai bien ri.

La salle des Tuileries où l'on fait cercle est énorme et c'est au fond, près d'une cheminée, que ma chère et bonne Mme Bonaparte est assise sur un fauteuil. Auprès d'elle, commençaient fauteuils, chaises, tabourets, sans distinction et quand on dit que ce n'est qu'elle qui avait un fauteuil, et que les autres dames étaient sur des tabourets, j'affirme et j'assure qu'il n'y avait point un mot de vrai. A mon entrée dans le salon, le préfet du palais a pris ma main et m'a conduite tout droit à elle, qui m'a dit un mot d'honnêteté et le même préfet m'a reconduite à la première place vacante et je m'y suis assise comme je me serais placée à côté d'elle s'il y avait eu une place, sans plus de cérémonie que cela. Les généraux, sénateurs, etc., tout ce qui tenait au gouvernement arrivaient avec leurs femmes et les conduisaient droit à Mme Bonaparte. Les hommes étaient debout au milieu du salon ou causaient avec les femmes. Mme Bonaparte parlait aux ambassadeurs et ministres étrangers. Lorsqu'à dix heures la porte s'ouvrit et qu'un huissier cria : « Le Premier Consul, » je puis assurer que si une mouche volait dans la chambre on l'aurait entendue. Tout le monde se leva pour le saluer et c'est dans ce moment que je lui fus présentée. Il causa pendant quelques minutes d'une manière bien aimable avec moi et tout le monde alla à table. Chaque cavalier donnait la main à une femme. Joseph Bonaparte m'a conduite à table et j'étais placée entre lui et son frère cadet, Lucien, que j'ai trouvé par sa conversation aimable et spirituel au possible. Je me suis très bien amusée car, quoique son frère Joseph n'ait pas le brillant de l'esprit de Lucien, il est très aimable, doux et poli et on a beau en dire ce que l'on veut, je dirai toujours que c'est un homme charmant dans la société. En moins d'une heure tout le dîner était fini. Alors l'on s'est rendu dans le même salon du matin pour y prendre le café. Le

Premier Consul à table avait derrière lui son mameluk qu'il avait amené d'Égypte et n'était servi que par lui ; d'un côté il avait le nonce du pape et de l'autre un ministre du pays. A table, il ne parlait qu'à ses voisins. Après dîner, il commençait à causer avec les ministres étrangers, toujours debout, surtout quand il entamait la conversation avec notre ambassadeur. L'on pouvait se mettre à des parties de jeu, causer, se placer à côté de la partie de Mme Bonaparte, tout comme on le voulait et s'en aller à telle heure que l'on désirait, même pour aller au théâtre. Chacun, de même que les dames, s'en va du cercle quand il veut ; l'on n'attend pas que le Premier Consul ou Mme Bonaparte se soient retirés. Toute cette première année de mon séjour à Paris, je n'ai vu à ces cercles-là qu'une seule fois le Premier Consul jouer au reversi, où il a fait une partie avec notre ambassadeur, moi et la générale Macdonald ; il était bien aimable, causant et très gai ; et je lui ai donné le quinola tant que j'ai pu. Nous avons été tous très gais ; quand il le veut, il sait si bien mettre tout le monde à son aise.

Le 18 de chaque mois, l'on avait aussi établi de mon temps des cercles chez Mme Bonaparte, le matin, à midi. C'était là que les femmes et les hommes lui étaient présentés et ensuite, le 15 du mois qui vient, on était invité au dîner aux Tuileries. Ce cercle du matin ne durait qu'une heure à peu près. Le Premier Consul y paraissait presque toujours et causait avec les femmes ; plaisantait quelquefois et toujours était très aimable pour moi. Les étrangers et les étrangères de la plus grande distinction n'étaient invités qu'une fois à dîner ; pour moi, je l'étais toujours avec les femmes des ambassadeurs et des ministres.

Voilà encore un grand grief qu'ont eu contre moi mes chers bons compatriotes. Mais ma disgrâce était déjà complète pour deux raisons, encore bien plus fortes que celle-là. La première était la suivante.

Pendant l'été, Mme Bonaparte, ainsi que le Premier Consul, habita la Malmaison, qui est sa campagne à elle, sur le chemin de Saint-Germain-en-Laye. La maison est restée ce qu'elle était, mal bâtie ; le Consul l'avait achetée pour elle et ils l'ont meublée dans le nouveau genre antique, les chambres drapées en casimir et taffetas, les meubles en bois d'acajou avec des figures antiques en bronze. Le salon de réception est petit, la rotonde de même ; la chambre à

manger — une espèce de galerie avec quelques superbes tableaux suspendus — est à côté du salon et l'on sort de là au jardin de tous côtés. En haut, est un deuxième étage qu'ils habitent. Mme Bonaparte m'y a conduite. Ils ont une grande chambre à coucher, drapée en casimir rouge, tous les meubles de même de forme antique et bronze avec figures antiques ainsi que le lit à deux. Ils couchent toujours ensemble ; à côté est un petit cabinet où il y a un petit lit de repos pour la nuit pour celui des deux qui se porte bien quand l'un des deux est malade ; sans cela Madame s'y repose le matin et lit alors ses livres de botanique ; elle s'est infiniment adonnée à cette science qu'elle cultive. Son jardin à la Malmaison est rempli de plantes curieuses dont elle connaît par cœur tous les noms. Elle s'est fait un plaisir de nous montrer elle-même tout cela : le jardin est charmant, il y a une espèce de chaumière où l'abbé Delille a composé son poème des *Jardins*. Le Premier Consul a son cabinet de travail au rez-de-chaussée, son bureau au milieu de la chambre et une porte donnant dans un enclos qui forme son jardin particulier, où il se promène seul quand il se trouve la tête fatiguée de travail.

La Malmaison est à trois lieues de Paris ; l'on y va en une heure et quart. Quand on arrive, l'on entre dans une cour et le petit perron pour y entrer est comme une tente.

C'est au mois de mai que Mme Bonaparte m'a invitée pour la première fois à déjeuner à la Malmaison. Depuis nous y allâmes souvent avec mon mari et mon fils et la marquise de Gallo. Mme Bonaparte nous y engageait les jours de conseil, quand elle savait son mari occupé. C'était presque toujours les vendredis. Elle était en négligé, travaillant à son métier, se levait, allait au-devant de nous et nous embrassait, la marquise et moi, sans aucune cérémonie. J'y suis allée aussi quelquefois seule avec mon mari, cinq ou six fois pendant cet été.

Cette année-là, ils y ont fait construire un théâtre, petit mais bien gentil, attenant à la maison, où il y a des loges, pas séparées ; celle du Consul seulement se ferme d'un côté par un rideau. C'est la fille de Mme Bonaparte, les frères, les sœurs du Premier Consul, son secrétaire, ses généraux, ses adjudants, leurs femmes, les préfets, leurs femmes et leurs filles qui jouent. Pour Lucien Bonaparte, Talma ne joue pas mieux la tragédie que lui. Dans les loges sont les

trois consuls, les généraux, les ministres d'État, très peu de leurs femmes, Mme Bonaparte avec ses dames, Mme Gallo et M. Gallo, son mari, ambassadeur de Naples, moi, mon mari et mon fils. Nous n'étions que cinq étrangers qui y étions invités ; le parterrre était tout rempli de soldats de la Garde nationale qui étaient de service à la Malmaison.

Nous y arrivions avec les Gallo à six heures ; les généraux aides de camp venaient nous recevoir à la voiture et nous conduisaient au salon de Mme Bonaparte ; l'on prenait du thé chez elle, l'on causait ; le Consul y venait quelquefois aussi, d'autres fois il allait tout droit au théâtre. Nous y allions quand on nous disait que le Premier Consul était dans sa loge ; Mme Bonaparte y allait, nous la suivions et nous nous placions dans les autres loges comme nous voulions. Après le spectacle ; l'on s'arrêtait dans une galerie couverte attenante au salon et qui conduisait au théâtre par le jardin. On y mangeait toutes sortes de rafraîchissements, des glaces, etc. Après y être restés à peu près une heure et avoir causé avec Mme Bonaparte, nous lui disions adieu comme à une particulière, nous l'embrassions et nous partions pour Paris.

Voilà donc encore un crime pour moi devant tous mes compatriotes : d'y avoir été avec toute ma famille, sans que même notre ambassadeur, ainsi que ceux des autres cours, y fussent invités.

Mais tout cela n'est encore rien auprès de l'envie que j'ai excitée et que les Russes n'ont jamais su me pardonner ; c'est qu'au moment où le Premier Consul a été déclaré consul à vie et que le ministre Portalis a achevé son grand ouvrage pour la restauration de l'Église catholique, il y a eu une grande procession à l'église de Notre-Dame au faubourg Saint-Germain, en avril, le jour de Pâques.

Ce jour-là, je me suis trouvée en un moment bien intéressant à Paris ; le Premier Consul allait à l'église pour la première fois, en grande procession, avec musique militaire, à la première messe qu'on chantait en France depuis la Révolution. Tout le monde a été empressé de bien voir toute la cérémonie ; par toutes les rues où le cortège passait il y avait une foule de monde et les troupes sous les armes. Mme Bonaparte m'avait fait dire la veille de venir chez elle le lendemain à dix heures du matin avec mon mari et mon

fils, qu'elle me procurerait le plaisir de bien voir la cérémonie à l'église ; j'y ai donc été avec elle dans sa tribune. Le Premier Consul y est allé en grand cortège, attelage et voiture superbes, livrée verte toute galonnée d'or sur toutes les coutures ; c'est pour ce jour que la livrée a été faite et celle de tous les ministres, les uns galonnés en or, les autres en argent.

Mme Bonaparte avait la même livrée ; après avoir déjeuné, elle, sa famille, et ses dames se sont mises dans les voitures de cour. J'ai suivi Mme Bonaparte dans ma voiture de remise avec mon mari et mon fils. Ainsi je n'avais pas du tout l'air d'être de sa suite, car je n'étais pas, comme on l'a dit, dans une de leurs voitures avec des dames de sa suite ; mais sa bonté, son amitié pour moi m'ont procuré le plaisir d'être placée à merveille, de voir mieux que les autres étrangères toute la cérémonie qui était vraiment superbe, car Mme Bonaparte m'avait fait placer dans sa tribune. Ma voiture, qu'on ne laissait pas approcher tout de suite de l'église, nous avait arrêtés un instant ; alors tous les aides de camp et même Jérôme Bonaparte ont été envoyés par sa belle-sœur pour me faire percer la foule et monter à sa tribune.

Si j'écrivais ce journal pour être lu par des femmes, je leur aurais demandé si leur ambition et leur amour-propre n'en auraient point été flattés. Les femmes des ambassadeurs, des ministres, toutes les étrangères étaient placées en bas et me voyant dans la tribune avec Mme Bonaparte, sa famille et ses dames de palais, jamais mes compatriotes ne me l'ont pardonné et un homme de beaucoup d'esprit d'entre eux m'a lancé mille sarcasmes. Je n'en ai pas été étonnée, car je n'avais pas eu encore le temps d'oublier le comte Stackelberg à Stockholm. C'était mon sort partout, excepté à Berlin, où j'ai été amie intime du roi défunt, de la reine, de la princesse royale et où tout le monde me laissait en repos. Mais au reste je me suis trop amusée à Paris, et j'y ai passé des jours trop heureux pour garder rancune à ceux où j'ai eu des désagréments.

Pour en revenir à la cérémonie du jour de Pâques de l'année 1802, le Premier Consul a été reçu à la porte par le clergé et a marché par l'église jusqu'à sa place sous un dais et les deux consuls un peu derrière lui, des deux côtés, aussi sous le même dais. L'archevêque de Paris, Mgr de Blois,

vieillard respectable, a officié la messe et quatre jeunes demoiselles ont quêté, du nombre desquelles était Mme Louis Bonaparte, et le soir il y a eu le premier cercle aux Tuileries. Ce jour-là, je me suis bien amusée ; d'abord j'avais été chez Mme Bonaparte avant d'aller à l'église, de sorte que nous n'avons eu aucun embarras pour y arriver, ma voiture suivant les siennes. Ce qui m'a bien amusée encore, c'est de voir tous les généraux républicains en grande tenue obligés d'écouter bien attentivement toute la messe sans y mettre le moindre intérêt ; presque tous ceux que je connaissais n'avaient pas l'air ni la manière bien chrétiens de s'exprimer sur la religion. Il y en a un qui m'a dit dans ce temps-là : « Si Bonaparte a réussi à nous faire faire cette arlequinade, il est sûr maintenant de faire tout ce qu'il veut, » et la suite de ce qui s'est passé en France dans les deux années que je suis restée depuis à Paris, l'a bien prouvé. D'abord il s'est fait déclarer consul à vie, puis l'arrestation du général Moreau, fameux général, détenu pendant trois mois au Temple, l'expédition des troupes pour s'emparer du pays de Hanovre pendant la guerre avec l'Angleterre ; des troupes envoyées pendant l'Empire dans le pays de Bade pour prendre le duc d'Enghien, le mener de nuit au château de Vincennes ; lui y faire faire la même nuit, sans aucune procédure, son procès, le condamner à mort et le faire fusiller. Cette dernière action, je suis fâchée de le dire, ternit sa gloire et c'est une tache irréparable de laquelle jamais il ne se lavera. L'on prétend qu'aucun soldat français n'a voulu tirer et que ce sont les grenadiers italiens qui l'ont fait. Le prince est mort avec un courage héroïque. Son arrestation a si peu transpiré à Paris, que ce n'est que le soir du jour où il est mort le matin que nous l'avons apprise. Le commandeur La Forest est venu chez nous de chez M. de Talleyrand ; j'avais chez moi plusieurs dames des *ci-devant* auxquelles il l'a dit aussi à l'oreille, mais malgré leur effroi (et c'est un ami à elles qui le leur disait), elles ont continué à jouer au biribi, leur jeu favori ! Je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, car même dans ce moment-là la légèreté du caractère français a pris le dessus et a paru dans tout son éclat.

Pour en revenir au duc d'Enghien, la force de Bonaparte était si grande, ainsi que la crainte qu'on en avait, qu'on ne faisait que chuchoter sur la mort du prince et la pre-

mière fois que Bonaparte parut après cela dans sa loge à l'Opéra, on ne voulait pas l'applaudir ; mais la police y a mis le holà et tout s'est passé comme à l'ordinaire.

La famille Bonaparte.

Les frères du Premier Consul sont quatre ; lui est le cinquième : Lucien, Joseph, Louis et Jérôme.

Lucien, qui est son aîné, a beaucoup d'esprit ; c'est lui qui, à l'Assemblée nationale, l'a fait rentrer dans la salle et l'a fait proclamer consul. Il lui doit tout son bonheur, car il y a eu un moment où cela allait mal et c'est lui qui lui a donné du courage. Ils étaient extrêmement liés à mon arrivée. Lucien demeure avec Mme Baciocchi, sa sœur, au faubourg Saint-Germain. Elle a aussi beaucoup d'esprit. Un an après mon arrivée à Paris, il s'est brouillé avec le Premier Consul qui ne voulait pas qu'il se marie à une femme qui n'avait pas une trop bonne réputation, mais Lucien, homme d'honneur, qui lui avait promis de l'épouser si elle accouchait d'un fils, a tenu sa parole et peu de temps après son mariage a quitté la France et s'est établi en Italie, et depuis n'a jamais rien accepté de ce que Bonaparte lui a offert.

Joseph est très aimable et a de la tournure. Sa femme est petite, noire, et très laide, mais elle est bonne et polie. Nous avons passé chez eux quatre jours à la campagne à Mortefontaine, à quelques postes de Paris, une terre superbe et un château magnifique. Ce n'est pas loin d'Ermenonville ; nous nous y sommes amusés à merveille.

Louis, le quatrième frère, est marié à Hortense Beauharnais. C'est un bon garçon, je l'avais connu à Berlin ; il est d'un caractère très doux, mais bien maladif. Sa femme est charmante, pleine de grâce et de talents et bonne au possible.

Jérôme, je ne l'ai vu qu'un instant et ne saurais rien en dire ; il me paraît qu'il n'est pas grand'chose ; c'est tout à fait un jeune homme.

Mme Murat, sœur de Bonaparte, est charmante ; j'en parle dans mon journal de même que de Mme Louis. Je les aime toutes deux de bien bon cœur, ainsi que Mme Bonaparte ; elles m'ont comblée de prévenances et d'amitié.

Madame Divoff.

Le Mystère royal de Philippe-Auguste

PROLOGUE

MONTJOIE.
L'ABBÉ DE SAINT-DENIS.
NICOLAS BOISSEAU, bourgeois de Paris
MAUFRAS.
LE DIABLE.

(Fanfare. Par l'ouverture du rideau fleurdelisé s'avancent :)

Le roi d'armes Montjoie. — Nobles seigneurs, gentilles dames et bonnes gens ! Montjoie, roi d'armes de France, se réveille du tombeau, pour faire revivre devant vous la vie et les hauts faits de notre Philippe-Auguste.

Hélas, comment, en si peu de minutes, vous figurer les quarante-trois ans d'une carrière si grandiose, et par laquelle notre royaume des lis s'est pour jamais rendu l'étoile polaire de la chrétienté?

Nous avons fait ce que nous avons pu : que votre bon vouloir achève. D'autres que moi vont déjà, fidèles voix de nos chroniques, vous rappeler quels événements présagèrent le couronnement du monarque dont la vie va défiler devant vous. *(Il rentre.)*

(Musique pendant tout ce qui suit.)

Le Diable, *apparaissant.* — Mais moi, le Diable, me voici, que vous n'attendiez plus. Car à moi vous ne croyez plus guère, Français des temps nouveaux : un peu moins qu'à l'Autre de là-haut. Tout beau, c'est ma force. Vos ancêtres savaient me reconnaître et flairer, ce pourquoi ils me vainquirent, et pourquoi ont fait la France. Plus que quoi que ce soit au monde, je la hais, cette fille aînée de l'Église, et de Celui que je n'ai pas le droit de nommer.

Or donc, grâce à moi, le roi Louis, jusqu'ici, n'a obtenu que des filles. Or, le roi d'Angleterre a su marier son héritier à votre héritière de France. Que leur arrive un fils, et le royaume des lis s'effondre : *lilia pedibus destruæ...* Mais voici une figure qui ne me revient pas du tout. *(Il disparaît.)*

(Entrent alors l'abbé de Saint-Denis, Nicolas Boisseau, bourgeois de Paris, Maufras, paysan.)

L'Abbé de Saint-Denis. — Dieu protège sa fille aînée. A l'époque où nous autres abbés avons coutume de nous réunir, à Cîteaux, pour le chapitre général, Louis vint nous trouver et se prosterna : — Oh ! relevez-vous, Seigneur, criâmes-nous tout confus !

— Jamais, nous répondit le roi, tant que vous ne m'aurez promis un héritier mâle, pour après moi gouverner.

Nous nous mîmes en oraison avec larmes, et certes inspirés par la grâce divine, nous l'assurâmes aussitôt que son vœu était exaucé. Et le très pieux roi se releva, le cœur plein de reconnaissance, en louant le Seigneur.

Nicolas Boisseau. — Et le 21 août 1165 de l'Incarnation, la reine Adèle de Champagne nous donnait le fils tant désiré.

En pleine nuit, la nouvelle se répand dans Paris ; la ville s'illumine ; aux carrefours flambent les feux de joie, et les cris de triomphe se répondent en bruyants échos, et par milliers les torches courent les rues. Le peuple tire les prêtres du lit et leur fait ouvrir les églises, où il se précipite pour louer Dieu. Depuis les plus hauts seigneurs jusqu'aux artisans les plus humbles, tous confondaient leur joie en une commune clameur !

Réveillé par ce tumulte, un étudiant anglais (il s'appelait Giraud de Barry) se précipite à sa fenêtre. Deux pauvres vieilles couraient de toute la force de leurs pauvres membres roidis, agitant des cierges allumés ; Giraud leur demanda en français (c'est-à-dire en son français d'Anglais) pourquoi tout ce vacarme nocturne? Et les bonnes vieilles lui crièrent :

— Nous avons un roi, Dieu nous l'a donné, un superbe héritier par qui votre roi à vous recevra honte et malheur !

Et, à la lueur des flambeaux, le bon Louis VII montrait à tout son peuple le petit bonhomme nouveau-né qui devait s'appeler le grand roi Philippe-Auguste !

MAUFRAS, *paysan.* — La chronique chante aussi par mon humble voix de paysan. Je me montre ici sur le commandement de mon jeune roi. Pourquoi, je l'ignore. Au commencement de l'an passé, le jeune Philippe (il n'avait pas tout à fait quatorze ans) obtint de son père d'aller chasser en forêt de Compiègne. Un sanglier énorme se présenta. Les veneurs découplèrent les chiens et suivirent la bête, sonnant du cor et se dispersant. Le fougueux Philippe s'emporte au loin, il va au monstre par les battues, et les halliers. A cet instant voici le jour qui tombe, et lui le prince perdu dans la forêt immense, et les loups se montraient déjà.

Moi, pauvre charbonnier et qui passais par là (ce n'était pas en vain que notre jeune prince avait invoqué la Très Sainte Vierge), me voyant si grand et si noir, avec sur l'épaule ma cognée, il me prit pour le Diable.

LE DIABLE, *revenu soudain.* — Et c'était de par le Diable en effet.

MAUFRAS. — Cependant son âme généreuse se ressaisit aussitôt, et me saluant avec beaucoup de bienveillance, il me dit :

— Je suis le fils du roi, ramène-moi chez mon père.

NICOLAS BOISSEAU. — Mais le jeune Philippe en fut pris de la fièvre dite cérébrale, et qui le mit aux portes du tombeau. Alors le roi son père, tout malade lui-même, saute à cheval ; jusqu'à Montreuil-sur-Mer chevauche malgré la tempête, saute dans une barque de pêcheurs, il aborde en Angleterre, il remonte à cheval, il galope jusqu'au tombeau du saint martyr Thomas de Cantorbéry, son ami, il le supplie de conserver l'espoir de la France. A peine achevée sa prière, son fils Philippe guérissait, montrant à toute la France les intentions de la Providence sur son enfant.

(A la musique succèdent le glas, les orgues, le Dies iræ.)

MONTJOIE, *à Maufras.* — C'est assez. Va m'attendre, camarade, au sublime spectacle où toi-même es attendu *(Au public)* et où vous-même allez assister enfin, dans l'auguste basilique de Saint-Denis, où le roi Louis repose saintement. Ces chants que vous entendez vous rappellent que les rois doivent plus que tous compter avec la justice du ciel. La pièce y commence par le couronnement du jeune Philippe, à l'âge de quinze ans, et il avait été sacré l'année précédente. Veuillez remarquer comme — bien que son ennemi — le vieux et puissant roi d'Angleterre et duc de Normandie, en loyal vassal, soutient bien dévotement la couronne sur la tête de

son suzerain, par la raison de son hommage et droite sujétion. Sur quoi je rentre remplir une dernière fois mon office, en attendant qu'un autre Montjoie le remplisse un jour envers un autre Philippe.

PREMIÈRE JOURNÉE

Le couronnement.

La basilique de Saint-Denis. Les tombeaux des rois. Dans sa fosse le corps de Louis VII : au chevet, Philippe, agenouillé, prie; aux pieds, le maréchal du palais tient, inclinée, la bannière de France. Sur l'autel, la couronne, l'épée, le sceptre, la main de justice, le manteau, les éperons, la ceinture, le baudrier. En avant de l'autel, le trône et, vis-à-vis, le crucifix et l'oriflamme. Tentures noires.

Les douze pairs, les six ecclésiastiques : archevêque de Reims, évêques de Laon, Langres, Beauvais, Noyon, Châlons; les six laïcs : ducs de Normandie, qui est roi d'Angleterre, de Bourgogne, de Guyenne, comtes de Toul, Champagne et Flandre. La reine mère, les barons, les dames, le clergé, le peuple.

Les orgues, les chants, le glas.

Le roi d'armes Montjoie, *la verge blanche à la main.* — Nobles seigneurs, prudhommes et bonnes gens ! priez Dieu pour le repos de l'âme du noble roi Louis, septième de ce nom, notre naturel et souverain seigneur : le roi est mort ! *(Il brise sa baguette et la jette dans la fosse.)*

Guillaume de Metz, *maréchal du palais, recouvrant le corps avec la bannière de France.* — Le roi est mort !

Tous. — Le roi est mort !

(Guillaume sort de la fosse une baguette toute pareille à celle qu'il vient de rompre. Le roi d'armes la saisit et l'élève.)

Montjoie. — Le roi est mort : vive le roi ! *(Le maréchal redresse la bannière, les tentures de deuil disparaissent, Philippe-Auguste se lève.)* Nobles seigneurs, prudhommes et bonnes gens ! priez Dieu pour le règne long et prospère du noble roi Philippe, deuxième de ce nom, notre naturel et souverain seigneur : vive le roi !

Tous. — Vive le roi ! Vive le roi ! *(Fanfares et carillon.)*

L'Archevêque de Reims, *élevant la couronne au-dessus du front*

du roi. — Domine, salvum fac regem Philippum, et exaudi nos in die quâ invocamus te!

Le clergé et tous. — *Domine, salvum fac regem Philippum, et exaudi nos in die quâ invocamus te!*

(Pendant ce temps, l'évêque de Châlons lui passe la ceinture. l'évêque de Beauvais et le duc de Guyenne lui vêtent le manteau fleurdelisé, l'évêque de Laon lui présente la Sainte-Ampoule, l'évêque de Langres, la main de justice, l'évêque de Noyon, le sceptre. Le comte de Champagne lui ceint le baudrier, le vieux duc de Normandie (qui est roi d'Angleterre) et le comte de Toul lui bouclent les éperons; le duc de Bourgogne lui ceint l'épée de Charlemagne; le comte de Flandre lui présente la bannière de France et l'abbé de Saint-Denis, l'oriflamme.

Sur son front, l'archevêque de Reims pose la couronne; les douze pairs la soutiennent de leurs mains gauches, la droite élevant ou la crosse ou l'épée.)

Philippe-Auguste, *brandissant l'épée de France.* — En ce jour, je succède à mon vénéré père : faites, grand Dieu, que, à la fin de mon règne, la France soit telle qu'à la fin du règne de Charlemagne et s'étende jusqu'où s'étendait la Gaule : ainsi soit-il, et Dieu soit en aide à la terre des Francs !

Tous. — Dieu aide ! Dieu aide ! Dieu aide !

Philippe-Auguste, *élevant la main de justice.* — Et faites, grand Dieu, que je rende bonne et prompte justice aux peuples que votre miséricorde m'a confiés : ainsi soit-il, et Dieu me soit en aide !

Tous. — Dieu aide ! Dieu aide ! Dieu aide !

Philippe-Auguste. — Noble roi d'Angleterre, nul n'oubliera le puissant enseignement par vous donné à toute la chevalerie. Votre loyauté s'est souvenue comme de terre de France est sorti, pour si merveilleusement fleurir, le genêt vivace qui ombrage l'île d'Angleterre. Et ceci demeurera gravé dans mon cœur. Que votre fidélité trouve sa récompense dans la fidélité de vos premiers vassaux et qui sont vos fils ! Compagnons de ma jeunesse, puissent-ils demeurer mes éternels amis, ainsi que l'est déjà leur père ! *(Il les embrasse tous.)*

Henri II. — Roi de France, Dieu récompense un bon fils. Pourquoi Dieu ne m'a-t-il permis des enfants pareils à vous ! *(Apparaît, puis s'efface, le fantôme sanglant de saint Thomas de Cantorbéry.)*

Philippe-Auguste. — Nous arrangerons cela, mon Père ; beau cousin de Bourgogne, que je vous embrasse aussi : n'est-ce pas la

plus pure félicité que nous puisse accorder le Seigneur, nous voir tous faire une seule famille? Il me faut nonobstant vous confier mon cuisant regret : les évêques et jusqu'aux plus humbles prêtres de votre duché ont apporté déjà maintes fois leurs doléances au pied du trône, à cause des vexations cruelles que tous vos gens infligent à tout votre clergé. Je ne doute pas que vous ne mettiez promptement ordre à tels déportements, bien-aimé cousin, afin de m'éviter la douleur d'y mettre ordre moi-même, selon mon devoir royal.

Bourgogne. — Cher sire et mon jeune cousin, j'attendais d'autres paroles de vous.

Philippe-Auguste. — Elles deviendront autres, cousin, aussitôt que vous l'aurez voulu. De la bonté de notre commun aïeul Henri, vous tenez votre Bourgogne. Comment son petit-fils y souffrirait-il le désordre et l'injustice?

L'Évêque de Paris, *à son frère Guérin.* — La main de justice a un poignet.

Jean sans Terre. — Père Henri, le torchon brûle !

La Reine mère *(Alix de Champagne).* — Mon cher fils et seigneur, votre jeune zèle ne jugera-t-il pas prudent de s'appuyer quelque temps encore sur l'expérience et la fidélité des meilleurs amis de votre regretté père?

(Les Champenois s'approchent discrètement : Henri, comte de Champagne, Guillaume aux blanches mains, archevêque de Reims, Thibaut de Chartres, Étienne de Sancerre le premier guerrier de son temps : tous quatre frères de la reine.)

Philippe-Auguste. — Très respectable et respectée mère ; et vous, mes oncles de Champagne, mon cœur vous remercie. Je ne manquerai point de recourir à vos conseils et avis toutes nombreuses fois qu'il le faudra : comme aux vôtres, illustres pairs et barons, comme aux vôtres, loyaux prudhommes. Cher Philippe d'Alsace, mon bon parrain, vigilante sentinelle de notre marche de Flandre, comment vous traduire ma joie de vous revoir ici, vous et votre frère, le noble comte de Hainaut? Saluons tous en vous le sang du grand Charlemagne, un peu mon ancêtre, on le sait. Comte Philippe, vous serez mon consil, je le veux : par votre voix, c'est ce sublime aïeul qui me parlera.

(Bas à Guillaume de Metz). Vieux Lorrain, c'est toujours à toi que je me fie. Et à toi, frère Guérin *(Haut).* Et, pour qu'à jamais, devant Dieu comme devant les hommes se voie scellée une frater-

nité si belle... mais, je n'aperçois point votre fille, comte Baudouin? Enfin, la voici : elle se cachait, ainsi les fleurs du premier printemps dont le soleil intimide la pudique beauté. Heureux père, comte de Hainaut, et vous, comte de Flandre, le chêne de Charlemagne ne peut que faire bon ménage avec le hêtre de Robert le Fort, et qui, depuis mon grand-père Philippe, porte aussi quelque chose du laurier d'Alexandre le Grand ! Charmante fleur de Hainaut, venez régner sur nos lis : le roi de France vous offre son jeune cœur. Et ceci, ma mère et messeigneurs, est ma royale volonté. *(Baudoin parle bas à son frère, Philippe-Auguste à Guillaume de Metz. Mouvements et colloques divers.)*

JEAN SANS TERRE. — Frère Richard, voici nos Champenois déconfits.

RICHARD. — Attendons la fin, Jean !

BAUDOIN. — Ainsi soit-il ! Et, afin que la dot soit digne de l'épouse et de l'époux, ce sera Arras lui-même, avec Aire sur la Lys, Saint-Omer et Hesdin.

JEAN SANS TERRE. — Il s'élargit, le champ des lis !

PHILIPPE D'ALSACE. — A quoi j'ajoute, moi, puisque le Ciel nous refusa tout héritier, l'inutile dot de ma femme : je veux dire le Vermandois entier avec la ville d'Amiens qui à elle seule vaut une province !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Comte, comte, vous faites des présents de roi. Et vous, aimable Isabelle, que nous offrirez-nous?

ISABELLE. — Mon cœur avec ma main et ma pauvre personne, sire. *(Philippe-Auguste lui baise la main.)*

RICHARD. — Il déborde, le champ des lis ! *(Le roi Henri le gifle : Richard veut s'élancer, Jean le retient.)*

LE DUC HENRI. — Oui, père, gare à nos genêts de Normandie.

HENRI II. — Mes léopards sauront les garder !

PHILIPPE-AUGUSTE, *à Richard.* — Chers amis d'Angleterre, nous voici donc voisins? Les belles parties à faire encore, à présent que j'ai ma petite fenêtre sur vos beaux jardins de genêts !

LE DUC HENRI. — Il y a le fossé de la Somme.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Toujours prêt à rire, cousin !

LE DUC HENRI. — Rira bien qui rira le dernier !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Cousin, j'allais vous le dire.

GUILLAUME DE METZ. — Sire roi, tout le peuple vous attend.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Venez, ma reine : votre peuple vous attend. Mes bons seigneurs?

(A Guillaume de Metz et frère Guérin.) Vos oreilles, vieux amis, vos oreilles !

(S'avancent les six échevins de Paris, Thibaut Leriche, Athon de la Grève, Ebroïn le Changeur, Robert de Chartres, Baudoin Boisseau, Nicolas Boisseau. Ils s'agenouillent et l'un d'eux) :

— Sire roi, les échevins, prudhommes, bourgeois et manants de votre bonne et fidèle ville viennent implorer à votre neuve royauté...

Frère Guérin, *bas.* — Ah ! sire, les histoires de Juifs.

Philippe-Auguste. — Déjà? *(Haut.)* Ah ! voici qui passe avant tout. D'abord, relevez-vous, compères, et puis parlez haut et clair, en toute bonhomie. Illustres seigneurs, ma neuve royauté demande à comparaître devant vous. *(A Isabelle.)* Chère âme, apprenons ici notre métier royal.

Un échevin. — Sire roi ! Depuis trois siècles, vos ancêtres nous ont défendus de la rage des ennemis. Nous ne l'oublierons jamais. Nous espérions, bourgeois, artisans, manants et serfs, subsister heureux et paisibles sous la paternelle houlette du descendant de Robert le Fort. Hélas ! pourquoi faut-il que des ennemis mille fois plus voraces soient venus nous assaillir, non plus en face, ceux-ci, mais par cautèle et trahison !

Sire, les perfides Juifs dévorent votre peuple tout vivant ! Ils s'insinuent par courbettes et paroles mielleuses, et grâce à leur or maudit comme les trente deniers. Et le pauvre chrétien, dès qu'ils ont trouvé prise sur lui, se voit perdu ; par le moyen de leur usure abominable, il faut que tout aboutisse à leurs griffes crochues, jusqu'à ses outils de travail, jusqu'à sa suprême chemise, jusqu'au lit nuptial, jusqu'au berceau des enfants. Par la clémence de votre vénéré père, ils revinrent quelques-uns d'abord, bien humbles à les en croire et repentis ; et, le diable seul sait comment cela se fit, il nous en sort à présent de partout, et qui se prétendent nos maîtres, et qui bientôt ne nous auront laissé que nos yeux pour pleurer, encore s'ils nous le permettent. Leur audace criminelle s'est poussée plus loin. Le Juif Jonathas vient d'assassiner en pleine rue Saint-Denis le jouvenceau Richardin, et nul de vos gens n'a osé le saisir ! *(Rumeur).*

Philippe-Auguste. — Je ne connaissais que trop ces méfaits, et mon cœur royal en gémissait. Je suivais de mes jeunes yeux comment ils abusèrent de la charité et de la maladie de mon pauvre père.

Sire prévôt, vous eûtes alors charge de notre peuple, tout ceci est-il vrai, et s'il est vrai, pourquoi le permettiez-vous?

Le prévot de Paris. — Trop vrai, mon redouté seigneur, et le

meurtre du jeune Richardin est connu de tous. Mais, que pouvais-je? il n'y avait plus de roi.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Il y a toujours un roi en terre de France! Il était en sommeil, le voici réveillé! Ami prévôt, le magistrat qui, dans l'occasion, ne sait pas faire un héros, n'est même pas digne de se dire homme de bien. Qu'étiez-vous, naguère?

LE PRÉVOT DE PARIS. — Syndic des drapiers, mon bon roi.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Chacun son métier : reprenez votre aune et restituez le glaive de justice, sans rancune.

FRÈRE GUÉRIN. — Sire roi, leur grand rabbin implore d'être entendu.

CRIS, *de toutes parts*. — Non! Non! Non! Pas dans le sanctuaire!

PHILIPPE-AUGUSTE. — Terre de France est terre de justice. Amenez-le. *(Il se place sur son trône, main de justice au poing.)* Pairs de France, à mes côtés!

LE RABBIN, *se prosternant*. — O roi, tu es un nouveau Melchisedech! tu es le roi juste annoncé par nos saintes Écritures; de Salomon tu as la sagesse, et tu as la science de Daniel, et tu as la force de Samson, et tu as la sainteté de David, et tandis que Roboam...

PHILIPPE-AUGUSTE. — Assez, Juif! Jonathas a-t-il assassiné le chrétien Richardin?

LE RABBIN. — Ce fut un affreux malheur, ô grand roi, et dont nous gémissons tous!

PHILIPPE-AUGUSTE. — Jonathas a-t-il assassiné le chrétien Richardin?

LE RABBIN. — O roi, tu apparais tel qu'Assuérus sur son trône!

PHILIPPE-AUGUSTE. — Jonathas a-t-il assassiné le chrétien Richardin?

LE RABBIN. — Écoute, illustre roi. Quand ton ancêtre Salomon, un jour, eut à juger...

PHILIPPE-AUGUSTE. — Déjà? Mon ancêtre s'appelle Robert le Fort. Mais vous n'étiez pas encore en France.

LE RABBIN. — Oui, oui, Robert le Fort, un grand roi!

PHILIPPE-AUGUSTE. — Robert le Fort n'a jamais été roi.

FRÈRE GUÉRIN. — Sire, vous n'en viendrez jamais à bout par paroles!

PHILIPPE-AUGUSTE. — Tu dis bien. Or, toi, Juif, écoute notre volonté royale; entends-la sans proférer une parole, une seule parole, entends-tu? Car si j'écoutais, moi, l'indignation qui gonfle mon cœur; si je ne voyais devant mes yeux, là! mon doux Sauveur en personne, crucifié par vos abominables pères et qui mourut en leur pardonnant; j'en atteste cette épée, et cette couronne, et cette

main de justice ; j'ose en attester même, le Seigneur me le pardonne, son saint autel lui-même, dès l'instant, plus rien de votre nation ne souillerait plus le sol sacré de France !

TOUS. — C'est Dieu lui-même qui parle ! Vive notre roi !

RICHARD, *à Henri II.* — Oui, ceci est un roi, pé-père !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Paix, mes amis ! Pour Jonathas, dont le crime semble avoué... Il est bien avoué, n'est-ce pas?

GUILLAUME DE METZ. — Flagrant délit, seigneur.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Il sera saisi sur l'heure, étranglé puis brûlé sur le lieu du crime, ses cendres jetées dans le fleuve, afin que rien n'en infecte l'air. Son logis, rasé et, sur la place de ses biens acquis par le dol et la fraude, chapelle édifiée, dédiée aux Saints-Innocents, avec cimetière à l'entour, lequel sera dit et dénommé cimetière et charnier des Saints-Innocents. Et voilà pour lui... Eh bien, sire Guillaume, vous n'êtes point parti?

L'ÉVÊQUE DE PARIS, *à frère Guérin. — Habemus regem!*

PHILIPPE-AUGUSTE. — Pour les autres. Envers eux, toutes dettes annulées : considéré que dues à manœuvres d'usure ; à charge pour les débiteurs d'en verser loyalement le cinquième à notre trésor : et nous l'emploierons loyalement à la mise en état et défense de notre bonne et fidèle ville et cité de Paris.

Tous leurs biens confisqués, pour raison pareille : et promettons et donnons de même notre parole royale de les faire servir à de pareilles fins.

Disons et ordonnons en outre : que tous Juifs, de quelque condition que soient ou se prétendent ; de quelque pays que viennent ou disent venir, quelques offices ou négoces que remplissent ou auraient rempli ; quelques engagements qu'ils aient pris, ou que quiconque, soit noble homme, clerc, bourgeois, artisan, manant ou serf, ait pris ou aurait pris avec quiconque d'entre eux (on ne saurait user de trop de précautions à l'égard de ces gens) et même se dirait-il converti (ce sont les plus dangereux) ou prêt à se convertir, sera banni à tout jamais (oyez ceci, pairs et barons), à tout jamais banni du royaume, tant des seigneuries à notre mouvance ou indirecte ou directe, que de toutes celles dont sommes le naturel et souverain seigneur : nonobstant ici votre aveu, nobles pairs et barons?

LES PAIRS ET BARONS. — Soit ainsi fait ! Soit ainsi fait !

RICHARD. — Un nouveau Salomon, eh rabbin?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Disons et ordonnons enfin que ceci soit accompli dans les huit jours, inclus celui où cette heure a sonné.

Et Dieu soit en aide à la terre de France !

Tous. — Ainsi soit-il!

Philippe-Auguste, *à Guillaume de Metz.* — Vieux goujon, voici ton jeune roi populaire pour vingt ans!

Guillaume de Metz. — Ah! seigneur : jusqu'aux premiers impôts! *(Le rabbin est jeté dehors parmi les huées.)*

Richard, *à Henri II.* — Pépère, voici un roi.

Henri II. — Je fus ainsi.

Bourgogne. — Voilà un maître.

Henri II. — Vous êtes tous des enfants.

Philippe-Auguste. — Et ceci enregistré sur l'heure.

Frère Guérin. — Nous ne possédons personne ici.

Jaconas. — Grand roi, daignerez-vous user de mon humble talent?

Philippe-Auguste. — Qui es-tu?

Jaconas. — Jaconas, humble scribe, Jacobi Jaconas.

Philippe-Auguste. — Hum! D'où sors-tu?

Frère Guérin. — Des Salvages en Albigeois : je le connais et j'en réponds.

Philippe-Auguste. — Approche, que l'on te considère. Plus près, plus près encore. Hé, par les saints de céans, ne serais-tu pas toi-même de leur nation?

Jaconas. — O illustre roi! chrétien comme mes père et mère!

Philippe-Auguste. — « Illustre roi! » et tes grands-parents?

Jaconas. — Hélas! mon noble seigneur, ils avaient été juifs de naissance, mais eux-mêmes voulurent recevoir notre saint baptême.

Philippe-Auguste. — Il suffit. Fais tes paquets, comme tes grands-parents.

Frère Guérin. — Oh! sire roi, songez-y, l'excès de justice peut se faire injustice! Pourquoi celui-ci ne serait-il pas sincère? Aussi bien, n'avons-nous personne ici sous la main. Ne vous montrez pas impitoyable en un si beau jour : encore un coup, j'en réponds.

Philippe-Auguste. — Soit. *(Jaconas veut lui baiser la main.)* Va, va : je te connaîtrai à tes services. Et tu te nommes donc?

Jaconas. — Sire, Joseph Jaconas.

Philippe-Auguste. — Ah! ah! Déjà changé de nom? et tu prends ta revanche sur tes frères? Vois, mon père Guérin : avant même qu'ils soient sortis par la porte, en voici déjà un de rentré par la fenêtre, et c'est mon propre chapelain qui lui aura ouvert!

Guillaume de Metz. — Sire, Jonathas est appréhendé; votre peuple vous acclame et veut enfin vous voir.

Philippe-Auguste. — A tout à l'heure, Messeigneurs : ma reine, votre main?

(A Guillaume de Metz et Frère Guérin :) Vous, mes fidèles oreilles, demeurez.

(Ils sortent, et leur suite, dont les comtes de Flandre et de Hainaut, la mère du roi et ses oncles. Fanfares au dehors.)

Duc Henri. — Viens-tu, Richard?

Richard. — Ma foi non : ce m'est trop grande honte, avoir vu le glorieux roi que fut notre père, chausser les éperons à un gamin de quinze ans !

Geoffroy Plantagenet. — C'est la loi, Cœur de Lion !

Richard. — La loi ! Je l'entends frétiller le long de ma cuisse et elle se nomme mon épée !

Jean. — Oui, l'éperon ! Depuis que notre bon père a humilié sous la pantoufle du curé de Rome la couronne d'Angleterre, ne pouvait-on pas tout attendre?

Duc Henri. — La pantoufle ! l'éperon ! oui, depuis lors sa raison commença de baisser ! *(Acclamations au dehors.)*

Jean. — Et s'est-il pas achevé avec les femelles? Sa grosse Rosemonde ne lui suffit plus ; le voilà-t-il pas, maintenant poursuivre des fillettes de douze ans? Et sa cousine Alice de Bretagne? Un otage ! il l'a violentée.

Guillaume de Reims. — Jeunes gens, silence : voici votre père. Noble roi, que pensez-vous de tout cela? Et vous Bourgogne? Cet enfant nous parle en maître?

Henri II. — C'est le malheur des temps. Mes fils parlent ainsi à leur propre père ; lui, il vénéra le sien. Si jeune soit-il, la loi le fait notre père à tous, du moins en terre de France. Sinon, tout est perdu : et de quel droit me ferai-je obéir de mes fils que voici, et de tous mes autres vassaux? *(Acclamations au dehors.)*

Guillaume de Reims. — Vos fils sont du moins vos fils. Quand Dieu vous rappellera, leur survivant...

Le duc Henri. — Survivant ! Survivant ! Pour tout moribond qu'on me dise, m'avez-vous déjà enterré?

Henri II. — Et vous tous, avez-vous déjà enterré le vieux roi?

Champagne. — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de ceci : que le roi des Francs, qui ne doit être que le premier entre tous les pairs, et ceci est la vraie loi...

Jean sans Terre. — Et c'était ainsi jadis.

Duc Henri. — Or, depuis deux cents ans, on ne sait comme, année par année, la race du garçon boucher de Paris...

Bourgogne. — Ici, halte-là ! Il n'y a jamais eu de bâtard chez nous !

RICHARD ET LES ANGLAIS. — Outrage ! Outrage !

RICHARD. — Un bâtard tel que fut Guillaume le Conquérant, camarade... Sais-tu ce que vaut ton insolence, Bourguignon?

L'ARCHEVÊQUE GUILLAUME. — Paix, paix, mes amis ! Ne nous écartons pas de la question. La question est celle-ci, comme l'ont fort bien dit, et vous, seigneur Henri, et vous, mon frère aussi, que nous ne saurions admettre que celui qui n'est en somme que comte de Paris, et, si l'on veut, duc de France, prétende couvrir de son ombre orgueilleuse l'empire entier de Charlemagne. *(On entend Montjoie renouveler sa proclamation. Acclamations au dehors.)*

JEAN SANS TERRE. — De Charlemagne : il vient de le proclamer !

RICHARD. — On le proclame, là dehors !

L'ARCHEVÊQUE GUILLAUME. — Oui, pairs de France, pouvons-nous souffrir cela, et que notre égal...

JEAN SANS TERRE. — Et encore !

L'ARCHEVÊQUE GUILLAUME. — S'institue notre seigneur aujourd'hui, pour se faire notre oppresseur demain !

BOURGOGNE. — Et, pensez-vous que l'empereur d'Allemagne tolérera pareille usurpation?

HENRI II, *vivement.* — La barbe rousse vous l'a dit?

BOURGOGNE. — Hé, dit-on jamais cela? J'en suis certain, cela suffit. Oui, remettons donc en morceaux cette insolente couronne de France faite de pièces et de morceaux, et reprenons chacun notre dû !

HENRI II. — Et quel sera le dû de l'empereur d'Allemagne?

BOURGOGNE. — Une simple vue sur la mer.

HENRI II. — L'empereur d'Allemagne est modeste. Et, sur quelle mer?

BOURGOGNE. — Hé, la mer du Nord, ou aux environs... sur celle que vous autres, à ce qu'on dit, qualifiez de britannique... Anvers, ou Bruges...

HENRI II. — Ou Calais?

BOURGOGNE. — Ou Calais.

HENRI II. — Ou Boulogne? Et le comte de Flandre?

BOURGOGNE. — S'il reste du mauvais côté, tant pis pour lui. Sinon, il conservera Arras et Amiens, d'abord, puis on lui trouvera une compensation : France est riche, France paiera. *(Le comte de Champagne sort avec la reine mère.)*

HENRI II. — Oui : Bruges... ou Calais... ou Boulogne... *(Éclatant.)* Pourquoi pas Harfleur? ou Rouen? ou Douvres? Pourquoi pas Londres? *(A ses fils.)* Écoutez, mes enfants, mauvais fils, et qui menez grand trot votre père à la tombe. Je vous pardonne, et veuille Dieu vous pardonner de même ! Mais, ce qui ne vous serait

pardonné jamais, serait que vous laissassiez effondrer l'édifice que, depuis Guillaume le Conquérant, et Rollon, nos pères et moi nous avons maçonné à si grand'peine, de nos sueurs et notre sang! Entendez ceci de mes vieilles années.

L'ARCHEVÊQUE DE REIMS. — Oh! paroles de sagesse! Certes, l'Allemand a des dents de loup.

BOURGOGNE. — Oui. Les barons de France régleront leurs affaires entre eux. *(Il disparaît.)*

HENRI II. — Mes fils, si le roi de Paris vous devait ravir Normandie ou Anjou, qui sont notre berceau et de tout ce qu'il y a de noble en Angleterre, le malheur serait affreux. Mais, ah! retenez bien ceci, que jamais où vient d'être annoncé, qui que ce soit s'établisse, l'Angleterre est perdue. Et si ce quelqu'un est l'Allemand, la France, avec, notre racine.

L'ARCHEVÊQUE DE REIMS. — Qu'est donc devenu le duc de Bourgogne? *(Frère Guérin sort.)*

RICHARD. — Dès lors, avec qui serons-nous?

HENRI II. — Et qui Bruges? Bruges en Flandre?

JEAN SANS TERRE. — A qui est le comte de Flandre? *(Rentrent le comte de Flandre et le duc de Bourgogne, qui se parlent bas.)*

HENRI II. — Mes fils, avec qui soit-il, demeurez avec lui, mais faites tout au monde pour que lui demeure avec vous seuls!

JEAN SANS TERRE. — Et Philippe?

GEOFFROY. — Oui : et Philippe?

HENRI II. — Oh! Philippe, il est de ton âge, Richard, et je veux lui donner paternellement les conseils qu'il lui faut.

JEAN SANS TERRE. — Mon père, voyez-le donc, votre comte de Flandre, comme il est occupé.

PHILIPPE-AUGUSTE, *rentrant avec Frère Guérin.* — Amis, d'ici je fleure le fumet des cuisines qui s'impatientent après nous. *(Tous sortent. Le roi Henri reste en arrière.)*

PHILIPPE-AUGUSTE, *arrêtant au passage le comte de Flandre.* — Un mot, bon parrain? donner et retenir ne vaut. Qui vous a tourneboulé en si peu de minutes? Les propos de mon oncle de Champagne, ou bien ceux de mon cousin de Bourgogne?

LE COMTE DE FLANDRE. — Oh! cher Sire! Seulement, songez à ce que vous demandez, et suivez surtout mes conseils.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Bon parrain, moi-même les ai requis. Mais, en tant qu'ils me conseilleront le bien de la couronne de France : ceci bien entendu. Quant à ce que je vous demande, vous-même me l'avez offert, et promis, ici même, tout à l'heure, de bon cœur, et devant les saints de céans!

LE COMTE DE FLANDRE. — Amiens ! les cités de la Somme !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Bon père, me voici votre fils, nous chevauchons éperon contre éperon ; vous, veillant sur l'Allemand, moi sur l'Anglais. Vous ne sauriez regarder des deux côtés à la fois. Amiens ne vous est rien. Non, rien. Amiens vous gêne. Il vous met en conflit avec l'Anglais. A moi, Amiens est tout. Réfléchissez-y, bon père ; il faut être ou avec moi, ou contre. Et puis avec moi, vous êtes libre : je suis si loin. Contre moi, vous serez serf de l'Anglais, et de l'Allemand. De plus, l'ennemi du roi de France, et ceci, oh ! ceci, prenez-y bien garde, mon parrain ! Sur ce, allons dîner. *(Le comte de Flandre hésite, puis sort.)*

HENRI II, *frappant sur l'épaule de Philippe-Auguste.* — Vous allez un peu fort, mon enfant. Permettez que le disent à votre jeune royauté, et mon aînesse et mon expérience. Vous avez besoin de conseils : ceux du roi d'Angleterre ne sont pas à mépriser, d'autant qu'il reste pair de France,duc de Normandie, d'Anjou aussi, et...

PHILIPPE-AUGUSTE, *légèrement.* — N'achevez pas, bon père, ou plutôt, achevez : tous ces titres demeurent inscrits dans ma mémoire ! Je reçois et recevrai vos conseils avec toute la déférence due à votre âge et vous remercie pour l'avertissement que vous me donnez, et que, croyez-le bien, je n'oublierai jamais ! Mais, encore un coup, tous nous attendent. Montrez-moi le chemin, papa, je vous suis. *(Le roi d'Angleterre sort.)*

PHILIPPE-AUGUSTE. — Frère Guérin, frère Guérin, regarde la joue de ton roi : qu'y vois-tu?

FRÈRE GUÉRIN. — Mais, rien, mon bon seigneur.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Eh bien, ton roi, y sent la brûlure toute cuisante d'un soufflet ! O couronne de France, couronne de France, jusqu'où te voilà donc tombée ! Tant de rois qui m'entourez ici déjà, que pensez-vous de la honte où vous plonge votre successeur le jour même où l'emprisonne ce joyau si lourd ! Soit ! Frère Guérin, où est ma mère?

FRÈRE GUÉRIN. — Hélas ! ô mon roi, demandez où sont vos oncles ! Mais, vous pleurez, seigneur?

PHILIPPE-AUGUSTE, *le secouant.* — Quel traître ose prétendre qu'un roi de France a pleuré? Pardon, bon frère Guérin : mais, tu n'as pas entendu? Non, tu ne dois pas avoir entendu !

FRÈRE GUÉRIN. — O mon roi, autour de cette couronne se hérisse une couronne d'ennemis !

PHILIPPE-AUGUSTE, *comptant sur ses doigts.* — Oui : ma mère et mes oncles.

FRÈRE GUÉRIN. — Le comte de Blois, le duc de Bourgogne...

Plus, bientôt, soyez-en sûr, le comte de Flandre, bien entendu les comtes de Hainaut et de Namur, puisqu'ils sont ses vassaux. Et le roi d'Angleterre? Ses quatre fils?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Cela fait quinze. Frère Guérin, un seul, je le craindrais, peut-être. Quinze, cela me rassure.

FRÈRE GUÉRIN. — Mais, contre vous, le puissant roi d'Angleterre!

PHILIPPE-AUGUSTE. — Donc, avec moi ses fils.

FRÈRE GUÉRIN. — L'aîné marche déjà contre vous!

PHILIPPE-AUGUSTE. — Hé oui : c'est l'héritier! Donc, avec moi ses frères.

FRÈRE GUÉRIN. — Et si ses frères se réunissent à lui?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Alors, leur bon père me revient.

FRÈRE GUÉRIN. — Mais vos oncles de Champagne?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Ma bonne mère les retiendra.

FRÈRE GUÉRIN. — Hélas, mon bon seigneur, vous le savez bien, c'est votre mère qui les a coalisés?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Bah! ils sont quatre, comme mes Anglais. Et j'ai mon beau-père de Hainaut, et son frère de Flandre.

FRÈRE GUÉRIN. — Ils vont vous trahir pour eux!

PHILIPPE-AUGUSTE. — J'aurai ma femme : et je me sens déjà si gentil mari!

FRÈRE GUÉRIN. — Et le duc de Bourgogne?

PHILIPPE-AUGUSTE. — J'ai déjà ses évêques, curés, abbés et jusqu'à son dernier moinillon. Et si tout me manque, j'ai mes bourgeois de Paris.

FRÈRE GUÉRIN. — Et l'empereur d'Allemagne?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Alors, comme grand-père Louis VI j'aurai tous les Français et la sainte Oriflamme! Et, si tout me manquait, alors, Frère Guérin, le roi chrétien aurait Notre-Seigneur Dieu!

FRÈRE GUÉRIN. — Ainsi soit-il! mais, hors là-haut Notre-Seigneur, et ici-bas moi, pauvre moine, je ne vois personne pour défendre votre personne sacrée.

MAUFRAS, *s'avançant.* — Sire roi, me voici à vos ordres.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Ah! mon homme de Compiègne! Naguère, au péril de ta vie, tu m'as sauvé de la plus affreuse des morts. Quelle récompense veux-tu?

MAUFRAS. — Rien, Sire.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Rien? Pauvre réponse, venant d'un pauvre homme! Voyons, toi, charbonnier chargé de famille?

MAUFRAS. — Seigneur, charbonnier est maître chez soi : c'est proverbe en France, comme aussi : pauvre homme est roi en sa maison. Rien.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Rien vraiment?

MAUFRAS. — Rien. Je suis serf de l'évêque de Senlis, un bon maître.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Je veux te faire affranchir.

MAUFRAS. — Non, certes ! pour que les salopins du fisc me grimpent sur le dos !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Aurais-tu donc besoin d'argent?

MAUFRAS. — Comme nous tous, sire. Mais, vous savez, en forêt...

PHILIPPE-AUGUSTE. — Tu tiens donc à ce que ton roi reste ton débiteur? Soit, ami, et il va l'être plus que jamais. Cette fois, il n'offre plus, il commande. Comment se nomme la terre que tu cultives?

MAUFRAS. — Rethondes, sire.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Bien, à genoux. A genoux, te dis-je.

MAUFRAS. — Mais, je suis serf.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Tu ne l'es plus. *(Il va prendre l'épée du prévôt.)* Maufras, au nom de Notre-Seigneur, de la Très Sainte Vierge, saint Michel et saint Denis, moi le roi, je te fais chevalier et sire de Rethondes (1). *(Il le baptise de l'épée, lui ceint cette épée, lui confère l'accolade.)* Va. Sois preux, hardi et loyal. Et tu continueras, chevauchant à son côté, de défendre ton seigneur comme tu fis si bien naguère.

MAUFRAS. — Par obéissance, seigneur, et jusqu'à ma mort, et mes enfants après moi.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Tu vois, Frère Guérin, nous voici déjà trois, au moins.

FRÈRE GUÉRIN. — Oh ! Seigneur, vous êtes vraiment le roi !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Allons, allons, Frère Guérin, et vous, sire chevalier, allons rejoindre nos hôtes. Eh mais, te voici chevalier tout neuf, il te convient de faire largesse.

JACONAS. — Mon bon roi, si le permet votre sainte et royale majesté?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Tiens, tu étais là, toi? que faisais-tu?

JACONAS. — Grand roi, selon vos ordres, j'étais demeuré...

PHILIPPE-AUGUSTE. — Oui, pour écrire, rien que pour écrire. Eh bien, tu minuteras à la suite la chevalerie de mon frère d'armes et féal Rethondes. Mais, désormais, et cette fois pour toutes, que ta plume, ta langue et tes oreilles... Tu me comprends? Or, que désirais-tu en outre?

(1) De même qu'un noble n'était pas nécessairement chevalier, un serf même le pouvait devenir : l'investiture l'affranchissait et anoblissait.

JACONAS. — Le roi manque peut-être d'argent?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Le roi manque toujours d'argent. J'ai tout distribué au peuple.

JACONAS. — Souffre votre majesté que je fournisse la bourse de celui que je me permets de nommer désormais mon ami Rethondes.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Ah! voilà qui est bien. Tiens, Rethondes, c'est de ton roi que tu la reçois, et de nul autre. Tu n'as donc nul à remercier ici. Sur quoi... *(Montjoie paraît.)* Oui, mes amis, à la soupe! *(Ils sortent. Philippe-Auguste, demeuré seul, va s'agenouiller devant le corps de Louis VII.)*

PHILIPPE-AUGUSTE. — Mon vénéré père, vous avez fait pour la terre de France tout ce que vous avez pu. Votre fils vous promet de faire ce qu'il pourra avec l'aide de Notre-Seigneur!

FAGUS.

(A suivre.)

les idées & les faits

LECTURES

FAILLITE D'ANDRÉ GIDE. — II

L'IMPUISSANCE à donner la vie, l'incapacité de la rejoindre, de l'étreindre, et la « défaite » (1) qu'il a subie lorsqu'il a tenté de la brasser pour en nourrir une œuvre d'envergure, un tel échec n'est pas seulement révélateur de la faillite d'André Gide en tant que romancier ; c'est aux valeurs humaines qu'il entend substituer à celles qu'il déprime, c'est au « novateur » qu'il veut être, c'est à l'homme même qu'il porte atteinte ; et rien mieux que cette indigence créatrice n'est propre à découvrir ce qu'il y a de ruineux dans son dessein. Trop longtemps, la lucidité des moyens dont il use a pu céler son maléfice ; car il n'est point jusqu'à cette notion de l'*ordre* que l'artiste protège, qui ne soit au service des idées les plus propres à la décomposer.

C'est, en effet, à l'abri de ce qu'il nomme son « classicisme ». qu'André Gide cherche à prouver que si tout son être ne tendait pas à l'ordre, à l'harmonie, il n'aurait pu produire son œuvre d'art. C'est sous le couvert d'une hiérarchie toute esthétique qu'il tente de justifier sa subversion profonde, et de contredire « ceux qui prétendent donner raison à la Loi ». Par cette apparente horreur du désordre, de la démesure, il a voulu tout ensemble légitimer à ses propres yeux sa conduite. « l'intime proposition de son être », et

(1) *Défaite*, c'est le mot dont se sert M. Charles du Bos dans son *Dialogue avec André Gide* ; et si toute sa pensée implique celui de « faillite », son amitié pour Gide s'est abstenue de l'employer. Mais, en dépit de la nuance, le sens est identique. Cf. *la Revue Universelle* du 15 septembre.

dissimuler la portée d'une entreprise qui met en cause la notion même de l'homme sur laquelle nous vivons (nous nous efforçons de vivre).

Mais « le mal qui s'inscrit dans la défaillance des actes », en remontant jusqu'à l'esprit, en devenant un mal spirituel, a peu à peu tari le jaillissement créateur ; il s'est enregistré dans l'œuvre même d'André Gide, comme le signe visible de cette graduelle déspiritualisation qui corrompt sa substance et dont, par une sorte de surenchère, ses derniers écrits consomment l'achèvement.

*
* *

De cette lente et progressive contagion du mal, l'ouvrage de M. Charles du Bos nous fait suivre la trace clandestine. La qualité spirituelle qu'il confère à la personne d'André Gide ne rend que plus maléfique le reniement qu'il décèle au cœur de sa vie et de sa pensée. Si l'on admet avec M. du Bos qu'une latente affirmation de Dieu s'y trouve incluse, et que toute cette œuvre implique son existence et la postule, impossible de méconnaître l'exceptionnelle gravité de la position que Gide désormais lui réserve. A la lumière de ses récentes confidences, il apparaît, en effet, que Dieu — lorsqu'il le nomme — ne lui sert plus que de contrepoids, d'antithèse, d'antagoniste nécessaires, pour que le démon « développe toute sa taille ». Car il n'a pas suffi que l'auteur de *Corydon* ait pris le singulier parti de nous rien céler de ses *erreurs*, de les exhiber même et d'en tenter l'apologie, il a fallu que l'obsédant souci qu'il en a mît jusqu'à Dieu dans sa connivence et qu'il mêlât une spiritualité blasphématoire au récit de ses plus dégradants aveux. Aussi bien n'a-t-il rien proféré de plus grave qu'en cet endroit de ses *Mémoires* où il déclare : « J'en vins alors à douter si Dieu même exigeait de telles contraintes, s'il n'était pas impie de regimber sans cesse, et si ce n'était pas contre Lui ; si dans cette lutte où je me divisais, je devais raisonnablement donner tort à l'autre. » Quand on songe qu'à certains jours le même homme reconnaît avoir senti un tel « envahissement du mal » qu'il lui semblait déjà « que le mauvais prince y procédait à un établissement de l'enfer », on ne peut écarter la douloureuse conjoncture que M. Charles du Bos discerne avec effroi sous de pareils propos : « Cesser, dit-il, de donner tort à l'autre, au degré où Gide sait *qui* est cet autre, que soi-même on l'a dépisté, identifié, qualifié avec une clairvoyance infaillible, cela s'appelle lui donner raison, conclure et signer le pacte. »

Mais pour angoissant et terrible que lui paraisse le cas de M. Gide,

c'est aux périls que renferme le retentissement de sa pensée que s'attache M. du Bos, car elle touche à des questions où il en va de tout. Quand il s'agit d'un écrivain comme Gide, il ne nous est pas permis de nous contenter du fait qu'il ne soit qu'un artiste. Si nous lui demandons davantage, si nous manifestons à son égard des exigences qu'on ne saurait légitimement poser à d'autres et même à de plus grands que lui, si nous mettons en cause, à son propos, des principes qui intéressent l'essentiel de la morale, de telles exigences s'expliquent parce que, de son propre aveu, les questions morales sont l'étoffe dont ses livres sont faits ; et nous n'admettons pas que celles-ci ne soient qu'une simple dépendance de l'esthétique.

C'est à la faveur d'une telle équivoque qu'André Gide n'a cessé de se dérober, de protéger sa confusion ; et son mépris des idées pures, de la métaphysique, ce que M. Charles du Bos appelle son « recul inconscient, instinctif, devant toutes les formes et jusque devant la notion de transcendance », se rattache au refus qu'il oppose à toute discipline qui n'est pas exclusivement du domaine de l'art. Mais si dédaigneux qu'il soit des conséquences, si attentif qu'il se montre à fuir la responsabilité, les conséquences n'en sont pas moins tirées par « ceux qui ont entendu, écouté son message, qui l'ont pris à cœur et qui, pour un temps, en ont à la lettre vécu ».

Le devoir que nous avons de les en garder suffit à nous donner des droits sur ce qui, à nos yeux, met en péril « des valeurs éthiques, spirituelles, lesquelles, de par leur nature, sont toujours supérieures aux personnes en jeu ». On ne s'y résigne pas d'un cœur léger ; car s'il est difficile de séparer M. Gide des objets où il se porte, tant il cherche à s'y éclairer sur lui-même et à s'y délivrer, comment ne pas l'atteindre au vif jusqu'à pénétrer dans sa chair, dès qu'on presse la signification d'une œuvre où l'autobiographie affleure sous toutes les pensées?

Mais ce faisant, nous n'envisageons son propre drame que dans ce qu'il présente de « supra-individuel » ; et si nous dénonçons la trahison métaphysique dont il s'est rendu coupable, c'est dans la mesure où elle est propre à éclairer certain déplacement de valeur, qui nous paraît offrir la clef de la situation spirituelle d'aujourd'hui, et que M. du Bos, en une formule saisissante, qualifie d'*inversion généralisée*. Elle consiste essentiellement, dit-il, « dans le déplacement en vertu duquel non seulement le *mal* devient le *bien*, mais plus périlleusement encore le *bien* devient le *mal* — le bien figurant alors aux yeux de nombre de nos contemporains la tentation cardinale, le péché suprême à quoi, par-dessus tout, il importe de ne pas céder. D'avoir su transformer le bien en mal, en tentation, en péché, là est

le trait de génie — si merveilleusement ajusté — de l'intervention démoniaque de notre temps ». Et M. Gabriel Marcel qui contresigne ce diagnostic révélateur, y voit justement démasqué « un des pires sophismes au nom desquels l'esprit de corruption s'est exercé sur tant d'âmes sans défense, prenant comme point d'appui dans son offensive des scrupules incontestablement nobles pour les retourner contre eux-mêmes, et les faire jouer au profit des puissances les plus acharnées à notre ruine... Spectacle affreux, dit-il, et dont seule je ne sais quelle incurable légèreté ou quelle lâcheté moins pardonnable encore nous permet de détourner nos regards ».

*
* *

Parvenu à cet irrémédiable terme, où il a partie liée avec le Malin, M. Gide instinctivement se recule ; et tandis que les actes des personnages où il s'est délivré, prolifèrent et se perpétuent dans des âmes qu'ils corrompent, on le voit qui se détourne et qui s'éloigne. Impatient de recouvrer la liberté de ses gestes, il entend désormais établir que ce qu'il croyait mauvais ne l'est pas, car tout ce qui est de lui-même ne peut être que bon. Sa « franchise » soudain s'irrite de ces réticences, de ces explications qui ont trop longtemps embarrassé sa conscience ; et pris d'une sorte de gêne à l'endroit d'une spiritualité douteuse, dont il n'a tant abusé que pour mieux céler son audace, il préfère se priver à l'avenir de ces périlleuses ressources et ne plus *vivre insincèrement* : « Je le sais de reste, écrit-il, et pour m'être souvent prêté à ce jeu : il n'est rien dans la vie d'un peuple, aussi bien que, dans notre vie particulière, qui ne puisse prêter à une interprétation mystique, téléologique etc., où l'on ne puisse reconnaître, si l'on y tient vraiment, l'action contrebattue de Dieu et du démon ; et même cette interprétation risque de paraître la plus satisfaisante, simplement parce qu'elle est la plus imagée. Tout mon esprit aujourd'hui se révolte contre ce jeu complaisant qui ne me paraît pas très honnête. »

Sans doute n'était-il pas besoin de ce tardif aveu pour qu'on discernât, dans l'œuvre d'André Gide, « la part énorme qu'y détient un certain camouflage (1) » : ni le « pseudo-évangélisme » de *Numquid et tu*, ni « le pseudo-démonisme » des conférences sur *Dostoïevsky*, ne parviennent à nous donner le change. Et s'il est incontestable que le spirituel circule à travers ses livres, le souci constant qu'il en montre n'est rien que le non moins constant souci de se

(1) Gabriel Marcel, *loc-cit.*

dérober à son appel, de s'en vider soi-même et d'en vider autrui. André Gide n'a tant rôdé autour des réalités qui intéressent la vie morale et mystique que pour mieux en éluder les exigences. Ce qu'il cherche en élisant de tels sujets, c'est surtout à déceler quelque feinte, quelque tromperie, quelque « infidélité à la nature », chez quiconque s'efforce de conduire sa vie selon des principes, comme s'il trouvait à leur dépréciation l'avantage de se rassurer sur la sienne et de se justifier.

Gide est, en effet, trop avide, trop curieux de toutes les formes qu'est susceptible de prendre, sous l'action d'une loi, d'un idéal, d'un système, d'une religion, ce qu'il nomme la *dénaturation de soi-même*, pour n'en avoir pas tiré le thème essentiel de son œuvre ; et si l'on peut parler, à son propos, de spiritualité, c'est une spiritualité qui surtout se révèle à sa puissance de reniement. Mais le long usage qu'il en fit, les lentes précautions qu'apporta sa critique à en volatiliser la substance, étaient d'autant plus propres à duper que Gide excelle à entrer dans les vues d'autrui, dans sa manière de penser, et de façon si étroite qu'il semble consentir. Toute la complexité d'André Gide vient, en effet, de ce qu'il se montre singulièrement apte à faire siens les sentiments qui lui sont le plus étrangers ; d'où la place qu'il réserve à tant de notions spirituelles dont il ne songe, au fond, qu'à se débarrasser. Il n'y voit qu'obstacles artificiels qu'il élève le long de son parcours, par jeu, par un certain goût de l'accident, du pathétique de la vie, et aussi pour éprouver son propre pouvoir, mesurer son courage en les renversant tous, en les montrant, au terme du déduit, comme des barrières factices, ruineuses, de morale et de préjugés, « où ne s'abrite que de la peur ». Faudrait-il croire à son sujet ce qu'il insinue de Montaigne, et qu'il n'a pris ces couvertes que dans la mesure où il en était besoin « pour faire parvenir jusqu'à nous sa marchandise »?

* * *

Ce qu'elle est, nous le savons de reste, et la publication de *Corydon*, de *Si le grain ne meurt*, ne laisse plus là-dessus aucun doute. Parvenu au seuil de la vieillesse, M. Gide n'entend plus « se contrefaire » : il veut « s'accepter tel qu'il est », retrouver la « saveur » de son être authentique, rentrer dans la « nature », dans la loi, malgré sa « dissemblance » ; et pour légitimer son anomalie, c'est à l'histoire naturelle qu'il lui faut demander « sa vertu, sa morale, » — quitte à se voir *contraint* de « réviser le code », sans doute par « horreur de ce qui est défendu ». Car si M. Gide se refuse à reconnaître l'universa-

lité des sentiments normaux, il revendique, en tant que *novateur* qui s'arroge la catégorie du « futur », l'universalité des sentiments anormaux, où l'avenir, si nous l'en croyons, ne trouvera plus que « similitude » et « banalité ». Tel est le gœthisme gidien, l'état de sérénité, d'équilibre, de « modestie », où André Gide se croit aujourd'hui parvenu. Tout le reste ne lui semble que « mythologie dogmatique », « surélévation orgueilleuse », vaine « inquiétude » ; et parler d'inquiétude à son sujet, on ne saurait le faire — M. Gide ne nous l'envoie pas dire — « sans se mettre le doigt dans l'œil » : « Si j'étais capable d'inquiétude, écrit-il à André Rouveyre, je ne serais pas capable d'écrire mes livres. Je prétends que les vrais inquiets sont précisément ceux qui ont besoin, pour vivre, d'un système... J'ai pu être inquiet, dans le temps ; mais précisément la diversité de mes livres donne le change, car c'est à elle que je dois de ne plus être inquiet aujourd'hui. » Et André Gide se réconforte en nous montrant à soixante ans sa jeunesse qui éclate de joie, et toute cette génération qui le regarde et qui l'admire (1)...

Mais M. Gide s'aperçoit-il qu'en dépouillant sa figure de toute angoisse comme de tout mystère, il vide son œuvre même de ce qu'elle recélait de dramatique en puissance? A-t-il prévu qu'en amenant sous le jour brutal de ses récentes confidences ce qu'il tenait tapi dans l'ombre, qu'en éclairant les secrets de sa vie qui le contraignaient à « la dissimulation, à la ruse et... à l'art », il risquait de singulièrement s'appauvrir. Loin de l'augmenter, l'indiscrétion personnelle toute nue le dépossède et l'affaiblit. Sans détour, sans dessous et sans masque, qui donc saurait-il séduire? Tout livré, nous prenons sa mesure, et celle de la sagesse qu'il propose ; car tant qu'il se refusait à « choisir », Gide pouvait se moquer de la philosophie ; mais dans la mesure où il choisit, où il fixe son attitude, il se condamne malgré soi à opter pour une doctrine ; et rien de plus piètre que le naturalisme sommaire, le paganisme de convention, l'étroit rationalisme qu'implique son soi-disant équilibre. Mais un Gide qui « se range », même en compagnie scandaleuse, un Gide qui n'est plus tourmenté, qui feint d'avoir une certitude, d'y appuyer sa tranquille assurance, qu'aura-t-il désormais à nous dire? « Inquiéter, tel est mon rôle, » déclarait-il jadis. Mis à jour et accessible à tous, définitivement établi dans les régions de la sérénité où il goûte sa propre « différence », qui pourrait-il inquiéter encore? « Le jour où Gide ne serait plus inquiet, nous dit Mauriac, que ferions-nous de ce

(1) Cf. François Mauriac : *Dieu et Mammon*, chap. VI.

cadavre? » Et déjà la jeunesse qui le suivait se détourne du vieil homme que l'âge, la fatigue, ont convaincu d'avoir trouvé ce qu'il cherchait ; il n'a plus rien à lui dire : elle le laisse s'assouvir en paix.

Le pathétique d'André Gide, c'était sa lutte contre son passé, contre les contraintes de son éducation puritaine : il était fait aussi de cette longue ruse où il s'ingéniait pour rebrousser ce qu'il y eut en lui, au seuil de sa jeunesse, d'authentiquement spirituel. Le passé détruit, son âme reniée, le fond de sa « nature » atteint, il ne lui reste plus que sa « joie » de l'instant. Voilà pourquoi, comme le dit M. Du Bos, « il n'y a pas, il ne saurait y avoir de tragique ni de *Corydon*, ni de *Si le grain ne meurt.* » Mais peut-il exister encore un tragique gidien? L'homme n'ayant plus à feindre, l'artiste ne se trouve-t-il pas mortellement touché? Sans doute M. Gide possède assez de ressources dans l'esprit, de virtuosité dans le métier, pour pouvoir occuper la scène et prolonger ses « exercices » ; mais c'est se condamner à des répliques, à des redites, et *l'École des femmes*, sa dernière œuvre, en est une, singulièrement exsangue et affaiblie. Dans cet état nouveau — et précaire — où il croit trouver le calme, l'équilibre, la libération de soi-même, André Gide ne peut aboutir qu'à la faillite de son œuvre et de sa vie.

Henri Massis.

LA VIE A L'ÉTRANGER

DEVANT LA TOMBE DE M. STRESEMANN

C'est une belle mort que de tomber un soir de victoire, sans agonie. Mais c'est une triste mort que celle que trouble l'angoisse d'une grande tâche bien engagée et restant inachevée. Ce double destin a été celui de M. Stresemann. Certes il a pu fermer les yeux avec fierté, celui qui a emporté dans la tombe l'auréole du libérateur du territoire avec la certitude de ne pas voir ces lauriers ternis par une de ces griseries d'orgueil ou par une de ces trahisons des foules auxquelles n'échappent pas les plus forts.

Mais de quel prix a été payée cette assurance de la gloire dans l'éternel repos ! Depuis près de deux ans, M. Stresemann était condamné, et il le savait. Je le vois encore dans le salon de l'Horloge du quai d'Orsay venant signer le pacte Kellogg. Je le revois à la table du *Binnenhof* à La Haye, martelant ses mots de cette voix de tête qui sonnait si étrangement à nos oreilles françaises que nous n'arrivions pas à comprendre une action oratoire pourtant consacrée par l'expérience. Il avait littéralement la mort entre les dents. Et c'était un spectacle presque tragique de la lutte entre la volonté et la maladie.

Les Allemands peuvent s'incliner devant la dépouille de celui qui fut un grand Allemand. Car ce fut vraiment un grand Allemand que celui qui sut relever son pays de l'humiliation de la Ruhr, bien pire encore que celle de la défaite. En 1918, l'Allemagne était arrivée à l'extrême limite de l'épuisement, mais elle gardait la fierté d'avoir

tenu tête au monde et failli gagner la guerre. C'est une fierté qu'aucune humiliation ou souffrance ne lui aurait fait perdre, bien au contraire. Voilà pourquoi il ne faut pas dire que la paix a été gâchée parce qu'elle a été faite trop tôt, mais uniquement parce qu'elle a été mal faite. Les Allemands n'ont pas attendu Stresemann pour découvrir que leur salut était dans l'habileté diplomatique. Erzberger peut-être et Rathenau certainement l'avaient compris. On sait ce qu'il leur en a coûté. Ce n'a pas été le moindre mérite de leur successeur de tourner le principal obstacle : l'impatience et la violence de ses compatriotes. Peut-être aussi la sagesse était-elle plus facile dans l'effondrement de la Ruhr, alors qu'il fallait se cramponner à la seule planche de salut qui s'offrait. Là, vraiment, a été la part de chance. Rien n'aurait été possible si les vainqueurs ne s'étaient pas abandonnés eux-mêmes. L'histoire retiendra que M. Poincaré a offert à l'Allemagne l'occasion de se relever et que de cette occasion M. Stresemann a tiré la politique de Locarno.

Car c'est bien lui qui en a été l'initiateur et nous estimons être généreux en laissant à M. Briand la seule responsabilité de s'être laissé mener sur un chemin dont il reste à voir le bout.

On dit que ce chemin est celui de la paix. M. Stresemann est mort assez tôt pour que les distributeurs du prix Nobel n'aient pas à regretter de l'avoir couronné d'olivier, et pour que la presse des deux mondes l'ait sacré bon Européen. Pareille fortune aurait pu arriver à François-Joseph, même à Guillaume II. Et après... L'éloge ne manque pas d'ironie pour un homme qui se flattait d'être un élève de Bismarck, et qui n'avait pas tort de se réclamer de ce maître.

Il y a plus d'une manière d'être bismarckien. Nous avons connu celle de Bülow. Ce n'était certes pas la meilleure. Elle cherchait à imiter les rudesses et les intrigues en partie doubles, par lesquelles le chancelier de fer essayait d'échapper à la hantise de la revanche française peu flatteuse chez un homme fort. Elle a conduit l'illustre Bernard à paraphraser surtout le disparu. M. Stresemann était d'une autre école. Le Bismarck dont il s'est inspiré est le grand, celui qui a pris la Prusse au lendemain de l'humiliation d'Olmutz et l'a conduite à l'apothéose du Palais des Glaces, celui qui savait sérier les résultats et attendre, celui qui trouvait des complicités dans la faiblesse de Napoléon III, le Bismarck de la Diète de Francfort et de l'armistice de Nikolsburg... Celui aussi de la dépêche d'Ems. Ne l'oublions pas. Le modèle de M. Stresemann ne s'embarrassait pas de scrupules. Quand il se contenait et contenait les ardeurs nationalistes, c'était pour préparer la grandeur allemande.

Ainsi a fait M. Stresemann. Son heure a sonné au moment où la

débâcle de la Ruhr annonçait la faillite de la tactique du sabotage passif du traité de Versailles. Il a trouvé l'Allemagne en pleine transition. Il y a encore des hommes du passé qui gardent la hantise de la domination brutale, rêvent du saut d'obstacle. Mais, derrière eux, monte une nouvelle génération qui, certes, a conscience de la puissance manifestée dans la guerre, mais qui en a ressenti douloureusement l'épreuve et qui se rend compte que la situation nouvelle réclame des moyens nouveaux. Avant tout, il faut se servir des armes que les adversaires ont fournies eux-mêmes. Il faut jouer de la démocratie, avant que l'Allemagne n'ait été rongée elle-même par le virus. Il faut jouer de la Société des Nations qui est une grande Diète de Francfort. Il faut jouer de l'esprit d'organisation, de l'expansion économique et financière et du pacifisme. Ainsi on travaille au relèvement de l'Allemagne, tout en se faisant consacrer grand Européen.

La scène a commencé quand M. Stresemann a levé le drapeau blanc de la Ruhr. Il avait compris que M. Poincaré hésitait à pousser les choses à fond. Il s'était rendu compte du concours que l'Angleterre lui apportait déjà. La rentrée en scène de la finance internationale marque l'abdication des vainqueurs. Et cela a été le plan Dawes. Dès lors la base de manœuvre est acquise. La restauration de l'Allemagne devient un élément fondamental de la restauration de l'Europe. Le système de Locarno est conçu et le ministre allemand peut en prendre l'initiative, car il ne faut pas l'oublier : c'est lui qui a préparé la politique de réconciliation dans un discours prononcé au début de 1923.

L'opposition nationaliste allemande est contenue, parce qu'elle est associée au pouvoir et parce qu'on lui a laissé entrevoir les profits de l'opération. On doit à M. Stresemann cette justice qu'il n'a jamais dissimulé l'intention d'obtenir l'évacuation de la Rhénanie, la révision des frontières polonaises, l'annexion de l'Autriche, le désarmement de la France. La grosse difficulté était de ménager les possibilités orientales au prix de concessions relatives à l'Ouest. C'est là l'inspiration vraiment bismarckienne. M. Stresemann l'a réalisée avec une incontestable maîtrise, puisqu'il a trouvé le moyen de mener de front le pacte de Locarno et le pacte de Berlin, puisqu'il a obtenu une place d'honneur à la Société des Nations, tout en se liant à la Russie des Soviets et en soutenant la résistance de la Lithuanie contre la Pologne.

Aurait-il pu, s'il avait vécu, continuer à dominer les impatiences d'une Allemagne remise en selle? Un incident a montré qu'il n'était pas à l'abri des entraînements. On se rappelle le coup de poing de

Lugano. Ce n'a été qu'une imprudence, puisque la menace n'a pas été relevée et que la mort est venue. Il ne reste de l'incident que le début d'une nouvelle manœuvre de révision, la plus scabreuse peut-être, parce qu'elle cherche à tourner, au profit de la revanche allemande, le problème des nationalités. Ce n'est pas la moins dangereuse des tentations que M. Stresemann lègue à ses successeurs. Ceux-ci ne pourront se plaindre de ne pas trouver un beau jeu. Trop beau peut-être, car ceux qui vont l'avoir dans les mains pourront être tentés de penser qu'il n'y a qu'à laisser les choses aller. Sans compter qu'ils seront des hommes nouveaux désireux de cueillir eux aussi des lauriers. C'est là l'énigme troublante qui se pose au bord de la tombe. Nous allons voir la suite d'une véritable gageure. On a voulu relever l'Allemagne pour lui épargner des tentations de revanche. Et cependant pour assurer la paix, il faut que ce relèvement ne soit pas poussé trop loin !

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

ESSAYISTES CONTEMPORAINS

Une *Anthologie des essayistes français contemporains* a paru récemment (à la librairie Kra). Des critiques, des chroniqueurs, des professeurs, des historiens y sont rassemblés pour former une réunion des plus variées. Car il est aisé de faire une anthologie de poètes ou de conteurs, dont les œuvres appartiennent à des genres bien déterminés. Mais le lien qui permet de grouper un certain nombre d'essayistes se laisse moins facilement saisir. L'éditeur de l'anthologie dont nous parlons avoue qu'il a renoncé à résoudre la difficulté, et qu'il a établi son choix d'après la qualité des écrivains plutôt que d'après le caractère de leurs œuvres. Le titre d'essai ne s'applique-t-il pas, en effet, à des écrits fort divers? Littré n'en donne que de vagues définitions ; ce mot désigne, selon lui, un ouvrage dans lequel l'auteur traite sa matière sans avoir la prétention de dire le dernier mot, et aussi certains livres, intitulés ainsi par modestie, comme si le nom de traité ou d'ouvrage était trop élevé. Pourtant nous entendons fort bien ce que nous voulons dire quand nous parlons de l'essai, qui est un genre en particulière faveur chez les écrivains français. Aucune littérature, dit la préface de l'anthologie Kra, n'est plus riche en essayistes que la nôtre. C'est vrai, encore que cette richesse nationale soit désignée d'un nom étranger ; car, — c'est toujours Littré qui parle, — *essayiste* vient d'*essay*, forme anglaise d'*essai*, et ce néologisme d'outre-Manche n'est guère moins récent que smoking et rugby. L'anglo-

manie n'épargne pas les choses de l'esprit, et la pureté de la langue française est vraiment difficile à défendre.

Tenterons-nous de préciser cette notion fugace de l'essai? On pourrait poser, tout d'abord, si l'on considère la plupart des talents qui s'y consacrent, qu'il apparaît comme une forme de la critique. L'anthologie Kra ne ferait que confirmer cette opinion. La plupart des écrivains de notre temps, qui ont tenu ou tiennent encore une rubrique de critique, y sont représentés, de Paul Souday à M. Albert Thibaudet, de M. Benjamin Crémieux à M. Edmond Jaloux. Essayistes et critiques n'ont-ils pas le même objet? La littérature, les beaux-arts, la philosophie, sont la matière de leurs communes réflexions. Les uns et les autres, en considérant les œuvres de l'art et de l'intelligence, s'efforcent d'arriver au même but, qui est de définir la vérité et de fixer le bon goût. Quelle différence demeure-t-il donc entre eux? Elle est très importante, car elle tient tout à la fois à l'esprit dont ils sont animés, à la méthode de leurs travaux, au style de leurs ouvrages.

La fonction du critique est de juger, et cette fonction détermine son attitude à l'égard de l'objet qui lui est soumis. On pardonnera mieux à un critique d'omettre quelques nuances, que de faiblir dans ses conclusions. C'est, au contraire, à l'explication et au commentaire que l'essayiste donne le plus de soin, quitte à terminer sur un avis incertain, si les diverses raisons qu'il a examinées se balancent dans son esprit. Le prince des essayistes, Montaigne, finissait par dire : que sais-je? Boileau, le modèle des critiques, condamne avec la rigueur absolue d'un polémiste. Des mêmes œuvres, des mêmes idées, un esprit critique tirera un jugement, dont un essayiste fournira l'exposé des motifs. Pour prendre des exemples dans la littérature d'aujourd'hui, les partis pris de Paul Souday nous semblent moins à leur place, dans une anthologie de l'essai, que la curiosité ondoyante et alerte de M. Albert Thibaudet.

Si le critique et l'essayiste cherchent tous deux à atteindre la vérité, ce n'est pas de la même manière. La démarche du critique est plus rapide, plus directe. Elle a quelque chose de fulgurant. Elle est non seulement orientée par les principes combinés du goût et de la raison, mais commandée par leurs exigences. Ainsi un rayon lumineux va-t-il toucher une parcelle d'or et la fait briller. L'essayiste, lui, découvre la pépite au fond de sa gangue. Il l'en extrait avec précaution, et non sans avoir criblé la terre à laquelle elle est mêlée, pour être sûr qu'aucune paillette ne lui échappe. Aussi procède-t-il plus lentement que le critique, avec plus de prudence et de circonspection. Le critique se jette sur le vrai pour le saisir. L'es-

sayiste l'isole en écartant le faux peu à peu. Si l'on change de métaphore, et que l'on compare la vérité à une cime, on pourra dire que le critique s'abat sur elle comme un aigle, tandis que l'essayiste y accède par les chemins en lacets de la montagne.

Nous voyons bien l'objection qu'on va nous faire. Si ces définitions sont exactes, dira-t-on, y a-t-il beaucoup de véritables critiques? L'un des plus grands, Sainte-Beuve, se trouvera écarté tout le premier. Boileau, donné comme exemple, risque d'être le seul de son espèce. Pourquoi pas? Boileau n'est-il pas un critique unique dans notre littérature? Et serait-ce diminuer Sainte-Beuve — dont l'autorité critique est d'ailleurs si souvent contestée — que de le mettre au rang des essayistes, dans la suite de Montaigne et de Voltaire? Mais, dira-t-on encore, Boileau est à part, car il a écrit en vers. C'est vrai, répliquons-nous : et n'est-ce pas une raison de plus d'en faire le type du critique incomparable?

Nous avons dit, tout à l'heure, que le critique et l'essayiste se distinguent pour finir, par une différence de style. Aux sentences du critique conviennent la force, la puissance, voire une certaine solennité. Ce n'est pas seulement une convenance artistique, mais une convenance morale que la poésie assure mieux que la prose. Le grand critique pose des règles, édicte des lois. De la part d'un homme qui tire son autorité de sa seule intelligence, — et le prosateur n'est que cet homme-là, — c'est toujours un peu présomptueux. La poésie, par ce que son inspiration a de quasi-divin, supplée à cette insuffisance. Le critique reçoit d'elle, si l'on ose une telle comparaison, le rayon qui illumina le front de Moïse quand il fut chargé des tables de la Loi. Le prestige qui doit accompagner les actes des législateurs et des juges, le législateur du Parnasse et le juge littéraire le demandent au mystère d'une incantation. Sans doute, il y a critique et critique ; et ceci ne s'applique pas aux jugements partiels que suscite, au cours du temps, tel livre ou telle tendance. Mais quand Horace et Boileau prononcèrent des jugements d'ordre général et écrivirent en vers leur *Art poétique*, ils ne suivaient pas seulement un usage de leur temps ; ils savaient que la haute critique trouve seulement dans un poème l'expression conforme à sa dignité. On rejette parfois sans respect les vers dorés de Boileau, un peu usés aujourd'hui, comme une monnaie qui a trop servi. En fait, ces vieilles médailles représentent ce que l'art peut inventer de plus parfait pour fixer une pensée qui veut se placer au-dessus des variations de l'homme.

En regard de cette critique souveraine, où les convictions de la raison prennent l'accent d'un acte de foi, la critique de l'essayiste

apparaît comme une œuvre tout humaine, accomplie avec la défiance et l'humilité du scepticisme. A une telle œuvre conviennent, au contraire, les procédés de la prose, ses retours, ses progrès lentement acquis à l'aide du sûr appui de la logique. Cette patiente recherche de la vérité a conscience de sa faiblesse ; mais elle finit par tirer une force de ses longs travaux, celle de la mesure. Elle aboutit aussi à un ordre, dont l'aspect est moins définitif et moins éclatant que celui du poème, mais qui est celui de la prose, fait de la seule intelligence des réalités, sans rien demander à leur vision. S'il y a une prose pure, comme on dit qu'il y a une poésie pure, ce serait celle des essayistes. Et voilà peut-être ce qui donne son plus haut prix à une anthologie comme celle que nous venons de lire. On pourrait y voir, à bon droit, une sorte de conservatoire des prosateurs.

Sans doute y aurait-il des distinctions à faire. A côté des essayistes proprement dits, il faudrait faire place à des critiques en prose qui développent l'étude de leur objet en partant de solides principes, et qui écrivent moins un essai qu'ils ne composent un discours. Nous entendons le mot *discours* au sens où l'employait Bossuet, et pour désigner un autre genre conforme entre tous au génie de la prose, genre qui est d'ailleurs à peu près tombé en désuétude. Nous en avons cependant de beaux exemples dans la littérature moderne, tel le *Discours préliminaire à l'Enquête sur la monarchie*, de M. Charles Maurras. La *Défense de l'Occident* est aussi un discours, quoique l'anthologie Kra range M. Henri Massis parmi les essayistes, auprès d'écrivains qui correspondent mieux aux définitions que nous avons tentées, tels que Jacques Rivière, M. Paul Valéry, M. Albert Thibaudet, M. Lucien Romier, M. André Maurois, M. Jacques Bainville. Mais le discours est trop rarement pratiqué aujourd'hui pour qu'on lui donne une place à part ; il faut se contenter de l'adjoindre en annexe à l'essai qui lui-même, du reste, n'est pas illustré par tous les prosateurs les plus notoires de ce temps.

Car il faut le remarquer pour finir : l'essai est peut-être une des formes les plus pures de la prose, mais la prose contemporaine cherche souvent la gloire ailleurs ; et elle la trouve dans le roman, qui lui permet d'emprunter à l'inspiration poétique quelques-uns de ses sortilèges La prose de Marcel Proust, celle de M. Jean Giraudoux, de M. François Mauriac, de M. Paul Morand, de M. Francis Carco, de M. Pierre Mac-Orlan, pour ne citer que quelques noms, appartiennent à ce genre hybride qui a tant de faveur aujourd'hui, et qui a fourni à l'éditeur Kra la matière d'une autre anthologie de prosateurs où figurent tous ces écrivains et leurs émules. La poésie et la prose authentiques souffrent également de ce mélange, qui est

sans doute la plus grande faiblesse de notre époque, et la dernière en date des conséquences du romantisme. Il n'y a pas à aborder ici l'examen de cette maladie de notre littérature. Il suffit que nous l'ayons entrevue pour que le petit groupe des essayistes fasse un peu figure de bastion de la prose française et prenne à nos yeux plus de valeur encore.

*
* *

Une anthologie n'est jamais complète. Celle-ci comporte plus d'une lacune. Pourquoi M. Charles Maurras n'y figure-t-il pas? Ses conclusions sont-elles trop décisives pour que les raisonnements par lesquels il y est arrivé gardent le nom d'essais? Si l'essai est ce que nous venons de dire : un modèle d'expression de l'intelligence par la prose, il manque la plus belle fleur à la guirlande de l'éditeur Kra.

On n'est pas moins surpris d'une autre omission, celle de M. Pierre Lasserre. Il est pourtant le type de l'essayiste. Nul ne tient, plus que lui, à obtenir cette précision intellectuelle qui est, avons-nous dit, le but de l'essai. « Pour moi, a-t-il écrit, je demande la permission de distinguer, distinguer, distinguer encore. Distinguer est le signe de l'être pensant. » Il faudrait répéter, à propos des travaux de M. Pierre Lasserre, tout ce que nous disions plus haut des méthodes de l'essai, car personne n'en a usé avec plus de raffinements.

Et son œuvre est le témoignage de ce que peut accomplir une intelligence d'élite, par cette investigation progressive et pénétrante. Les morceaux choisis de ses divers livres, qu'il vient de publier sous le titre *Trente années de vie littéraire*, nous permettent de prendre une rapide vue d'ensemble de cette œuvre. M. Pierre Lasserre était naturellement doué de la compréhension la plus vaste. Son esprit s'est ouvert à de multiples connaissances avec un élan qui le préservait de la sécheresse, cet écueil des essayistes. Il a notamment une merveilleuse intelligence de la poésie et de la musique. On n'acquiert pas, on possède en naissant le goût qu'il manifeste quand il parle de Mistral ou de Schubert. Mais on peut cultiver ces dons, et c'est à quoi M. Pierre Lasserre s'est appliqué avec autant de plaisir que de persévérance. Il ne s'est jamais lassé d'apprendre, afin de choisir, et, en définitive, de mieux connaître. Il s'est toujours défié du déjà dit, du jugement tout fait, pressentant qu'un examen plus perspicace et plus profond peut apporter à une opinion reçue, non seulement des nuances, mais de larges modifications. Le jour où il a abordé le sujet sur lequel les plus nombreux préjugés étaient accumulés, le romantisme, il a tout renversé en

replaçant la vérité où elle doit être, dans les principes. C'est pourquoi le *Romantisme français* demeure le plus grand livre qu'il ait écrit. Mais il ne touche à rien sans donner cette impression de justesse à laquelle il atteint par la force du bon sens. Cette qualité est particulièrement visible dans ses écrits sur les choses d'Allemagne. Les trésors de poésie que l'Allemagne recèle devaient le séduire, et il a dit fort bien ses émotions et ses plaisirs. Mais son intelligence éprise de clarté et de franchise a su séparer ces impressions sensibles et les opérations de l'esprit, que les Allemands mêlent au contraire, si volontiers. Et la philosophie allemande a rarement été aussi bien jugée que par lui.

En résumé, — mais il est difficile de donner en résumé une idée fidèle d'une œuvre qui vaut surtout par la richesse et la variété de ses aperçus, — une page de M. Pierre Lasserre laisse toujours, quand on l'a lue, la satisfaction d'avoir remis chaque chose à sa place. C'est l'ordre auquel nous avons dit que l'essai s'efforce d'atteindre. Rendons à M. Pierre Lasserre sa place parmi les essayistes contemporains, dont il est, sans aucun doute, l'un des plus accomplis.

André Rousseaux.

Stendhal et les sources des Chroniques italiennes.

Dès ses premiers séjours en Italie, alors qu'il était tout occupé à réunir les éléments de son Histoire de la Peinture, *Beyle s'intéressait déjà aux chroniqueurs dont les narrations font revivre les passions gigantesques d'autrefois et dont nulle affectation ne vient masquer la féroce ardeur. Avec quelle joie il empruntait à ces historiens quelques anecdotes marquantes pour en enjoliver ses théories esthétiques ou ses impressions de voyage. Il alla même, en* 1821, *jusqu'à vouloir indiquer à Walter Scott, qu'il considérait comme le chef incontesté du roman historique, des sujets italiens particulièrement propres à peindre selon lui les mœurs du Moyen âge et de la Renaissance.*

Aussi se figure-t-on aisément l'émotion qu'il éprouva lorsque, étant consul à Civita-Vecchia, il mit au jour soit chez des bouquinistes, soit dans des archives de famille qui lui étaient ouvertes, quelques-uns de ces poudreux récits qui l'avaient toujours si fort intéressé. Il se hâta d'acquérir les uns et de faire copier les autres, et c'est à Sainte-Beuve le premier que, semble-t-il, il fit, le 21 *décembre* 1834, *confidence de ses acquisitions en même temps que de ses nouveaux projets littéraires :*

« Ampère vous dira que j'ai mis mes économies à acheter le droit de faire des copies dans les archives gardées ici avec une jalousie... par la raison toute simple que les possesseurs ne savent pas lire. J'ai donc huit volumes in-folio, mais la page écrite d'un seul côté, d'anecdotes parfaitement vraies, écrites par les contemporains en demi-jargon. Quand je serai de nouveau pauvre diable, vivant au quatrième étage, je traduirai cela fidèlement. La fidélité, suivant moi, en fait tout le mérite. Toute cette narration est pour amener cette question : Comment intituler ce recueil? *Historiettes romaines fidèlement traduites des récits écrits par les contemporains* (1400 *à* 1650). Mais peut-on dire historiette d'un récit tragique? »

Cette question du titre, il faut y insister, a tout particulièrement préoccupé Stendhal. Un jour, en marge d'un des manuscrits qui l'amusaient si fort, il se proposa à lui-même, non sans ironie, d'intituler ces traductions qu'il veut faire : « Historiettes romaines fidèlement traduites des récits contemporains, par Bouriquet. » *Une autre fois, en quelque autre endroit des marges qu'il se plaisait toujours à cribler de réflexions. il fit choix d'un autre pseudonyme et tenant pour fort peu de chose sa part de collaboration, il développa davantage sa pensée et ses scrupules avec une modestie assez rare.*

« Un titre raisonnable serait celui-ci : *Pièces historiques écrites en italien vers l'an* 1600 *et fidèlement traduites par Théodore Bernard.* (Les copies des manuscrits originaux sont déposées.) — Objection : ce titre n'indique pas que ce sont des aventures particulières et intéressantes. Il conviendrait à une suite de pièces officielles sur une révolte, celle de Masacciello par exemple. — Réponse : On saura bientôt par les journaux que ce sont des aventures intéressantes et leur *véracité* reste établie par le titre. »

On sait de reste que lorsque l'ensemble de ces historiettes *a été rassemblé pour la première fois, après la mort de l'auteur et par les soins de Romain Colomb, leur réunion, en* 1855, *dans les œuvres complètes chez Michel Lévy, portait le titre qui a prévalu depuis de* Chroniques italiennes. *Peut-être Stendhal lui-même l'avait-il indiqué dans ses papiers.*

Par ailleurs, dans une lettre publiée dans la Correspondance *à la date du* 11 *novembre* 1832, *mais qui sans aucun doute est de* 1835, *Stendhal écrivait à M. Levavasseur, libraire à Paris, qui lui demandait avec insistance quelque roman :*

« J'ai acheté très cher de vieux manuscrits en encre jaunie, qui datent du seizième et du dix-septième siècle. Ils contiennent en demi-patois du temps, mais que j'entends fort bien, des historiettes de quatre-vingts pages chacune et presque tout à fait tragiques. J'appellerai cela *Historiettes romaines*. Il n'y a rien de croustilleux comme dans Tallemant des Réaux ; cela est plus sombre et plus intéressant. Quoique l'amour y joue un grand rôle, aux yeux d'un homme d'esprit ces historiettes seraient l'utile complément de l'histoire

d'Italie aux seizième et dix-septième siècles. Ce sont des mœurs qui ont enfanté les Raphaël et les Michel-Ange, que l'on prétend si niaisement recommencer avec des académies et des écoles des Beaux-Arts. »

Et, environ ce temps, sur son propre exemplaire des Promenades dans Rome, *dont M. Jacques Boulenger a relevé les notes marginales, Beyle traçait pour lui-même quelques indications précieuses :*

« *I Have seven* volumes pleins de faits romains, dont le récit donné par traduction, sans nul ornement, serait bien autrement probant et caractéristique, mais probablement moins amusant, *that the actual tales.* — « Récits Accoramboni, Cenci, origine de la maison Farnèse. Le cardinal neveu Aldobrandini faisant tuer un jeune Romain qui entretient une jolie fille, furent (*sic*) condamnés à mort par le gouverneur de Rome, le prince Santa Croce. — *I have two volumes of napolitan* anecdotes, une ou deux traduites sans *aucune* prétention, insérées ici, y ajouteraient la couleur locale. »

C'est, en effet, de ces récits italiens Accoramboni et Cenci que Beyle tirera les nouvelles du même nom, et l'origine de la maison Farnèse résume en quelques pages toute l'intrigue sommaire de la Chartreuse, *comme le plus modeste greffon d'églantine contient en promesse toute la rose épanouie; il n'y faut que l'habileté et tous les soins patients du jardinier.*

Beyle, enfin, faisait part de sa découverte dans une autre lettre adressée conjointement, en cette même année 1835, *à son cousin Colomb et à son ami di Fiore. Il y disait entre autres choses :* « Chaque volume in-folio m'a coûté de quatre-vingt-dix à cent vingt francs, et j'en ai douze. »

En réalité, ce n'est pas huit, ce n'est pas douze, mais quatorze volumes que Beyle possédait lors de sa mort. Treize de ces manuscrits sont des copies, comme le prouvent le papier, l'encre, l'écriture et la reliure, qui est analogue à celle des manuscrits de Lucien Leuwen *conservés à la bibliothèque de Grenoble. Un seul manuscrit est ancien, et très probablement du dix-septième siècle. Il ne porte d'annotation qu'aux derniers feuillets de garde, où quelques mots au crayon, à demi effacés et illisibles, sont incontestablement de l'écriture de Stendhal. Les autres volumes sont couverts de nombreuses remarques de la main de Beyle, et toutes sont datées de* 1833 *à* 1839. *Les plus anciennes ne sont pas antérieures à mars* 1833 *et nous fixent sur la date où les premières copies arrivèrent enfin en possession de Beyle, peu de semaines après le jour où, cherchant des renseignements sur les faits historiques qui lui fournirent* l'Abbesse de Castro, *Beyle avait « bravé la poussière infâme des bibliothèques » et obtenu la permission de faire copier les faits intéressants.*

Beyle mort, Mérimée offrit d'abord les quatorze manuscrits à Panizzi, directeur du British Museum, et les fit enfin acheter pour la Bibliothèque Nationale pour la somme de six cents francs. Le reçu, en date du 15 *janvier* 1851, *est au nom de Colomb agissant pour Pauline Beyle, héritière de son frère.*

On les peut consulter au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale où ils appartiennent au fonds italien, sous les numéros 169 *à* 179 *inclus*, 296 *et* 297, *et* 886.

*Depuis que ces manuscrits sont à la disposition du public, quelques chercheurs ont entrepris d'en tirer parti comme avait fait Stendhal et de donner des adaptations de certaines historiettes non utilisées par l'auteur de l'*Abbesse de Castro.

Le premier, Fabrice Renzi, dans la Revue des Chefs-d'œuvre *du* 10 *juillet* 1883, *a publié sous le titre de* « Chroniques italiennes inédites », *ces trois récits :* Dona Maria Davoloz, les frères Missori *et* le Cardinal Aldobrandino.

Après lui M. Moïse Renault, dans la Revue Indépendante *de novembre* 1888, *avait donné la traduction de* « Acte de vengeance commis par le cardinal Aldobrandini sur la personne de Girolamo Longobardi, gentilhomme romain ».

Et M. Casimir Stryienski a recueilli dans la seconde série de ses Soirées du Stendhal-Club *parues au* Mercure de France, *différents fragments traduits ou plutôt résumés par le même Moïse Renault, et précédés des notes écrites de la main de Stendhal en tête de chacun de ces fragments sur les manuscrits italiens qui lui ont appartenu.*

On connaît d'autre part en librairie un dernier recueil puisé aux mêmes sources : « Traduction d'Arsène Œris : Chroniques italiennes des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, annotations de Stendhal, préface de Xavier Pelletier. Paris, Jouve, 1913. » *La préface de M. Xavier Pelletier avertit que « sous le pseudonyme d'Arsène Œris se voile une descendante italienne du pape Clément VIII, des illustres princes Aldobrandini ».*

Ce volume contient douze des chroniques italiennes copiées et rassemblées par les soins de Stendhal. Ce sont des adaptations très succinctes, plutôt que la traduction fidèle des manuscrits italiens, et les notes de Stendhal *se réduisent à* deux, *et des plus brèves. En revanche le livre est orné du portrait de la traductrice.*

Les manuscrits de la Bibliothèque Nationale nous demeurent précieux parce qu'ils nous restituent les sources irrécusables où Stendhal a puisé quelques-unes de ces œuvres les plus connues, mais il faut bien reconnaître qu'ils n'ont pas une grande rareté ni une valeur documentaire bien certaine. Toutes les bibliothèques italiennes en contiennent de semblables.

On peut voir dans ces sortes de romans populaires, presque tous composés dans la seconde moitié du dix-septième siècle, comme des recueils de causes célèbres d'autrefois. L'histoire y est défigurée à plaisir et on y rencontre à chaque ligne les plus grossières erreurs de chronologie et d'invraisemblables confusions de personnages. Ces récits en eux-mêmes n'ont au surplus, quand ils ne sont pas transposés par le génie de Stendhal, qu'un intérêt assez mesquin. Aussi les extraits qu'en ont faits les divers auteurs que nous avons nommés n'ont-ils pas à nous arrêter.

Si différentes, en effet, que soient les brèves histoires qu'ont parfois tiré en commun de ces vieux manuscrits Mme Arsène Œris et MM. Renzi et Moïse Renault, elles n'en sont pas moins également insipides. Les uns et les autres ont dû renoncer à une traduction que les redites du texte primitif rendaient impossible, et ils n'ont guère fait qu'élaguer le prolixe bavardage du chroniqueur italien pour ne conserver qu'un résumé fort sec de l'anecdote. Stendhal au contraire crée une foule de détails, de petits traits révélateurs, ajoute des réflexions significatives et, grâce à son style propre et plein de vivacité, imprime un mouvement étonnant à tous ces drames un peu stagnants. Non seulement les redites disparaissent, toutes les maladresses sont réparées, mais partout rayonne une clarté nouvelle, partout s'infuse une rapidité pleine en même temps d'art et de vie. De plus Beyle y ajoute ses idées générales et cette philosophie du roman qu'il place ici au début de la Duchesse de Palliano, *comme il en fera le thème de la préface de* la Chartreuse.

Si Stendhal a pris dans ces récits un peu frelatés, en se contentant parfois de les adapter adroitement, la matière de ses Chroniques italiennes, *c'est qu'il y retrouvait son cœur secret et ces éléments de cruauté et d'énergie dans la passion qui à ses yeux donnaient seuls du prix à la vie. Plus que tous autres, il exaltait le seizième siècle italien parce qu'il lui semblait qu'à cette époque l'amour n'avait pas à s'embarrasser de conventions et s'exprimait en toute franchise. Aussi brossait-il, sinon un tableau bien fidèle des mœurs de l'époque, du moins, comme l'a fait remarquer Colomb,* « de petites histoires pleines d'incidents dramatiques, où l'amour *joue le principal rôle* ».

Cependant « l'amour, *affirmait l'auteur lui-même dans une phrase rappelée par Sainte-Beuve,* est une fleur délicieuse, mais il faut avoir le courage d'aller la cueillir sur les bords d'un précipice affreux. »

On ne s'étonne pas de la sombre violence des Chroniques, *où l'écrivain s'appliquait néanmoins à la simplicité, car, pensait-il avec raison, l'intensité des sentiments ne saurait s'exprimer par de l'enflure. Fuyant à la fois l'attendrissement et la morale, son horreur des phrases à effet lui faisait excuser un peu de sécheresse, et il ne tendait qu'à l'exposé tout nu des événements Il est singulièrement piquant de songer que* l'Abbesse de Castro *est par sa date de composition tout à fait contemporaine de* la Chartreuse de Parme *et que l'on voit dans l'une et l'autre de ces histoires des péripéties romanesques très voisines. Mais dans l'une la part de l'auteur est réduite au minimum, et il faut goûter surtout la rapidité de l'action, la clarté du fait divers et les couleurs de la vie. L'âme des héros y demeure dans un état de tension continue, sans aucun de ces délassements, de ces repos souriants qui, dans l'autre, permettent à l'écrivain d'intervenir à perte de vue dans le récit pour nous expliquer minutieusement l'âme agitée des personnages. Là réside la différence essentielle que nous pouvons établir entre Stendhal nouvelliste et Stendhal romancier.*

Il faut bien aussi souligner que ce qui frappe encore dans ces contes

forcenés, c'est qu'ils sont dépouillés à l'extrême de tout cet appareil romantique que Stendhal précisément reprochait aux œuvres de Nodier et de Victor Hugo. L'auteur redoutait par-dessus tout la fausse note qu'eût été l'intervention de la sensibilité moderne dans ces récits d'un autre âge.

Il recherchait avant tout dans ces récits sommaires ce que son grand-père Gagnon lui proposait dès son jeune âge, comme but et comme fruit de sa constante application : la connaissance du cœur des hommes. *Il le reconnaissait lui-même en propres termes quand il jetait fiévreusement, en tête ce ces grossiers manuscrits, quelques idées éparses pour la préface de l'ouvrage qu'il comptait bien en tirer un jour. Ce qu'il aimait retenir de tant de fatras, ce sont, écrivait-il,* « quelques faits qui jettent un jour singulier sur les profondeurs du cœur humain ». *Car, ajoutait-il,* « en général, ces récits peignent la façon de penser du temps, ils sont écrits peu après les événements ».

A mesure qu'il poursuivait la lecture de ces chroniques, dont il fit durant plusieurs années sa pâture, Beyle les annotait abondamment, et nous renseignait ainsi sur ce qu'il en pensait au juste. En tête des Aventures napolitaines, *il s'inquiétait de leurs sources et de leur valeur* :

« Il faut lire la partie napolitaine des Annales de Muratori. Il faut lire l'histoire des vingt rois de Naples. Quand on aura une idée générale de l'histoire des vingt rois, on comprendra mieux ces aventures. Cette civilisation s'est éteinte sous les rois Bourbons, vers 1750, et nous n'en avons plus d'idée. »

Une autre fois, il précisait ainsi sa pensée :

« Au curieux,

« Les récits que voici, ceux de Bandello et de Geraldi Centio, de Bta Collini, soutenus par la lecture des Annales de Muratori (et par le mépris pour MM. Sismondi, Roscoe, Botta et autres déclamateurs payés par un parti ou par un King), donnent une idée parfaitement juste de l'Italie de l'an 1300 à 1750. A cette époque on a Goldoni, Casanova.

« Les Segui, Villani, etc., de Florence ne mentent guère. Burckard, sur Alexandre VI (*Corpus historicum medii ævi*, Leipsick, page 1250), me semble vrai, mais se garantir soigneusement des écrivains vendus : Roscœ et autres jeansucres, faits pour être académiciens : oily, pathétic, insincère, and plausible. Mars 1835 ; death du doux inventeur de la prison de Pellico au Spitzberg. »

Vraiment, il n'avait pas de chance, cet écrivain qui avait pris pour modèle la clarté et la précision du Code civil; qui abominait avec tant d'âpreté les Villemain et les Salvandy, et qui tombait outre-monts sur d'aussi plats rhéteurs. Il exhalait sa mauvaise humeur en plus d'un passage :

« Il faut avouer que ces préface en mauvaise philosophie de Platon, imitées de Boccacio, sont insupportables. La simplicité de Bandello est bien préférable. Bandello était humilié de n'avoir pas

le beau style nécessaire pour faire ces beaux proemiali. « Rome, 5 mars 1834 ».

Parfois Beyle faisait quelques compliments et reconnaissait dans le chroniqueur des qualités qui l'enchantaient, par exemple, le « genre d'esprit de Saint-Simon ». *Une autre fois, il se plaisait à dire que le passage qu'il soulignait était digne de Froissart, ou encore il affirmait ainsi sa satisfaction :* « Excellent morceau comparable à la conjuration de Catilina de Salluste. »

Le plus souvent, Beyle était moins élogieux et il ne ménageait pas les critiques. Nous relevons pêle-mêle ces indications qui se succèdent sur les feuillets blancs des copies italiennes :

« Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire. Il fallait avoir le courage d'effacer quatre ou six lignes···»

« Écrit par une sorte d'aide de camp qui ne dit pas tout ce qu'il sait... »

« Discours imité de Tite-Live... »

« Imité de Salluste ou de Balthazar Gracian... »

« Imitation de Salluste ou du moins des auteurs anciens... »

« Le défaut de ce livre est la quantité de supplices décrits... »

Ailleurs, Stendhal se plaignait que les manuscrits originaux présentaient des répétitions ou des lacunes. Ou bien il invectivait contre son copiste, sot fort présomptueux et ignorant. D'autres fois il se demandait comment tirer parti à la fois de la crudité et de la naïveté des originaux :

« Rien de plus curieux que les quinze premières pages, mais on ne peut les traduire pour les Français de 1838, qu'en leur ôtant toutes leurs grâces... »

« Les dix-huit pages précédentes, admirables pour qui admire Salluste, sont intraduisibles pour les Français collet-montés de 1838. Arrangées avec des équivalents, les dix-huit pages qui précèdent deviennent parfaitement plates. Pour les faire passer dans cet état, il faut le style de M. Villemain, 28 juillet 1838. »

D'autres annotations nous renseignent sur un point demeuré un peu obscur jusque-là. Beyle était en possession de tous ces documents, ou du moins de la plus grande partie, dès 1833, *il ne rêvait que d'en tirer parti et d'en composer plusieurs recueils. Pourquoi, lui qui était presque toujours l'homme du premier moment, ne le fit-il point aussitôt? Il ne se sentait pas assez libre. Il avait déjà écrit à un éditeur que tant qu'il serait fonctionnaire il ne publierait rien. Nous le voyons persévérer dans sa résolution :*

« Plusieurs de ces histoires sont excellentes, mais Dominique ne peut pas les publier à cause de sa chaîne officielle. De ce nombre sont :

« 1° L'excellente histoire d'Urbain VIII.

« 2° L'origine de la grandeur des Farnèse.

« Parmi les histoires que la diable de chaîne officielle permet de

publier, je place l'histoire de la duchesse de Paliano en y ajoutant le dialogue au moment de la mort pris dans le volume contenant le procès du cardinal Caraffa... »

Dans un autre endroit, quelques lignes viennent éclairer encore la pensée de Beyle et bien montrer qu'il y avait dans sa résolution moins de crainte que de délicatesse pour le gouvernement qui lui avait assuré le pain de sa vieillesse. Et l'on comprend aussi sa réserve, tant qu'il était consul à Civita-Vecchia, à l'égard d'un État plus généreux envers lui que ne l'avait été l'Autriche : « Je ne pourrais peut-être sans mentir dire du bien du gouvernement de Rome et si j'en disais du mal j'aurais l'air méchant. La révolution de Juillet me trouvant avec vingt-cinq ans de service à Moscou, Vienne, Berlin, m'avait donné une petite situation dans les environs de Rome. »

Toutes ces raisons expliquent les précautions que nous lui verrons prendre afin de garder un rigoureux anonymat lorsque, cinq ans environ plus tard, il se décidera, en dépit de ses premières résolutions, à publier quelques-unes de ces historiettes. Déjà il prévoyait qu'en en réunissant six on pourrait obtenir deux volumes for money. *Ces deux mots montrent assez que ce n'est bien là dans son esprit qu'une entreprise de librairie. Et encore comptait-il publier ces volumes seulement « after the fall of the B. Empire et le retour au 71 de la rue de Richelieu ».*

C'est au 71 de la rue de Richelieu qu'il habitait quand il avait publié de l'Amour *et commencé cette vie de salon, de voyages et de littérateur un peu amateur qui fut la sienne avant la période actuelle inaugurée par la révolution de Juillet. Et c'est à Paris, en effet, qu'il entreprendra d'écrire et de publier quelques-unes de ces historiettes, — du moins au cours d'un long congé où, grâce à la protection du comte Molé, il se croira redevenu libre et indépendant.*

Durant ce congé, qu'il s'arrangea pour faire durer plus de trois ans, de mai 1836 *à juin* 1839, *Beyle fut possédé d'une fièvre littéraire intense et il tira notamment de ses chers manuscrits italiens non seulement* la Chartreuse de Parme, *mais encore quatre nouvelles qui furent d'abord publiées dans la* Revue des Deux Mondes. *La première,* Vittoria Accoramboni, *y avait paru le* 1er *mars* 1837, *et bientôt, Stendhal répondait à François Buloz, qui lui demandait d'autres récits, par la lettre suivante qu'a exhumée, après quatre-vingt-dix ans, Mme Marie-Louise Pailleron, petite-fille du destinataire* (1) :

« Monsieur,

« Je reçois la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je m'engage à vous remettre six ou sept nouvelles formant ensemble la valeur de douze feuilles de la *Revue*, où la première de ces nouvelles, *Vittoria Accoramboni*, a paru il y a six semaines. Vous aurez le droit d'insérer ces nouvelles dans la *Revue* et de les réunir ensuite

(1) *Trois lettres inédites de Sthendal.* « Le Divan », septembre-octobre 1927.

dans un tirage de huit cents exemplaires ; vous me remettrez la valeur de ces manuscrits à mesure de la livraison desdits, qui aura lieu d'ici à un an, les douze feuilles de la *Revue* seront payées trois mille francs par vous ; Monsieur, ces nouvelles ne sont pas de moi, et il a été convenu verbalement que jamais mon nom ne serait prononcé.

« *Vittoria Accoramboni* fait une feuille et demie, je vous serais obligé, Monsieur, de m'envoyer trois cent soixante-quinze francs.

« Ceci sera peut-être après-demain, et si vous en aviez besoin plus tôt, je pourrais le livrer demain.

« Quelque petit espace que je tienne dans le monde, vous savez, Monsieur, qu'il y a des gens qui cherchent à me nuire, je désirerais que mon nom fût prononcé le moins possible. »

On remarquera la sorte d'inquiétude avec laquelle Beyle demandait l'anonymat pour ses écrits. Vittoria Accoramboni *avait paru sans signature, les* Cenci *publiés la même année ne furent pas signés davantage.* La duchesse de Palliano, *en* 1838, *et* l'Abbesse de Castro, *en* 1839, *furent suivies du nom de Lagenevais, masque commun à plusieurs visages sous lequel se cachèrent notamment Pontmartin et Blaze de Bury.*

Plus tard Beyle craignit moins sans doute pour sa tranquillité puisque trois de ces nouvelles furent en 1839 *réunies en un volume sous le nom de « M. de Stendhal; auteur de* Rouge et Noir, *de la* Chartreuse de Parme, etc. » *Il n'avait donc plus de raison pour désirer passer inaperçu. Et Beyle, à son retour à Paris, après avoir de nouveau assuré deux ans la gérance de son consulat de Civita-Vecchia, songea à reprendre ouvertement sa collaboration avec la* Revue des Deux Mondes. *Par une lettre-contrat, en date du* 21 *mars* 1842, *il s'engageait vis-à-vis de M. Bonnaire, co-directeur de la* Revue, *à livrer un nombre de nouvelles suffisant pour former deux volumes égaux en importance à la* Chartreuse de Parme. *Chaque nouvelle devait être signée Stendhal. Le prix global convenu pour ces deux volumes était de cinq mille francs, sur lequel l'auteur reçut un acompte de quinze cents francs.*

Mais on sait que Beyle mourut inopinément moins de quarante-huit heures après avoir écrit cette lettre. Et Romain Colomb remboursa à la Revue des Deux Mondes, *le* 4 *juillet de cette même année, la somme versée.*

Beyle laissait inachevées dans ses papiers plusieurs nouvelles, les unes seulement ébauchées, les autres plus ou moins avancées en œuvre, et parmi ces dernières deux au moins appartiennent au cycle des contes italiens. Ce sont Trop de faveur tue *et* Suora Scolastica, *à laquelle Stendhal travailla encore le jour même où, frappé d'apoplexie, il tombait sur le pavé de Paris.*

Henri Martineau.

LES SCIENCES

LES ONDES ÉLECTRIQUES ET LA VIE

Voici une question troublante et encore bien obscure. J'hésite depuis longtemps à en entretenir les lecteurs de *la Revue universelle*, parce que, à mon avis, le côté expérimental n'en semble pas complètement établi.

Cependant, des faits curieux, indiscutables, sont affirmés de telle façon qu'il n'est plus possible de passer sous silence ce problème qui fait marcher tant d'imaginations.

Commençons par dire tout de suite que la question n'a rien de commun avec le spiritisme ou les sciences dite de l' « au-delà ». Il s'agit de savoir si, par un mécanisme encore inconnu mais parfaitement possible, les ondes électriques, de la nature de celles qui sont employées en T. S. F., peuvent avoir une répercussion sur nos organes vivants, peuvent en modifier le fonctionnement, peuvent, en fin de compte, agir sur les fonctions cérébrales.

La vie est un ensemble de phénomènes, ensemble très complexe d'ailleurs et dans lequel interviennent de nombreux facteurs. On a voulu y faire prédominer des phénomènes uniquement chimiques : la vérité est, sans doute, que les influences déterminantes sont plutôt physico-chimiques, et, peut-être même, surtout physiques ; et au premier rang de ces causes il faut placer les phénomènes ondulatoires.

Nous sommes, en effet, entourés d'ondes de toutes sortes : ondes sonores, ondes lumineuses, ondes thermiques, ondes électriques...

sans compter toutes celles que nous ignorons, dont nous ne soupçonnons ni la nature, ni même l'existence, et qui cependant nous enveloppent de leur infrangible réseau. Ainsi nous enveloppaient les ondes électriques que nous n'utilisons que depuis le jour récent où le génie de Branly nous a dotés de l'organe permettant de les déceler, et qui, cependant, existaient depuis le commencement du monde.

La découverte de la T. S. F., son prodigieux développement et ses merveilleuses applications ont, naturellement, orienté l'esprit des chercheurs vers un rapprochement entre les phénomènes radioélectriques et ceux de la vie. Le fait qu'un récepteur d'ondes ne reçoit les messages que s'il est rigoureusement synchronisé avec les ondes du poste émetteur est venu apporter un argument sérieux aux partisans de cette analogie. Comment ne pas comparer ces curieuses transmissions lointaines à ces phénomènes de télépathie, bien différents des choses du spiritisme, qui sont aujourd'hui confirmés par de nombreux et indiscutables témoignages? Comment ne pas être conduit à penser que deux cerveaux, accordés à l'unisson l'un de l'autre par une longue communauté de sensations partagées ou par une vie d'affection réciproque, puissent émettre et recevoir des ondes, mystérieuses peut-être, mais absolument synchronisées, fût-ce à leur insu?

Les ondes ultra-violettes, en particulier, ont sur les phénomènes de la vie une action incontestable : on sait comment elles agissent sur les maladies cutanées, sur la santé générale. Les radiations de courte longueur d'onde des rayons X sont d'une efficacité certaine, contre les affections cancéreuses par exemple ; mais cette efficacité est, parfois, redoutable pour les savants et les opérateurs qui les emploient. Les ondulations électriques, utilisées par l'illustre physiologiste d'Arsonval sous la forme des courants à haute fréquence ont, sur la tension artérielle, des effets prodigieux et immédiats.

Or, il y a des ondes cosmiques, des radiations ultra-pénétrantes dont le physicien Albert Nodon a fait, le premier, la découverte il y a quelques années et dont l'étude est poursuivie en Amérique par un autre physicien, Millikan. Quelle est l'origine de ces radiations? Comment se propagent-elles?

L'ancienne théorie de Newton, qui envisageait la lumière comme une « émission » de petits projectiles, a été éclipsée pendant un siècle par la théorie des ondulations dont notre grand Fresnel a été l'apôtre et le virtuose : mais un génie comme Newton se trompe rarement. Les phénomènes découverts en étudiant le tube de Crookes, les rayons X, les manifestations radioactives découvertes en 1896 par Henri Becquerel et dont, deux ans plus tard, Curie découvrait, avec le radium, le plus brillant corollaire, montrent qu'il y a de véritables émissions

de corpuscules. Rayons cathodiques, rayons alpha, béta, gamma du radium sont de véritables cortèges de particules élémentaires. Par une conception de la plus haute portée, le duc de Broglie a mis d'accord les deux théories, en apparence rivales, en montrant que chacun de ces petits projectiles « émis » peut devenir un centre « ondulant ».

On comprend donc qu'il soit naturel de rechercher une relation entre ces ondes, maîtresses de l'univers, et les phénomènes de la vie, surtout ceux qui ont leur siège dans le cerveau.

***

L'un des maîtres de l'électro-biologie, le docteur Foveau de Courmelles, s'est fait l'ardent défenseur de ces théories nouvelles, que d'aucuns pourraient trouver, sinon téméraires, du moins audacieuses. Et il se demande si ces ondes connues, qui agissent sur la peau, sur le cancer, sur la qualité des vins par exemple, ne sont pas, à leur tour, influencées par les ondes de T. S. F.? Celles-ci ne peuvent-elles pas agir sur celles-là, les amplifier ou les détruire par des interférences mystérieuses?

C'est ici qu'il convient de rappeler les observations si curieuses faites par M. G. Lakhowski sur ce sujet encore si obscur : ces observations ont porté sur les pigeons voyageurs.

Tout le monde connaît le sens étonnant d'orientation que possèdent ces oiseaux : transportés loin de leur colombier, ils commencent par décrire dans l'air de vastes conférences de cercle, pour « chercher » leur direction, et, quand ils l'ont trouvée, ils se dirigent vers leur nid avec la même sûreté que s'ils suivaient l'indication d'une boussole.

Cela étant rappelé, voici ce qu'observa M. Lakowski, il y a quelque temps, à la station radiotélégraphique de Paterno, près de Valence, en Espagne.

Un lâcher de pigeons voyageurs avait eu lieu près de l'antenne de ce poste puissant, au moment même d'une émission faite par la station. Et les oiseaux, contrairement à leur habitude, bien qu'ils tournassent en cercle, ne parvenaient pas à trouver leur direction de route et se trouvaient complètement désorientés. L'expérience fut répétée plusieurs fois, et toujours avec le même résultat : le voisinage des ondes électriques provoquait une perturbation profonde, et même une abolition totale du sens de la direction chez les pigeons voyageurs. Des expériences analogues faites à Kreutznach ont conduit aux mêmes conclusions : suppression du sens directeur des pigeons tant que durait l'émission ; rétablissement de ce sens dès que l'émission s'arrêtait.

Des observations intéressantes pourraient être faites par des chasseurs, ainsi que le suggère le docteur Foveau de Courmelles. Des postes d'émission puissants sont installés en pleine campagne : a-t-on remarqué si le gibier, si les animaux domestiques, pendant les émissions, se sont éloignés ou rapprochés des pylônes, s'ils ont manifesté des troubles ou des inquiétudes? Autant de faits qu'il serait heureux d'établir par des observations bien faites.

Voilà donc un nouveau champ d'études pour la science ; et ces études touchent à cette frontière qui sépare la science des forces de celle de la vie, de ses manifestations, de son mécanisme. Arriverons-nous avec les progrès de la physique, terrestre ou cosmique, je ne dis pas à pénétrer, mais tout au moins à soupçonner le mystère de nos existences, de ces périodes, à la fois si courtes et si longues, qui séparent, dans le temps, notre naissance de notre mort?

C'est le secret de la science de demain.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

ARTHUR HENDERSON

Lorsque Mac Donald, au début du mois de juin dernier, choisit Arthur Henderson pour lui confier les Affaires étrangères, l'opinion en Angleterre se montra assez peu satisfaite. On affirma généralement que ce choix avait pour but de laisser au président du Conseil britannique la direction effective de la politique extérieure.

Bien que son entrée au Foreign Office *ait été mal accueillie dans les milieux parlementaires anglais, on aurait tort de croire que Henderson ne jouisse pas au Parlement de Westminster d'une sympathie assez générale. On croit savoir qu'on n'a pas grand'chose à craindre de lui. Car le* bon Oncle Arthur, *comme on l'appelle, était surtout célèbre jusqu'ici par les anecdotes savoureuses qu'il se plaît à raconter aux jeunes députés et les conseils qu'il leur donne pour leurs futurs discours.*

Pourquoi donc sa nomination au Foreign Office *a-t-elle déçu? Nul n'avait été choqué lorsque, en* 1924, *Mac Donald lui avait confié le* Home Office, *ou ministère de l'Intérieur. Quelles inquiétudes sérieuses aurait-il, d'ailleurs, pu faire naître dans ce poste? Ni Henderson, ni Mac Donald, ni Snowden, ni tous leurs collègues, les ministres ou sous-secrétaires d'État travaillistes, pris ensemble, ne sauraient bousculer à leur gré les traditions séculaires, les habitudes, les lois qui depuis si longtemps forment l'assiette de l'Empire Uni. Lady Astor n'a d'ailleurs pas manqué de souligner déjà, en plein Parlement, l'écart notable qui existe entre les promesses électorales des travaillistes et leurs réalisations gouvernementales. Si donc les Anglais de race ont été hostiles au choix de*

Henderson pour le Foreign Office, *ce n'est pas à cause des opinions de ce ministre, mais à cause de sa tenue. Plébéien comme Lloyd George, il n'a pas les manières d'un gentleman. Or, aux yeux des Anglais, le ministre des Affaires étrangères doit toujours appartenir à la classe des gens bien élevés. La façon dont il porte son monocle vaut plus, à leur sens, que ses idées politiques, condamnées, ils le savent, à être édulcorées et filtrées par les bureaux avant d'être mises en pratique.*

Mais, bien qu'il ait été de longues années ouvrier métallurgiste, Arthur Hendersonne doit pas être considéré comme un prolétaire. Membre d'un syndicat, il a dû, d'après les règlements anglais, faire sept ans d'apprentissage non payé. Il a donc été, pendant ce temps, entretenu par ses parents et peut-être même, comme c'est la règle dans certains syndicats, ont-ils dû payer un droit d'apprentissage. Il appartient par suite à la petite bourgeoisie et non au prolétariat.

Sans doute, il a professé pendant quelques années des opinions assez subversives. Mais le temps a passé, et Henderson a mis peu à peu une quantité assez considérable d'eau dans son « rouge ».

Henderson n'est pas non plus un orateur de marque. Il parle clairement, connaît son sujet, a de la repartie. Sa voix puissante et infatigable lui permet de faire jusqu'à huit discours dans la même journée. Il est très jeune d'apparence, malgré ses soixante-six ans, en dépit de sa petite moustache grise et des rides nombreuses entourant ses yeux qui pétillent d'intelligence et de gaieté. Un corps solide, assez lourd. Un visage rubicond et bien nourri. Un ton jovial et sans cérémonie. Rien de ce qui relève, aux yeux des traditionalistes anglais, l'aristocratique Mac Donald et le sarcastique Snowden.

Fils d'un ouvrier de Glasgow, Henderson a travaillé seize ans dans une fonderie. Il s'est voué dès les débuts au syndicalisme. Mais il n'a jamais cessé d'appartenir à l'Église méthodiste. Lorsque les cours bibliques du dimanche cessèrent d'attirer la foule et furent remplacés par des soirées populaires, avec conférences religieuses, sociales, scientifiques et musicales, organisées par le Brotherhood Movement, *Henderson, non fumeur et abstinent convaincu, en fut par deux fois président et y prit maintes fois la parole.*

Henderson à cette époque n'appartenait pas encore au Labour. *Il fut en effet, jusqu'à sa quarantième année, en* 1903, *membre du parti libéral, et c'est en cette qualité qu'il entra, à l'âge de trente ans, au conseil municipal de Newcastle et faillit même, en* 1895, *être élu député de cette ville. Mais, bientôt, il lui devint impossible de continuer parallèlement son travail de fondeur et son activité de propagandiste libéral. Il entra dans l'administration d'un journal, puis se consacra exclusivement à la propagande électorale, comme agitateur ou* Election-Agent. *Cette fonc-*

tion a, en Angleterre, une importance exceptionnelle. Elle permit à Henderson d'acquérir une connaissance profonde de tous les secrets de la politique électorale; elle lui valut d'être élu, en 1903, *député du district de Barnardcastle, aux lieu et place du libéral décédé. Mais c'est comme membre du parti nouvellement fondé des travaillistes que Henderson s'était présenté à ses électeurs. Bientôt nous le voyons trésorier, puis secrétaire général, c'est-à-dire grand électeur du Labour. C'est la situation qu'il occupe encore aujourd'hui.*

Néanmoins, lorsque la guerre vint, Henderson n'adhéra point aux idées de Mac Donald et de Philip Snowden. Il se déclara sans hésitation partisan de l'intervention armée de la Grande-Bretagne et, à ce titre, représenta le parti travailliste dans le premier cabinet de concentration, formé par Asquith en 1915. *C'est lui qui servit d'intermédiaire entre le gouvernement et les syndicats pour les questions du matériel, du recrutement et du service obligatoire. C'est lui aussi que le roi chargea plus tard d'intervenir auprès des syndicats, afin d'obtenir que les femmes prissent la place des hommes dans les ateliers.*

Lorsque, en 1917, *le parti travailliste décida de prendre part à la Conférence internationale des socialistes à Stockholm, Henderson, fut contraint par Lloyd George à abandonner son portefeuille. A dater de ce jour, Henderson et ses amis, qui n'avaient jamais complètement rompu jusque-là avec les libéraux, parmi lesquels et pour lesquels ils avaient longtemps combattu, considérèrent comme une injure grave l'interdiction qui leur était faite d'assister au Congrès de Stockholm.*

C'est alors que, grâce à l'activité de l'ancien « Election-Agent » libéral, le parti travailliste qui n'avait présenté aux élections que cent à cent cinquante candidats et s'était toujours considéré en quelque sorte comme l'aile gauche du parti libéral, décida d'entrer en lutte énergique et directe avec ce parti et de présenter aux élections de 1918 *trois cent soixante candidats.*

* * *

Henderson, que les marins anglais avaient en 1917 *empêché de s'embarquer pour la Suède, est, depuis* 1926, *président de la IIe Internationale. C'est, affirme-t-on, sur sa demande que Mac Donald lui a confié le portefeuille des Affaires étrangères, alors que dans le précédent cabinet travailliste, en* 1924, *il en avait fait son ministre de l'Intérieur.*

Il est vrai de dire que, si décidé soit-il à en faire à sa tête, Arthur Henderson ne peut pas ne tenir aucun compte des directives tracées par la commission des Affaires étrangères de son parti, commission qui existe depuis de longues années.

Réduction des armements, développement de l'arbitrage par des arran-

gements internationaux, tels que la clause facultative du statut de la cour internationale de justice et l'acte général élaboré par la S. D. N., ce sont là questions où il ne saurait y avoir désaccord essentiel entre Henderson et son parti. Au reste, pour ce qui est du désarmement naval et des réparations, ce sont, Mac Donald et Snowden qui en assument la responsabilité.

Restent l'Égypte et la question épineuse du rétablissement des relations diplomatiques normales entre la Grande-Bretagne et les Soviets, question inséparable du problème bien plus difficile des droits des créanciers anglais contre la Russie.

Le rappel assez brutal de lord Lloyd, dernier Haut-Commissaire britannique au Caire, où il avait été appelé par la grâce de Churchill, n'a pas causé d'embarras à Henderson, car les conservateurs eux-mêmes — Austen Chamberlain en tête — étaient persuadés de la nécessité de cette mesure, car lord Lloyd était à leurs yeux responsable de l'hostilité chaque jour grandissante de l'Égypte envers la Grande-Bretagne. Par contre, le traité récemment conclu avec Mahmoud Pacha n'a satisfait ni les conservateurs anglais ni les nationalistes égyptiens. Les concessions faites à l'Égypte compromettent aux yeux des premiers la position de la Grande-Bretagne sur le canal de Suez et au Soudan. Quant au Wafd, il n'admettra peut-être pas sans quelques difficultés de se voir octroyer un traité de ce genre, sans que le Parlement égyptien ait été appelé à le discuter, et sans qu'un cabinet responsable ait été à même d'en négocier les conditions avec l'Angleterre. Cet obstacle ne peut cependant être bien sérieux, car jamais aucun gouvernement britannique n'avait offert à l'Égypte des conditions aussi favorables.

Quant à la Russie, la position de Henderson avait semblé longtemps assez nette. Il était, comme la plupart des membres du cabinet Mac Donald, adversaire convaincu de la reprise des relations diplomatiques entre Londres et Moscou. L'aile gauche du Labour a toujours envisagé, il est vrai, cette reprise comme inéluctable. C'est pour donner satisfaction à cette fraction du parti au pouvoir que le Foreign Office *a invité, il y a trois mois, le gouvernement soviétique à envoyer à Londres un délégué chargé de discuter la question des rapports futurs entre leur gouvernement et celui de la Grande-Bretagne. Mac Donald, en* 1924, *avait exigé des Soviets qu'ils missent fin à leur propagande bolcheviste sur le territoire britannique. Chamberlain — d'accord avec les Indes et les Dominions — avait exigé des garanties à ce sujet. Mais les événements qui se sont produits récemment au Parlement de Delhi ont prouvé que l'U. R. S. S. n'avait pas renoncé à aider les révolutionnaires hindous. C'est pourquoi, lorsque le camarade Dovgalevsky, ambassadeur des Soviets à Paris, s'est présenté à Londres, pour la première fois, le*

28 *juillet dernier, pour y prendre langue à ce sujet avec Henderson, celui-ci lui a nettement déclaré que toutes les questions en litige entre les deux pays devraient être définitivement et formellement réglées avant que l'on pût parler de rétablir les représentations diplomatiques dans les deux capitales. Et, comme Dovgalevsky n'était pas autorisé à entamer des conversations sur le fond du problème ainsi présenté, il n'a pu que répondre qu'il soumettrait ces propositions à son gouvernement et reprendre le chemin de la rue de Grenelle.*

En somme, jusqu'ici, Henderson n'a pas fait preuve d'initiatives aussi graves qu'on l'avait craint tout d'abord. Il semble avoir accepté, de plein gré, de céder une part de ses fonctions à Mac Donald et à Snowden. La mise à pied de lord Lloyd n'a rien de bien significatif. Son attitude envers les Soviets est encore incertaine.

Celui qu'on s'était habitué à considérer comme l'enfant terrible *de son parti, pourrait bien n'être qu'un opportuniste, tout simplement.*

★★★

Le Théâtre : *La Réouverture.*

Les théâtres ont ouvert tard à cause de la chaleur. Puis, en quinze jours, tout s'est précipité, de façon si rapide et si nombreuse, qu'en ne conservant que l'essentiel, on est encore obligé de signaler environ une dizaine de pièces.

Deux sont étrangères. L'une est américaine et mauvaise, l'autre est anglaise et bonne. L'américaine est une pièce à idées ; elle s'appelle *le Singe velu*, elle est jouée au théâtre des Arts par M. Pitoeff. Celui-ci n'a vraiment pas, depuis quelques saisons, des choix heureux. *Le Singe velu* est une longue et enfantine déclamation, placée par le penseur du Nouveau Monde dans la bouche d'un soutier de navire. Ce personnage représente symboliquement le travailleur dans la société moderne. Il est d'abord fier de son travail, jusqu'au moment où une passagère, descendue dans la chaufferie par curiosité, le traite de singe velu. Il comprend alors que la société le méprise et il la poursuit de sa haine. Mais les réformateurs ne le comprennent pas et le méprisent. D'épreuve en épreuve, il vient à penser que le seul être qui peut le comprendre et l'aimer est son frère inférieur, le gorille du Jardin zoologique. Il ouvre la cage de la bête, dont le premier soin est d'étrangler son libérateur. On imagine ce qu'un penseur américain peut mettre là-dessus. Encore une fois, M. Pitoeff aura travaillé à faux et en vain.

La pièce anglaise, jouée au théâtre Édouard VII par une fort bonne troupe d'acteurs masculins, ne met, en effet, en scène que des hommes, puisqu'elle se déroule au cœur de la bataille, et qu'elle a pour sujet

la vie des combattants britanniques engagés dans la guerre. Elle a pour auteur M. Shériff et pour titre *le Grand Voyage*. A peu près pas d'intrigue, rien que la peinture de divers types d'hommes exposés à la mort et qui réagissent selon des caractères différents. C'est une tradition que les écrivains britanniques, embarrassés quand il s'agit de composer, excellent au contraire quand il ne s'agit que d'observation fragmentée et de vérité juxtaposée. Aussi bien M. Shériff campe des types qui doivent être vrais, car ils sont émouvants ; ce sont des hommes qui, comme tous les hommes, éprouvent la peur physique de la douleur et de la mort, et qui s'y exposent cependant par force morale, ce qui est la définition du courage.

*
* *

Dans une deuxième catégorie, on rangera les auteurs qui ont fait leurs preuves et de qui la carrière est complètement dessinée.

M. Gleize, d'abord. C'est un auteur peu connu, parce qu'il ne se prodigue pas. Sa nouvelle pièce attendait à l'Odéon depuis huit ans. Elle s'appelle *la Gloire*, et elle oppose, comme dans les poèmes allégoriques, la vraie gloire à la fausse gloire. La partie satirique a paru manquer un peu de vigueur et de trait, et l'intrigue qui met aux prises les deux personnages symboliques a paru à la fois compliquée et molle. L'ouvrage de M. Gleize a reçu cet accueil poli qu'on appelle le succès d'estime.

M. Duvernois a tiré sa pièce nouvelle d'une nouvelle remarquable, *la Fugue*, qui parut jadis dans *les Œuvres libres*. C'était le récit émouvant, à la première personne, des affres traversées par un homme heureux qui apprend brusquement qu'il va mourir. Sa femme et lui sont unis par une passion puissante. S'il meurt, elle ne lui survivra pas, le poison est tout prêt. Affolé, le condamné juge que le bien qu'il va perdre est le seul qui compte, et pour le conserver à celle qu'il aime il consent un horrible sacrifice. Pour qu'elle ne le regrette pas, pour qu'elle l'oublie, il se rend méprisable à ses yeux ; il part, en compagnie d'une femme facile, mourir dans un coin perdu, comme une bête frappée. Il obtient le résultat cherché, elle se détache de lui et s'attache à la vie. Seulement, les médecins s'étaient trompés, et au lieu de mourir, il guérit. Alors, quand il revient le cœur battant vers celle à qui il a tout sacrifié, elle ne l'aime plus.

Le cas, certes, est exceptionnel. Mais il n'y a que les faits d'étonnants, et les sentiments sont normaux et humains. Aussi la nouvelle était-elle d'un pathétique très puissant. A la scène, l'effet est peut-être aussi fort, mais il est plus brutal, parce qu'on voit les êtres face à face dans des situations atroces qu'enveloppaient et amortissaient la confidence, l'analyse et le souvenir. Dans le récit, l'homme fuyait sans qu'on le voie et expliquait pourquoi. Sur la scène, sa femme sait qu'il veut partir avec une autre femme, elle vient le dis-

puter à sa rivale, elle l'interroge et il ne peut que se taire. Mais le public, qui ne sait pas que la « nouvelle » était meilleure, parce que le ton sourd et voilé du récit était celui qui convenait à ces fatalités exceptionnelles, sera encrore très ému par cette aventure rare, cruelle et humaine.

*
* *

M. Donnay et M. Descaves méritent une très vive louange, parce qu'ils se sont attaqués à un sujet deux fois intéressant et deux fois vrai. *L'Ascension de Virginie* nous sort enfin des banales histoires de passion pour aborder un sujet de comédie : M. Coratier, couvreur de son état, est un jour renversé et légèrement blessé par une automobile que conduit la riche Mme La Guithardière. A partir de cet instant, son épouse Virginie s'estime créancière de la société en général et de la famille La Guithardière en particulier. Elle débarque au milieu de ladite famille, qu'elle émeut par des revendications orageuses. Mme La Guithardière l'éconduit, mais comme elle est jeune et aimable, M. La Guithardière l'écoute. Et c'est alors que commence son ascension. M. La Guithardière est un homme mûr, possesseur de deux filles et de deux gendres ; il tente de séduire Virginie, qui résiste, non sans tirer divers profits qui l'amènent à s'élever sensiblement dans l'échelle sociale. Quand elle est à mi-hauteur, c'est un des gendres qui s'éprend d'elle, et qui l'aide à franchir la seconde étape du parcours : il l'installe à la tête d'un garage. La voici embourgeoisée et devenue patronne ; et l'on sait de reste avec quelle rapidité les femmes s'affinent sous l'hommage des hommes. Il reste une épreuve à surmonter pour devenir véritablement quelqu'un de distingué. Virginie garde de son origine populaire l'habitude de prendre au sérieux les choses du cœur ; elle aime bon jeu bon argent son bienfaiteur qui, sa fantaisie passée, la trompe et la fait souffrir ; jusqu'au moment où elle comprend qu'il ne faut pas mêler l'amour au plaisir, aux affaires, à la vie d'une femme qui veut réussir dans la société moderne. Elle fera donc lesdites affaires et cueillera ledit plaisir au gré du vent, en conservant le précieux Coratier comme couverture indispensable.

Ce passage d'une classe à l'autre, cette façon dont une jeune femme exploite d'instinct les avantages de toutes les situations par où elle passe, cette sorte de mimétisme qui lui permet de monter sans effort en se laissant porter par ceux qui la désirent, tout cela est excellent et digne du goût qu'ont toujours eu pour les mœurs M. Donnay et M. Descaves.

*
* *

Après ces vétérans chevronnés, restent les jeunes, M. Dapoigny, M. Vialar, M. Ferdinand. Le premier a donné une gentille comédie sur le thème qui inspirait déjà à Boccace le conte des oies du frère

Philippe : *Comment l'esprit vient aux garçons.* Le second, M. Vialar, a donné à la petite salle des Champs-Élysées une pièce intitulée : *le Paradis terrestre*, et qu'il appelle une comédie ironique. On a un peu de peine à démêler au juste ce qu'il a voulu. Comme tous les jeunes gens, M. Vialar cherche à dire beaucoup de choses à la fois, et comme la plupart d'entre eux il tombe sous le coup de l'adage : « Qui trop embrasse mal étreint. » Il semble avoir voulu, si on le comprend bien, mais on n'en est pas sûr, caricaturer cette école du cynisme à laquelle il paya tribut lorsqu'il a débuté. Il enchérit par raillerie sur les pièces légères ou immorales, et montre une femme qui ne saurait se satisfaire d'un mari, d'un amant régulier et d'un amant dit de cœur : ce triple attelage est pour elle la régularité, la banalité, le repos, la bourgeoisie ; elle n'y revient que par lassitude et par habitude, après avoir tenté une aventure hors série avec un Russe omantique.

Soit. Ce sujet était possible, car tous les sujets sont possibles. Seulement, ce n'était pas par la demi-plaisanterie qu'il eût fallu traiter celui-ci, c'est au moins, à défaut de l'indignation comique, par l'ironie féroce que nourrissent la colère et la pitié.

Pourtant M. Vialar intéresse. On sent que ce jeune homme a quelque chose à dire, et un cœur. Il est de ceux qu'on attend.

*
* *

Tous les sujets, disions-nous, sont possibles. Mais quel tact n'eut-il pas fallu à M. Rostand pour toucher le sien : la fin tragique de la famille impériale russe. Or, on sait de reste que le tact n'est pas la qualité maîtresse de M. Rostand. Il a déversé sur cette tragédie un flot de coq-à-l'âne historiques, rédigés en style impropre, en versification frénétique et en tirades humanitaires. C'est un carnaval impur et insensé où l'on voit la fille du tsar s'éprendre d'un professeur qu'elle tutoie, Raspoutine parler au nom du peuple, les matelots faire entendre la vérité politique à l'empereur et Lénine convaincre Nicolas II de lui céder la place. La pièce de M. Rostand aura par malheur du succès ; ce n'est pas pour lui, le pauvre garçon, qu'on le regrette, c'est pour le public qui se nourrit de cette poésie et de cette histoire. Jadis, les pièces de M. Rostand étaient royalement ennuyeuses parce qu'il ne parlait que de lui. Maintenant, il a découvert le truc : il prête son pauvre bolchevisme de salon à des princes historiques, le dernier des Bonaparte, le dernier des Romanoff. Qui ridiculisera-t-il la prochaine fois pour battre vaine gloire et monnaie?

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS. — *A Genève, l'Angleterre poursuit la même politique, qui vise à placer le continent sous son hégémonie.*

Tandis que la première commission de l'Assemblée examine les propositions britanniques de modification des articles 12 *et* 15 *du Covenant, afin de les « mettre en harmonie » avec le pacte Kellogg, la troisième commission entend lord Robert Cecil, soutenu par le comité Bernstorff, développer un autre projet de résolution sur le désarmement terrestre qui remet en question tout ce que l'on croyait définitivement réglé quant aux réserves instruites, aux stocks de guerre et au contrôle international. Les armements terrestres, soutient le délégué anglais, sont encore plus importants que les armements britanniques, parce que le sort des guerres s'est toujours décidé sur terre* (19 *septembre*).

Un projet « transactionnel », présenté par M. Politis, délégué grec, est adopté, le 21, *à l'unanimité. Il s'en tient prudemment à des vœux généraux.*

Le 24, *M. Pierre Cot, rapporteur de la première commission, expose à l'Assemblée que la commission a décidé la nomination d'un comité qui se réunira dans le premier trimestre* 1930 *et fera un rapport sur les amendements à apporter au pacte de la Société pour le mettre en harmonie avec le pacte Kellogg.*

La dixième assemblée de la S. D. N. est close, le 25 *septembre.*

FRANCE. — *M. Bayle, directeur de l'Identité judiciaire, est assassiné, au Palais de Justice, à Paris, par un plaideur mécontent* (16 *septembre*).

— *Mort du cardinal Dubois, archevêque de Paris* (23 *septembre*).

ANGLETERRE. — *Grand krach financier à Londres. Sept sociétés importantes sont atteintes et les répercussions sont énormes sur le Stock-Echange. Le financier Clarence Hatry et trois de ses associés sont arrêtés* (21 *septembre*).

— *La Banque d'Angleterre, préoccupée de la diminution chaque jour plus considérable de son encaisse d'or, relève de* 5 1/2 *à* 6 1/2 *le taux de son escompte* (26 *septembre*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 38563.